FEB 18 1924

31e Année. N° 3. 1er Février 1924.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Paul Painlevé . . .	*La Ligue de la République : Réponse au Comte de Fels.*	481
Henri de Régnier .	*Scènes mythologiques*	485
Sir Th. Morison . .	*Les Mouvements d'opinion en Angleterre*	493
Henry Salomon. . .	*Le Prince Richard de Metternich.* — I	507
Bernard Shaw . . .	*César et Cléopâtre.* — I	542
Fernand de Brinon.	*Une Visite à M. Hugo Stinnes*	561
Gina Lombroso. . .	*Gilda.*	569
H. Berguin	*Notes sur l'Enseignement supérieur*	584
Charles de Rouvre.	*Notes du Père*	594
V. Blasco Ibañez . .	*Mare Nostrum.* — IV.	633
Tristan Derème . .	*La Poésie de Georges Rodenbach.*	674
Albert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	686
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	700
André Chaumeix . .	La Politique : *La Défense du franc.*	710

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La Revue de Paris *commencera, dans le prochain numéro, la publication du nouveau roman de madame* ***Elissa Rhaïs*** :

La Fille du Douar

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La dernière campagne semble toujours avoir révélé des principes nouveaux : en réalité, bien souvent, ces principes nouveaux ne sont que des vérités anciennes réinventées au contact de l'expérience. D'où, dans les études militaires de l'heure présente, deux directions également importantes : d'une part, étude du détail précis des opérations de la guerre mondiale; d'autre part, étude de ces mêmes opérations en les confrontant aux opérations du passé, étude de celles-ci en les confrontant aux opérations les plus récentes. Quelque chose comme la tactique et la stratégie comparées, à côté de la stratégie et de la tactique proprement dites.

Pour les travailleurs qui poussent leur effort dans la seconde direction, suivant la méthode comparative, le récent ouvrage du **Général Camon, le Système de guerre de Napoléon**, est d'un intérêt capital. Il est le fruit et le résumé de longues années de travail au cours desquelles l'auteur a cru pouvoir déterminer les systèmes de manœuvre et les systèmes de bataille de Napoléon. Parmi ceux-ci il en distingue deux, dont l'un, beaucoup plus souvent employé que l'autre, représente à ses yeux le véritable système de la « bataille napoléonienne ». Du point de vue historique, les conclusions du général Camon semblent tout à fait exactes et l'on peut considérer qu'elles répondent à la réalité. Elles ont donc une valeur exceptionnelle puisqu'elles nous permettent de retrouver sinon le procédé, du moins la méthode de Napoléon. Ce résultat est d'autant plus intéressant que, si l'on se permet une extrapolation justifiée, on peut dire de tout le système de guerre de Napoléon ce qu'il disait de son système de manœuvre dans une lettre au Prince Eugène : parlant d'une manœuvre qu'il indiquait, mais qu'il ne conseillait pas, il disait que c'était là « sa manière » à lui, que lui seul pouvait mettre en œuvre sans trop de risques. Le général Camon tente de reconstituer la « manière » napoléonienne. Ses efforts et les résultats encourageants auxquels il arrive montrent que la science militaire, encore à ses débuts, n'est pas aussi illusoire que le prétendent certains.

Dans la direction opposée (témoignages des contemporains), le livre de M. **Paul Painlevé, Comment j'ai nommé Foch et Pétain**, est un document de toute première valeur. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont déjà pu apprécier l'intérêt de ces pages vivantes et attachantes où l'ancien ministre de la Guerre fait justice des calomnies dont la fièvre obsidionale, puis l'esprit de parti ont pensé l'accabler. Il n'y a plus de doute aujourd'hui, pour l'historien impartial, sur la conception, l'exécution et les résultats de l'offensive du 16 avril : conception erronée, qui devait être condamnée à nouveau l'année suivante lors des offensives allemandes du printemps; exécution mal préparée et d'ailleurs en grande partie contrariée par les circonstances; résultats hors de proportion, vu leur médiocre qualité stratégique, avec les pertes consenties : ceci plus ou moins obscurément aperçu par le troupier et contribuant à amener une formidable crise morale dans l'armée. Or les erreurs de conception et de préparation pouvaient déjà faire entrevoir ce résultat; on comprend les inquiétudes auxquelles fut en proie M. Painlevé dès son arrivée au ministère; celle-ci coïncidait avec la révolution russe qui, mettant hors de cause, pour un laps de temps impossible à fixer, l'armée du tsar, c'est-à-dire l'aile orientale de la coalition, rendait impraticable la concordance des efforts de toutes les armées alliées, sur laquelle reposait entièrement le plan de campagne de 1917. Les hésitations de M. Painlevé étaient encore justifiées par l'entrée en guerre de l'Amérique et par le « repli Hindenburg » : la certitude du succès, après une délicate période de transition, était trop évidente pour qu'il fût nécessaire de tenter d'en finir par une opération à intention décisive dont l'ennemi venait en se retirant de compromettre l'exécution. Mais la conclusion de l'histoire sera que, si la responsabilité du ministre de la Guerre d'alors n'est pas particulièrement engagée, celle du gouvernement tout entier, chef de l'État, président du Conseil et ministres compétents, est terriblement chargée; ils n'auraient pas dû tolérer le déclanchement de cette opération mal conçue, mal préparée, dès longtemps prévue par l'ennemi. Hâtons-nous de dire que l'organisation rudimentaire des rapports entre gouvernement et commandement, et surtout l'absence, aux côtés du gouvernement, d'un conseiller militaire jouissant d'une autorité suffisante pour ne pas laisser les ministres désarmés devant un général en chef sujet à l'erreur, — que ces deux circonstances les empêchèrent d'adopter une ligne de conduite nette et énergique. C'est justement l'honneur de M. Painlevé d'avoir, par la réorganisation de l'état-major général de l'armée, mis le gouvernement en situation d'exercer de façon efficace la direction générale de la guerre; d'avoir placé à la tête de ce nouvel organisme et à la tête de nos armées les deux grands soldats qui nous menèrent à la victoire; d'avoir enfin fait faire à l'Entente un pas décisif vers le commandement unique interallié. Son livre montre comment il y parvint.

Dans un genre tout différent, et faisant à proprement parler œuvre d'historien, le **Général Palat** poursuit son ouvrage considérable, **la Grande Guerre sur le front occidental**, dont le tome IX, consacré aux *offensives de* 1915, vient de paraître. L'auteur étudie, de la façon la plus détaillée en l'état actuel de nos connaissances, les événements qui se sont déroulés en France de décembre 1914 à décembre 1915 et il les relie à l'ensemble des faits qui se sont produits sur les autres fronts. Ses conclusions sur l'année 1915 concordent avec celles d'écrivains moins soucieux du détail : et son livre justifie toutes les sévérités de jugement à l'égard du haut commandement français; il montre aussi l'utilité primordiale du rôle ainsi assumé par nos armées de façon trop onéreuse, mais en somme efficace.

Signalons le résumé très succint que présente le **Général Thévenet** sous le titre **la Grande Guerre** : c'est un assez bon aide-mémoire d'usage courant, dont l'intérêt est qu'il se rapporte à l'ensemble des fronts, et s'étend aux opérations maritimes et coloniales.

Enfin **M. Ambroise Got** publie en volume le **Journal de Philippe Baucq**, le glorieux « complice » et compagnon d'immortalité de miss Edith Cavell.

J.-M. BOURGET

UNE POLITIQUE RÉPUBLICAINE

A PROPOS D'UN ARTICLE DU COMTE DE FELS

L'article du Comte de Fels « De Belleville à Moscou » publié dans la Revue de Paris *du* 1er *janvier* 1924 *a eu un grand retentissement. Très commenté dans les cercles politiques il a, semble-t-il, ému les dirigeants de la Ligue de la République.*

M. Paul Painlevé fait partie du Conseil central de ce groupement. A ce titre et en vertu d'une délégation dudit Conseil, il nous adresse une réponse à l'article de notre collaborateur. Nous insérons bien volontiers cette réponse à laquelle à son tour M. de Fels se réserve de répondre dans le prochain numéro de la Revue de Paris.

Dans un article récent de la *Revue de Paris*, intitulé *De Belleville à Moscou*, M. de Fels s'est efforcé de démontrer, par des raisonnements subtils, que la Ligue de la République ne serait rien d'autre qu'une organisation moscoutaire dissimulée. Ses adhérents, communistes pour la plupart, affirme l'article, sacrifieraient, sans l'avouer et peut-être sans se l'avouer, au culte marxiste et bolcheviste. Grave péril, qu'il serait urgent de dénoncer!

La thèse de M. de Fels peut se résumer ainsi :

La Ligue de la République, quand elle s'est créée, a invoqué le programme de Gambetta candidat à Belleville en 1869.

Or le programme de Belleville n'est qu'une forme oratoire du marxisme.

Le marxisme, c'est Berlin, c'est Moscou. D'où la conclusion que je viens de rappeler.

Je n'insiste pas sur cette transfiguration de Gambetta, par laquelle l'apôtre, en 71, de la guerre à outrance, le patriote toujours en éveil, si latin dans son éloquence, se mue en un porte-parole de la pensée allemande. Si l'on excepte quelques

journaux ultra-royalistes, je ne pense pas qu'une telle conception du rôle du grand tribun trouve nulle part beaucoup de crédit. Mais je ne veux parler que de la Ligue de la République.

L'article que lui consacre M. de Fels est, je crois, un intéressant exemple d'imagination philosophique. S'étant forgé, dans son esprit, un certain concept de notre Ligue, l'honorable écrivain prononce sur ce concept un jugement général de l'espèce de ceux que Kant appelait *jugements synthétiques a priori*. Mais le concept n'ayant aucun rapport avec la réalité, quelle valeur garde le jugement?

La Ligue de la République, d'après de M. de Fels, est un nid de communistes. Or j'ai sous les yeux, et tout le monde en a pu et en peut prendre connaissance, la liste des cent trente membres qui composent le comité central de la Ligue. J'y cherche vainement un communiste, un seul, voire un socialiste unifié, et la composition des diverses sections n'est pas moins éloquente.

Quant à la politique de la Ligue, il me suffit, pour la définir, de rappeler, entre maintes manifestations, une des dernières en date, la circulaire du 6 décembre 1923, où, après consultation de toutes ses sections, elle les engage à réaliser, sur son programme minimum, l'union des républicains, « *communistes exclus* ».

Ce programme minimum, qui lui aussi est public, condamne toute dictature, quelle qu'elle soit. J'attends qu'on me montre, dans un de ses articles, une trace quelconque de l'idéologie bolcheviste.

On voit le contraste qui existe entre la Ligue de la République telle qu'elle est, et celle qui, par la vertu de syllogismes bien enchaînés, est sortie tout armée de la pensée de M. de Fels.

***

En réalité, quand un groupe de jeunes hommes, tous anciens combattants, a fondé la Ligue de la République, quel but poursuivaient-ils?

Ils rêvaient d'unir, autour de l'idéal de la Révolution Française, les membres épars de la grande famille républicaine. Cet idéal, pour eux, n'a point perdu sa vertu. L'œuvre de la Révolution, pour eux, n'est point achevée : elle doit se pour-

suivre dans tous les domaines, surtout dans le domaine social, en s'adaptant aux complications du machinisme moderne.

La doctrine de nos grands révolutionnaires, et des penseurs qui les ont précédés, exige que l'État soit une sorte d'arbitre suprême, protégeant la liberté et les droits de l'individu contre toutes les oppressions, spirituelles, temporelles ou sociales. Si les fondateurs de la Ligue se sont inspirés du programme de Belleville, c'est que Gambetta, le premier à la fin du second Empire, a ranimé ces nobles aspirations et protesté en termes inoubliables contre des iniquités et des misères, auxquelles toute conscience généreuse doit désirer mettre fin.

Pour assurer l'indépendance du travail, pour faire évoluer le salariat vers une forme moins imparfaite, la Ligue estime indispensables l'existence et la vigueur des grandes associations ouvrières sans lesquelles les foules laborieuses ne sont qu'une poussière humaine qui se laisse fouler aux pieds. Des excès, des turbulences inévitables et qu'il faut réprimer ne sauraient nous rendre complaisants aux hommes qui s'efforcent d'en tirer parti pour anéantir dans leurs racines les organisations ouvrières : de toutes nos forces, nous nous opposons à ces mauvais desseins. Nous faisons confiance à l'esprit de liberté, legs de la Révolution, pour concilier les droits de l'individu et la discipline syndicale.

C'est donc une tradition essentiellement française, vieille bientôt d'un siècle et demi et adaptée à la vie moderne, dont se réclame la Ligue de la République. Certes ses fondateurs ne sont point assez bornés pour méconnaître la puissance intellectuelle des sociologies d'outre-Rhin, et leur emprise sur de nombreux esprits; mais ils n'en sont à aucun degré les adeptes, et ils sont convaincus que si, avec le temps, quelque chose de la dure géométrie marxiste inexacte autant que péremptoire se mêle au développement de nos civilisations industrielles, ce sera quelque chose d'assoupli et d'humanisé par les doctrines de notre Révolution.

Faut-il ajouter que leur patriotisme n'est ni moins pur ni moins ardent que celui des partis qui voudraient s'arroger une sorte de monopole d'un sentiment sacré, mais peut-être est-il d'une autre nature, plus généreux et plus compréhensif de l'âme des autres peuples. La Convention décrétait qu'elle ne ferait point la paix « avec un ennemi qui occupe son ter-

ritoire », mais elle décrétait aussi : « La République Française ne conclura point de traités qui n'aient pour objet la paix et le bonheur des nations. » Double exemple sur lequel la Ligue s'efforce de se guider. N'était-ce point d'ailleurs ce même idéal qui, au cœur des mortels dangers, animait les combattants et autour duquel quand elle était sincère cristallisait l'*union sacrée*? Libre à ceux qui ont oublié de railler les principes au nom desquels ils exigeaient d'autres hommes le sacrifice suprême. Nous ne sommes pas de ceux auxquels s'applique le proverbe : « Une fois le danger passé, on se moque du saint. » Nous attendons avec confiance le jour où la France pourra reprendre sa véritable attitude de grande nation libératrice, marchant vers l'avenir à la tête des autres peuples.

Un tel patriotisme ne se résout pas aisément à exclure de la République des masses ouvrières, sous le prétexte (vraiment trop facile et trop simpliste) que, par une pente naturelle et presque fatale, leurs aspirations sociales rejoignent celles d'autres masses ouvrières qui parlent des langues différentes. Il ne s'agit point ici de pacte électoral ni de maquignonnage de parti; il s'agit de l'orientation de notre démocratie. Quelles que soient les ingratitudes dont doive être payé son effort, la Ligue se refuse à une politique de régression qui serait néfaste. Pour moi, sans rien abdiquer de mes convictions, sans rien attendre en échange de mon attitude, avant d'excommunier, je cherche à comprendre. Je me rappelle cette journée de la fin d'août 1914, où la rumeur circula que Paris serait déclaré ville ouverte. Les trois hommes qui, ce jour-là, se précipitèrent pour protester de toute leur énergie auprès du gouvernement, ce furent Vaillant, le vieux « communard », Galli et moi. Je me rappelle Guesde, exténué, usant ses dernières forces dans les conseils de la Défense Nationale. Je me rappelle la matinée chargée d'angoisse où, près du cercueil de Jaurès, Jouhaux appelait au secours de la patrie en danger les syndicalistes frémissants. Tous ces souvenirs demeurent en moi comme des témoins silencieux mais présents. Quelles que soient les nuances de leurs opinions, les jeunes fondateurs de la Ligue de la République, dont aucun n'est révolutionnaire, comprennent les leçons de ce passé d'hier. C'est pour cela que je leur ai donné mon concours.

PAUL PAINLEVÉ

SCÈNES MYTHOLOGIQUES[1]

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

« Regardez-moi. D'avoir prêté ma forme à un Dieu, il m'est resté une sorte d'immortalité. Malgré les ans, ma corne demeure acérée, mon sabot dur, mon poil luisant. Ne fut-ce pas sa douce blancheur qui tenta la jeune Europe, le jour où, après m'avoir caressé de la main, elle confia son corps délicat à mon dos musculeux? Je la vois encore. Elle était belle, et riait, et tout en relevant ses pieds nus pour que le flot, que je fendais de mon poitrail, ne les atteignît pas, elle effeuillait dans la mer des roses odorantes. Ce fut ainsi que nous abordâmes la rive crétoise et que Jupiter fut heureux. Depuis lors on me respecte et on me choie. Aucun joug ne courbe mon cou. On m'admire d'avoir servi de stratagème à l'amour d'un Dieu. »

— « Quel est ce sot qui remplit les échos de l'île de son mugissement sonore? Ah! c'est toi! Je te reconnais à ta stupidité. Quand auras-tu fini de te vanter d'un rôle imbécile et d'en tirer une gloire inepte? La belle affaire que d'avoir servi d'imposture à un Dieu déguisé, tandis que moi j'ai été Dieu pour de bon! Le grand exploit que d'avoir porté sur son dos le plaisir d'un autre! Moi j'ai inspiré à une fille un amour insensé. Elle a tourné autour de moi, le cœur dévoré de désir, et c'est selon ses pas que l'on a dessiné plus tard les méandres du Labyrinthe. Elle a crié de volupté sous mon

1. Nous devons à l'obligeance de M. Henri de Régnier les pages que nous publions aujourd'hui. Elles font partie d'une série de poèmes en prose qui doivent paraître bientôt par les soins de la Société du livre, illustrés par Marty.

étreinte déchirante et ses flancs ont enfanté de moi une postérité monstrueuse. Toi, tu n'es dans la mémoire des hommes que le complaisant Ravisseur d'Europe, moi l'Amant de Pasiphaé!

LA NAISSANCE DE VÉNUS

J'ai connu Crantès et Philaon, tous deux très vieux. Ils habitaient chacun une cabane sur le promontoire de Cnide, à l'endroit où il se détache du rivage, s'allonge harmonieusement et pénètre dans la mer, cette mer où naquit Vénus et qui en est restée divine.

Crantès était un vieillard pacifique et majestueux. Sa longue barbe blanche tombait doucement sur sa large poitrine. Ses membres étaient forts et encore souples. Philaon était soigneusement rasé. Il avait le visage tourmenté et traversé de rides profondes. Plusieurs cicatrices marquaient son corps. Crantès avait gardé les troupeaux. Philaon avait porté le casque et la lance. Tous deux attendaient la mort avec calme, car tous deux avaient aimé.

On venait de loin les interroger, car tous deux, jadis, avaient assisté à la naissance de Vénus. Ils avaient vu l'onde s'entr'ouvrir et la Déesse apparaître. « La mer était si calme, disait Crantès, que le corps divin s'y reflétait comme dans un miroir. Pas un souffle ne faisait onduler sa longue chevelure. »

« Le vent mugissait, contait Philaon, et la foudre sillonnait les cieux. Ce fut à la lueur des éclairs qu'elle apparut au milieu des flots déchirés. Elle est la fille des écumes. »

Les uns écoutaient Philaon; les autres Crantès, parce que les uns se souvenaient de leurs joies et les autres se rappelaient leurs tourments. Vénus est diverse.

HERMAPHRODITE ET SALMACIS

« Je vous aime, lui dit-il. Je veux que nos deux vies ne fassent qu'une vie, que nos deux âmes ne soient qu'une seule âme et que nos corps imitent nos âmes et nos vies. »

« Je vous aime lui dit-elle. J'ai fait fondre deux anneaux d'un même or. Ils ont le même poids et on a gravé nos deux noms sur chacun d'eux, mais par un artifice ingénieux leur double cercle peut n'en former qu'un. »

Après avoir ainsi parlé, ils se dirigèrent vers la fontaine. L'anneau en y tombant traça dans l'eau une ride circulaire qui alla s'élargissant, puis ils penchèrent longtemps sur l'onde leurs visages attentifs. Ne dit-on pas que dans cette fontaine vivent, enlacés en une étreinte indissoluble, la Nymphe Salmacis et le fils d'Hermès et d'Aphrodite?

HYLAS

Tout n'est pas plaisir, par Hercule, à être le favori d'Hercule! Certes il est infiniment honorable pour un jeune homme d'attirer l'attention du plus robuste des Demi-Dieux, mais on peut néanmoins n'avoir aucun goût pour les expéditions marines.

Aussi était-ce bien prudent, ô bon Hercule, d'embarquer ce jeune Hylas sur la Nef Argo et de l'envoyer à l'aiguade? Étais-tu donc tellement sûr de sa fidélité et qu'il préférât à tout le regard de tes gros yeux et le son de ta grosse voix? Ne savais-tu donc que les sources, et les fontaines aussi, parlent d'amour?

Qu'elles sont douces leurs paroles, surtout quand elles empruntent les lèvres des Naïades et des Nymphes! Comment résister à leurs appels et se dérober à leurs caresses? Hylas a cédé à leurs accents. Il a préféré leurs couches d'algues ondoyantes à la rude toison du Lion de Némée. C'est pourquoi, inconsolable Hercule, tu fais retentir le rivage de la Troade d'un inutile et farouche rugissement léonin.

NAISSANCE D'APOLLON

Sois bénie, Délos la bienheureuse, Délos, l'île du palmier fabuleux, toi qui, errante sur les flots de la mer, t'y fixas

soudain pour accueillir la divine vagabonde qui portait dans ses flancs le double gage de l'amour d'un Dieu! Honneur à toi Délos, la Latonienne, toi qu'illustra une double et merveilleuse naissance et qui en a pris à jamais la couleur d'or, car Celui qui est né dans ta lumière, c'est le Lumineux, l'Éclatant dont le nom resplendit, rayonne et brûle. Et n'a-t-elle pas aussi, comme lui, entouré de ses petits bras le tronc de l'arbre Celle qui, plus tard, percera de ses traits les bêtes des forêts et baignera aux eaux glacées des fontaines son corps anxieux et farouche?

JUPITER ET ANTIOPE

Je lis dans un vieux livre ton histoire, Antiope. Elle est confuse. Qu'importe que tu sois fille de Nyctée, ou d'Asope et de Polyxo, que tu aies été la femme d'Épopée, roi de Sicyone ou de ton oncle Lycus, que Dircé, son épouse, t'ait persécutée cruellement, que tu sois tombée en démence, que Phocus, fils d'Orynthion, t'ait guérie et épousée, que l'on vous ait élevé un même tombeau, oui, qu'importent, Antiope, tes aventures! Ta vie n'a d'autre sens que de nous montrer, ô toi que Jupiter aima pour t'avoir contemplée nue, que l'amour peut naître non seulement des paroles enflammées du désir, mais aussi de l'harmonieux silence de la beauté.

PROMÉTHÉE

Je le voyais passer chaque jour dans l'air silencieux où ne retentissait pas encore l'immortel gémissement du Titan enchaîné. Il volait, ses larges ailes étendues, d'un vol ponctuel et farouche. Je distinguais très bien son petit œil féroce, ses serres aiguës, son bec vorace. C'était un grand aigle à l'envergure robuste et aux pennes rigides.

Puis j'ai su à quelle besogne sinistre se rendait l'Oiseau impitoyable et quelle faute sublime il vengeait, ministre ailé de la rancune des Dieux. Ah! comme je l'ai haï, quand

je le voyais repasser d'un même vol indifférent, les serres rouges et le bec dégouttant de sang. Je le détestais à cause de celui qui souffrait et qui, attaché sur le dur roc, sentait, dans sa poitrine déchirée, renaître son cœur quotidien.

Aussi rien ne put retenir ma main. Que m'importe le châtiment que je subis, humble vengeur de Prométhée, que m'importe la nuit brûlante où je suis plongé, puisque j'ai vu, transpercé de ma flèche, l'aigle cruel tournoyer et s'abattre, puisque j'ai contemplé son agonie et que, de mon pied nu, j'ai écrasé la tête infâme et son bec sacrilège!

ACTÉON ET DIANE

Bel Actéon, fils d'Aristée et d'Autonoé, je plains ton sort, car n'a-t-il pas on ne sait quoi de comique. Toi qui, tant de fois dans les forêts, forças le cerf rapide et le perças de tes flèches, te voilà cerf toi-même et, de chasseur, devenu chassé! Ta chair connaît à son tour le croc des limiers et cependant, bel Actéon, rien ne te prédestinait à cette fortune cynégétique. Ton maître le Centaure Chiron t'avait appris les lois de la chasse. Hélas! que ne t'avait-il pas aussi enseigné qu'il est dangereux de surprendre Artémis au bain, à moins qu'elle ne souhaite d'être surprise!

APOLLON CHEZ ADMÈTE

Qu'un autre chante les camps et la guerre, le son des buccins, le hennissement des chevaux, le roulement des chars, qu'il célèbre les exploits héroïques, le choc des glaives et des lances sur le métal des boucliers, le sang qui coule — et qu'on entende battre en ses strophes les ailes palpitantes de la victoire!

Toi, dis-nous les jeux du corps et de l'esprit, le disque qu'on lance, le livre qu'on déroule, l'éducation des muscles, l'exercice de la pensée, tandis que celui-là recueillera au creux de sa main la cendre des Rois et la poussière des Empires.

Libre à eux! Quant à moi, assis au talus de la route ou sur la berge de l'étang, je chanterai la douce vie bucolique, la tonte et la portée, l'étable et l'herbage, les saisons alternées. Parfois je m'arrêterai pour écouter le vent dans les feuilles ou le murmure de la source, puis, lentement, mes lèvres se poseront de nouveau sur le bois de ma flûte et, le chant qui s'en élèvera, je le dédierai pieusement à celui qui garda les troupeaux d'Admète, à Apollon pasteur.

THÉTIS ET ACHILLE

Ce bel enfant, Cléoné, dont les yeux ont la couleur des tiens et qui commence à marcher et, les mains ouvertes, rit aux fleurs, aux papillons et aux abeilles, ce bel enfant, né de ta chair, ne va pas le tremper sept fois dans le Styx comme fit Thétis de son fils Achille. A quoi bon tâcher de le rendre invulnérable! On oublie toujours le talon.

Prends-le plutôt dans tes bras, Cléoné, et dirigez-vous tous deux vers la Source Hippocrène, chère aux Muses. Là, dans l'eau limpide, lave son corps charmant. Il en conservera une fraîcheur divine, mais il demeurera sensible à toutes les flèches de l'amour. Qu'importe, si, des lèvres éloquentes de ses blessures, s'élève un chant immortel!

L'AMOUR ET PSYCHÉ

Petites amantes aux beaux yeux qui cherchez entre les bras des hommes les plaisirs de la volupté, les caresses ardentes et les longues étreintes et qui aimez à vous endormir à leur côté, d'un sommeil délicieusement fatigué, écoutez le conseil que vous donne Psyché.

Vous êtes adroites, petites amantes, et peut-être n'eussiez-vous pas éveillé l'Amour, peut-être n'eussiez-vous pas répandu sur sa peau délicate la goutte d'huile brûlante de la lampe trop inclinée, mais croyez-moi, néanmoins, ne vous penchez

pas sur le sommeil de vos amoureux, n'épiez pas leurs rêves, car vous risqueriez d'entendre leur bouche prononcer un nom qui ne serait pas le vôtre. Les hommes sont si infidèles qu'il vaut mieux ne pas surprendre leurs pensées.

L'ÉDUCATION D'ACHILLE

N'es-tu pas, ô Chiron, le plus célèbre des Centaures, et le plus sage? Tandis que tes frères sauvages font retentir les bois de leurs galops et se livrent à leurs instincts brutaux, se nourrissant de viandes crues et s'enivrant de vin, heurtant avec fracas les troncs d'arbres, les tisons et les épieux qui leur servent d'armes, toi, fils de Saturne et de Philyre, après t'être adonné au noble divertissement de la chasse et au tir de l'arc, tu étudies la médecine et la divination.

Car tu es savant, ô Chiron, non seulement dans l'art de tendre l'arc et de faire siffler les flèches rapides vers un but toujours atteint, mais encore en mille choses secrètes et merveilleuses. Aussi combien de jeunes héros n'a-t-on pas confiés à tes soins! Lesquels nommerai-je? Jason, Actéon, Thésée, Mélanion, Amphiaraüs, Palamède, Ulysse, Machaon — et le vaillant Achille, aimé entre tous!

De quels soins ne l'entouras-tu pas, celui-là! Pour lui donner la force, tu nourris son enfance de la moelle des bêtes féroces, tu le rendis apte à tous les jeux du corps, propre à toutes les luttes, et au combat. Tu lui appris à lancer la flèche infaillible et à guérir les blessures par des applications de plantes et des formules magiques. Tu lui enseignas, ô Chiron, tout ce que t'avaient révélé les Dieux, même la connaissance de l'avenir, mais pourquoi négligeas-tu de l'avertir qu'il prît garde à son talon?

LE VALLON SACRÉ

La journée avait été si belle que je suis sorti pour jouir des splendeurs dorées de son déclin et des molles douceurs

de son crépuscule. Je n'avais emporté avec moi ni mon arc, ni mes flèches, ni ma fronde, ni ma flûte de roseau. Mon chien ne m'accompagnait pas. J'étais seul, et j'allais, le cœur plein d'une paix sereine.

J'ai suivi le chemin qui court à travers champs et je ne l'ai abandonné qu'à la lisière du bois. J'ai traversé le ruisseau et je me suis penché sur la fontaine. Comme je m'étais remis à marcher, j'entendais derrière moi sa voix fraîche et limpide. Il faisait sombre sous les grands arbres. Soudain, je m'arrêtai, ébloui.

Elles étaient là, assises sous les ombrages, au flanc du vallon. Elles étaient là, toutes les Neuf, et le Dieu était au milieu d'elles. Je les reconnaissais une à une : Uranie pour son beau regard levé vers le ciel, Polymnie méditative et le doigt posé sur les lèvres, Euterpe avec sa double flûte, Clio, Melpomène et Thalie chacune avec son masque, Terpsichore à demi soulevée de son siège de gazon, Calliope si grave et la tendre Erato. Elles étaient là toutes les Neuf, les Sœurs immortelles, les Muses.

Je les regardais retenant mon souffle et tombé sur les genoux. Mon cœur battait à se rompre. Je savais bien qu'aucune d'elles ne pouvait m'apercevoir, que le Dieu ignorerait ma présence, mais je savais aussi que, d'avoir contemplé l'assemblée divine, cela me rendait unique parmi les mortels et que rien ne serait plus pour moi comme auparavant, ni le murmure de l'eau, ni le bruit du vent, ni le sourire des femmes.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

LES MOUVEMENTS D'OPINION EN ANGLETERRE DEPUIS LA GUERRE[1]

La société fondée à Newcastle sous le nom d' « Amis de la France », au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, n'a pas pour ambition d'exercer une influence sur la marche des événements politiques, mais de maintenir et développer les relations d'amitié entre le peuple de France et celui d'Angleterre. Alors même que nos gouvernements sont parfois en désaccord, les peuples des deux pays doivent rester unis par une étroite amitié.

Reconnaissons-le franchement tout d'abord : l'amitié entre deux peuples n'est pas une affaire aussi simple que l'amitié entre deux individus. Lorsque deux personnes amies ont entre elles une divergence passagère d'opinion, il suffit ordinairement d'une entrevue, d'une franche explication, et d'un geste familier pour dissiper leur malentendu. Mais des nations ne peuvent pas se rendre de mutuelles visites, elles ne peuvent pas échanger des poignées de mains. Ces personnifications où se complaît la presse, et qui représentent France

1. Sir Theodore Morison, principal d'Armstrong College, de l'Université de Durham, est venu récemment à Paris, invité par l'Université de Paris. Il a fait en Sorbonne, sous les auspices de l'Université de Paris (Fondation Louis Liard), une conférence sur l'opinion britannique et il a bien voulu réserver à la *Revue de Paris* le soin de faire connaître les idées qu'il a exposées.

et Grande-Bretagne cheminant bras-dessus bras-dessous, ou se dévisageant avec colère par-dessus la Manche sont des simplifications bien trompeuses d'un problème compliqué. On ne saurait rendre la grande variété des opinions professées dans une nation, au moyen d'une photographie en quelque sorte synthétique. Il est inexact de dire : la France pense ceci, l'Angleterre pense cela.

Nous pouvons affirmer seulement que beaucoup de Français soutiennent telle opinion, et que beaucoup d'Anglais soutiennent telle autre opinion. Il faut ajouter que certains Français et certains Anglais professent des opinions identiques, et que d'autres, plus nombreux encore, n'en ont d'aucune sorte. Mais la presse ne peut pas refléter toutes les nuances d'une situation aussi compliquée, et c'est d'après la presse que la majorité, dans nos nations respectives, forme son jugement sur la nation voisine. Les exigences mêmes de leur profession obligent les journalistes à fournir au public du neuf et du sensationnel. Que donc un Anglais fasse sur le compte de la France une observation sotte ou provocante, voilà matière à nouvelles, et vite le télégraphe la transmet de l'autre côté de la Manche. Si un Français, alors, lance une réplique bien tournée, de même, et non moins vivement, la presse la sert à toutes les familles anglaises. En fin de compte le lecteur peu averti, par l'effet de ces répétitions persistantes, se persuade que la nation d'au delà de la Manche est, en effet, égoïste ou agressive, et en vient à éprouver une sorte de joie maligne à la vue de ces caricatures mensongères qui présentent au public français un John Bull étreignant ses sacs d'or, ou au lecteur anglais la France piétinant, telle Bellone, l'Europe prostrée. Par malheur, ce n'est le métier de personne de signaler le fait que, cependant, d'innombrables Français et Anglais n'éprouvent les uns envers les autres qu'estime et bonne volonté; — que, dans le domaine des arts et des lettres, de la science et de l'érudition, il n'existe point de divergences entre Français et Anglais, mais au contraire, dépendance mutuelle et coopération; — et, en définitive, que sur une réelle compréhension entre nos deux nations reposent les plus solides espérances que nous puissions avoir de sauver la civilisation d'un désastre.

Les « Amis de la France », de Newcastle, sont d'avis que la façon la plus rapide de faire connaître la vérité à la moyenne des Anglais est de leur montrer ce qu'est en réalité un Français. Le contact avec la simple nature humaine est souvent plus efficace qu'une laborieuse argumentation. C'est pourquoi nous avons invité des Français à venir dans notre ville et à parler à des auditoires anglais. Plusieurs Français de distinction, au courant de l'année dernière, se sont rendus à notre invitation, et leur charme, leur évidente sincérité ont dissipé bien des malentendus. Ils auront pu, nous l'espérons, vous raconter qu'ils ont été accueillis à nos foyers avec des marques de bonne volonté, d'estime et d'amitié, — et que ce n'est pas uniquement la presse, dans l'un ou l'autre pays, qui est qualifiée pour vous renseigner sur les sympathies réelles du peuple anglais.

On objectera peut-être que ce ne sont là que des exemples isolés de bienveillance à l'égard du peuple de France, valables dans des cas individuels, mais moins probants que les témoignages de la presse en ce qui concerne l'état d'esprit de l'Angleterre. Je conteste le bien-fondé de cette conclusion, car je crois connaître les opinions de mes compatriotes. Je puis vous proposer un témoignage que j'emprunte à mon expérience, mais qui n'a pas été relevé par la presse. Depuis la guerre, l'enseignement secondaire a pris, en Angleterre, une extension considérable, et il est maintenant à la portée de certaines classes sociales qui se contentaient auparavant d'une instruction élémentaire. Dans toutes les écoles de cette catégorie, une langue étrangère est obligatoire, et, pour des raisons qui vous sont bien connues en France, le latin et le grec ne sont pas en faveur parmi les élèves de cette catégorie. Quelle est la langue étrangère pour laquelle ils optent? Presque tous apprennent le français. Et cela en vertu d'un libre choix des élèves et de leurs parents; et c'est là un indice des vrais sentiments du peuple anglais. Les jeunes gens qui passent un temps appréciable de leur jeunesse dans le commerce des meilleurs esprits de France, se forment par là de votre pays une idée qu'une lecture de feuilles éphémères ne déracinera pas aisément. N'êtes-vous pas d'avis que nous pouvons, en toute confiance, nous en remettre du

soin de plaider la cause de la France aux grands maîtres de la littérature française?

Si précieuse, néanmoins, que soit l'étude des grandes littératures de l'un et l'autre pays, les mouvements de la pensée moderne, qui n'a pas encore trouvé son expression dans la littérature, méritent de retenir l'attention des deux côtés de la Manche. Je souhaiterais que le commun des Anglais fût mieux renseigné qu'il ne l'est en fait sur les pensées qui occupent l'esprit du Français d'aujourd'hui. Et comme les obstacles à une mutuelle compréhension sont en France, j'imagine, sensiblement les mêmes qu'en Angleterre, j'ai pensé ne pouvoir rendre de meilleur service à nos deux pays que de donner un aperçu des idées qui préoccupent le plus les esprits en Angleterre.

***

Je n'ai pas besoin de dire que nous souffrons, tout comme en France, des déceptions amères qui ont suivi la conclusion de la paix. La plupart d'entre nous caressaient le rêve que notre planète serait, après la guerre, une terre meilleure. La jeunesse sacrifia tout pour faire de ce rêve une réalité. La vérité brutale donne aujourd'hui à ces généreuses illusions un ironique démenti. Après un tel désenchantement, elle aurait bien pu, cette jeunesse, s'abandonner à un scepticisme cynique, et répondre par des railleries à tout appel au dévouement. Or il n'en fut rien. Ce que nous constatons chez elle, c'est de l'aversion pour les grands mots, une défiance à l'égard des belles phrases sonores; une tendance, peut-être, à refréner l'expression de leurs croyances et de leurs espérances dans la crainte de l'exagérer; mais rien de plus grave jusqu'à présent. Je crois plutôt que les espérances conçues au cours de la guerre ont trouvé d'autres issues. Les jeunes cherchent à réaliser en d'autres sphères et en des circonstances nouvelles cet idéal de liberté et de paix qui les a portés au travers de la guerre.

Avant d'aborder l'examen détaillé des mouvements d'opinion significatifs, il convient de dire quelques mots des élections qui viennent d'avoir lieu dans mon pays et qui ont trans-

formé d'une manière inattendue la situation politique. Je crains bien de ne pouvoir faire des déclarations très claires ni très affirmatives au sujet de la situation à laquelle nous avons à faire face. Personne en Angleterre ne sait exactement comment nous arriverons à sortir de la difficulté qui se présente à nous. Notre constitution a toujours reposé sur le système de deux partis politiques opposés l'un à l'autre : or nous avons aujourd'hui affaire à trois partis de force approximativement égale. Il est évident qu'aucun de ces partis ne peut se maintenir au pouvoir sans l'appui, tacite ou déclaré, de l'un des deux autres. Mais nous autres, Anglais, détestons les coalitions et les ententes politiques; et il nous semble que ceux qui les pratiquent transigent avec les principes et s'écartent en quelque manière de la droiture qui doit être de règle en politique. Et nous ressentons un réel malaise devant la situation nouvelle qui s'est ainsi développée.

Les élections récentes n'ont d'ailleurs aucune portée en ce qui concerne les relations de nos deux pays : M. Baldwin a fait appel au corps électoral sur une question intérieure, et une seule, qui est celle du chômage. Il a maintes et maintes fois répété qu'il demandait aux électeurs une arme qui lui permît de combattre le chômage, et cette arme il croyait la trouver dans un régime protectionniste. Tout l'intérêt de la lutte s'est concentré sur ce point, car M. Baldwin jetait le défi à une théorie qui en Angleterre est depuis longtemps considérée comme sacro-sainte. Si absolue a été jusqu'ici notre foi en cette vénérable école économique, que Lord Roseberry a jugé un jour nécessaire de rappeler à ses compatriotes qu'après tout le libre-échange ne figurait pas dans le Sermon sur la Montagne. Les Français peuvent en toute assurance bannir de leur esprit la pensée, si jamais ils l'ont eue, que les questions de politique extérieure aient joué un rôle dans les dernières élections. Si j'osais m'aventurer dans les dangereuses régions de la prophétie, je me risquerais à exprimer l'opinion que les changements survenus dans la répartition des partis politiques ne modifieront pas notre ligne de conduite dans les affaires extérieures. Ce sont des questions qui sont en dehors et au-dessus de la politique de parti; et les libéraux aussi bien que les conservateurs reconnaissent ce principe. Lord Grey a nette-

ment insisté, à plusieurs reprises, sur la nécessité d'avoir de l'esprit de suite dans les affaires extérieures. J'ai autrefois connu personnellement M. Ramsay Mac Donald, et j'avoue que je serais bien surpris s'il était d'un avis différent sur ce sujet.

Revenons maintenant à l'analyse des mouvements d'opinion plus généraux et plus profonds qui méritent l'attention. Il y en a deux. On peut définir le premier de ces mouvements : un appel au peuple d'Angleterre à se retirer de toute participation aux affaires d'Europe, et à concentrer toute son attention sur l'Empire britannique. Mais ici, et avant même d'entrer dans le cœur de mon sujet, je me heurte à une difficulté. Comment faire comprendre en France cet ensemble d'idées, plein de contradictions internes, sur lequel le peuple anglais refuse obstinément de s'expliquer, pour en dégager des conclusions logiques?

Et tout d'abord, l'Empire britannique n'est rien moins qu'un Empire; nous autres Anglais, nous nous accommodons aisément de dénominations inexactes dès qu'elles nous paraissent justifiées par les souvenirs historiques qu'elles évoquent. Mais nous commençons nous-mêmes à sentir que ce mot d'Empire est un terme inadéquat pour désigner ce qui est, en réalité, une association de nations libres; et nous sommes amenés à lui substituer le terme mieux approprié (bien qu'insuffisamment exact encore) de « Commonwealth » (Fédération?) britannique. Et en même temps, nous prenons un plaisir, que je qualifierais presque de pervers, à constater que cette « Commonwealth » ne repose sur aucun principe reconnu et ne possède aucune constitution organique. Il n'existe pas de théorie généralement admise pour nous guider à travers les plus redoutables éventualités. Nous ignorons, par exemple, si, dans le cas d'une nouvelle guerre, les grands Dominions comme le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, combattraient du même côté que la mère patrie, ou s'ils resteraient neutres. Nous nous accommodons de cette situation anormale qu'aucune autre nation ne tolérerait. Et cela pour deux raisons :

1° Parce qu'il est dangereux de formuler des règles de conduite avant que l'expérience en ait démontré l'opportunité;

2° Parce que, dans le gouvernement des hommes, comme dans l'exercice de la religion, l'esprit a plus d'importance que la lettre.

La première de ces propositions constitue une sage maxime politique, et je n'en dirai rien de plus. La seconde mérite plus d'attention. Aussi longtemps qu'un esprit de coopération anime tous les membres de la communauté britannique, nous ne doutons pas qu'ils ne trouvent une solution aux difficultés qui doivent nécessairement s'élever de temps à autre; mais si cet esprit fait défaut, il n'est pas de code légal des obligations imposées aux diverses fractions qui puisse suffire à sauvegarder leur union.

C'est vers le développement de cet esprit de coopération à travers l'Empire que doit se porter notre intérêt. Demanderons-nous ce qui a suscité cet esprit dans le passé : l'histoire nous fournit une claire réponse. Les Dominions ont éprouvé de l'attachement à la communauté dans la mesure où la mère patrie a relâché les rênes à leur égard, leur a donné l'indépendance, et les a traités en associés sur un pied d'égalité. Un exemple frappant du succès de cette politique s'est imposé à tous nos esprits pendant la guerre. Quinze ans avant l'agression allemande, nous avions déclaré la guerre aux Républiques sud-africaines, et au bout d'une lutte prolongée, nous les avions incorporées à l'Empire. Peu après toutes les colonies de l'Afrique du sud, où les Hollandais formaient la majeure partie de la population blanche, furent groupées sous une administration unique, et au Dominion ainsi constitué fut concédé un plein droit de gouvernement autonome. Il se forma un ministère représentatif de la majorité hollandaise, lequel avait à sa tête le Général qui commanda contre nous les forces boers avec tant de succès. Cette politique a si bien guéri les blessures de la guerre qu'au moment où éclata l'orage de 1914, le général Botha et ses ministres déclarèrent leur intention de prendre place aux côtés de l'Angleterre contre l'agression germanique. Avec quelle fidélité il tint parole, les tombes des soldats sud-africains dans le bois de Delville en sont témoins. Un autre général boer qui lutta contre nous avec une ténacité et une habileté singulières, c'est le général Smuts. Je n'ai pas besoin de rappeler avec quelle sympathie

sans réserve, nous l'avons adopté comme l'un des nôtres. Voici enfin un exemple personnel et tout à fait significatif : pendant une campagne dans l'Est africain, j'ai servi sous les ordres d'un général boer qui ne parlait pas l'anglais et avec qui je ne pouvais communiquer que par l'entremise d'un interprète.

Eh bien! de telles preuves du pouvoir que possèdent la générosité et la confiance de guérir les blessures, ne pouvaient pas être négligées. Forte de l'approbation de la grande majorité des Anglais, cette politique a été largement développée depuis la guerre. Le gouvernement central s'est dépouillé d'une partie de son autorité en faveur des membres éloignés de la communauté. Le statut national des Dominions a été sanctionné par leur admission dans la Société des Nations en 1919. Le même statut, après des siècles d'âpres dissentiments, a été concédé à l'Irlande. L'Irlande est aujourd'hui un État libre, et a pris place, en cette qualité, à la table du concile des nations, à Genève, en septembre dernier. Les Dominions et l'Irlande peuvent à présent, s'il leur plaît, en appeler contre la Grande-Bretagne à la Société des Nations.

Cette cession du pouvoir s'est étendue à d'autres qu'aux ressortissants de l'Empire de même race que nous. L'Égypte aussi s'est vu concéder l'indépendance, et toute intrusion dans son administration intérieure aura bientôt disparu. Même aux Indes une politique semblable a été appliquée dans les limites extrêmes autorisées par la prudence. A l'Inde, il est vrai, n'a pas été octroyée une complète indépendance, comme à l'Irlande et à l'Égypte, mais elle a été investie d'une demi-indépendance en vertu d'un nouveau et curieux système politique appelé Dyarchie. C'est là une tentative audacieuse qui m'inspire quelques appréhensions. Mais les dés sont jetés, et nous voici engagés dans une expérience de vaste portée. Si elle réussit aux Indes, aussi bien que dans l'Afrique du Sud, ce sera le plus éloquent plaidoyer que le monde ait jamais entendu en faveur du libéralisme.

On pourrait étendre considérablement cette rapide revue de ce qui a été fait depuis l'armistice; mais c'en est assez, je l'espère, pour montrer que le peuple anglais s'efforce de réaliser à l'intérieur de l'Empire britannique cet idéal de liberté et de progrès pacifique que, dans l'exaltation produite

pendant la guerre, il espérait voir triompher sur toute la surface de la terre.

L'Anglais tient ce langage : « Laissons l'Europe à elle-même, et portons notre attention exclusive sur notre famille britannique, qui partage nos aspirations. Une Société des nations, moins vaste mais plus praticable que celle de Genève, peut encore prendre corps sous l'emblème de la couronne britannique. » Dans le domaine de la vie économique, des hommes d'affaires préconisent des idées du même ordre : « Les marchés de l'Europe, disent-ils, ne seront pas rétablis dans l'espace d'une génération; élevons donc notre édifice économique dans les frontières de l'Empire. Là du moins il n'y aura pas de guerres pour interrompre l'expansion continue du commerce. »

Je n'ai point tâche de dire si personnellement je me rallie ou non à ce mouvement de la pensée anglaise. Ma seule affaire est d'expliquer ce qui se passe dans l'esprit de mes compatriotes, et de déclarer, en conséquence, qu'une portion considérable de la population anglaise s'oriente vers une politique d'isolement semblable à celle de l'Amérique. Il y a nécessairement bien des affinités entre la pensée anglaise et la pensée américaine. En l'espèce, la déception qui a suivi l'état d'exaltation créé par la guerre a produit chez l'un et l'autre peuple la même réaction. Anglais et Américains n'ont pas abandonné l'idéal pour lequel ils ont combattu; mais nombre d'entre eux en sont venus à se persuader que cet idéal n'est réalisable que dans une sphère restreinte.

***

Je passe maintenant au deuxième mouvement dont j'ai l'intention de parler. Il est d'autres Anglais qui disent : « Après tout, l'Angleterre est une île européenne; on ne peut pas la remorquer en un point de l'Atlantique où il lui serait loisible de s'affranchir des préoccupations de l'Europe; bon gré mal gré, elle est obligée de prendre sa part des difficultés où l'on est engagé de l'autre côté du détroit. » Cette conviction se traduit par l'intérêt croissant que l'on prend en Angleterre à la Société des Nations. Lorsque le Pacte fut signé, quelques-uns de nos

meilleurs esprits se rendirent compte qu'une nouvelle orientation de notre politique nationale devait en être l'inévitable conséquence, et qu'il fallait disposer l'opinion publique à sanctionner et appuyer un régime qui rompît avec les vieilles traditions de la diplomatie. A tous ceux donc qui croient à la Ligue des nations incombe le devoir d'éveiller en sa faveur l'attention et l'intérêt du corps électoral et de susciter en ce sens un fort et vif courant d'opinion. C'est la tâche que se propose une société fondée en Angleterre comme en d'autres pays; et au bout d'un temps relativement court, celle-ci avait exercé déjà une sensible influence sur l'esprit anglais. L' « Union pour la Société des Nations » — c'est le nom de cette Société, — compte actuellement 320 000 membres, et de nouveaux adhérents s'y joignent à raison de 3 000 par semaine. Tous les indices révèlent un intérêt général du public pour cette cause; discours et conférences sur la Ligue des nations réunissent de bons auditoires; les journaux consacrent à ce sujet d'abondants développements. Une très forte majorité de la Chambre des Communes, — sans distinction de partis, — s'est engagée à soutenir les principes de la Ligue des nations, et nos hommes d'État les plus respectés, comme le vicomte Grey et Lord Robert Cecil, poussent la campagne avec la plus grande activité. Ce qui, peut-être, montre le mieux la vigueur du mouvement, c'est le chiffre des sommes mises à sa disposition. L'Union pour la Société des Nations a dépensé 170 693 Livres pour sa propagande, et ses dépenses pour cette année s'élèvent à 28 000 Livres. Des hommes d'affaires, qui ne s'en laissent pas aisément imposer, ont souscrit de grosses sommes en sa faveur. Je ne prétends point que nos hommes d'affaires soient plus idéalistes que ceux d'autres nations. S'ils soutiennent la Société des Nations et font des vœux pour le triomphe de ses principes, c'est parce qu'ils y voient une saine politique. C'est un axiome dès longtemps reçu dans la politique étrangère anglaise que l'intérêt primordial de la Grande-Bretagne, c'est le maintien de la paix. Notre situation même nous vaut cette singulière bonne fortune que nos intérêts économiques se trouvent coïncider avec l'intérêt de l'humanité.

Mais il y a derrière ce mouvement bien autre chose qu'un calcul des avantages d'ordre matériel que peut nous garantir

la Ligue des nations; en effet, la cause dont nous parlons est celle qui a su attirer à soi ce qui restait d'idéalisme après la conclusion de la paix. Le principe dynamique de ce mouvement, c'est la volonté de mettre un terme à la guerre.

Je ne chercherai pas à dissimuler les points faibles de ce mouvement. Les trois cent vingt mille adhérents dont j'ai parlé ne sont pas tous des lumières en matière de politique mondiale; dans leur ensemble ils sont assez ignorants des affaires étrangères. Ce sont de naïfs idéalistes, qui n'aperçoivent pas bien les obstacles qui retardent la réalisation de leurs rêves. Ils sont trop enclins à croire qu'un point de vue, parce qu'il est acceptable en Angleterre, doit être par cela même le point de vue de toutes les nations. Ils ne voient pas bien que si nous, Anglais, pouvons, avec sérénité, nous adonner à la culture d'un idéal humanitaire, c'est uniquement parce que notre sécurité nationale a été assurée par la destruction de la flotte allemande. Ils ne s'arrêtent pas à considérer que d'autres nations se trouvent dans une situation moins favorable que la nôtre et sont tenues de savoir exactement quels canons, quelles troupes, quels armements feront respecter la paix dans le monde, avant de céder à la persuasion que le règne de Saturne a été vraiment restauré.

Je n'ai point dessein de narguer l'idéal de ces enthousiastes : je le partage. Je crois que, puisque la civilisation a étouffé la piraterie, le brigandage et le duel, nous avons le droit d'espérer que la civilisation parviendra à faire justice de la guerre. Car la guerre, après tout, ne satisfait pas les instincts combatifs de l'homme de manière aussi immédiate que ces actes de violence et de rapine que nous avons réussi à réprimer. La guerre est affaire de gouvernements, et les gouvernements ne subissent guère l'empire des instincts primitifs. Au surplus, la cruauté des procédés modernes de guerre, les horreurs dont, notamment, nous menace l'utilisation de la chimie et de la bactériologie nous contraignent à entendre raison. Nous ne pouvons échapper à cette évidence que, si nous ne trouvons quelque moyen d'en finir avec la guerre, c'est la guerre qui mettra fin à la civilisation. Il n'y a pas d'optimisme exalté à croire que le monde civilisé préférera la Société des Nations ou tel autre système analogue de coopération — au suicide.

Mais un ordre nouveau, si conforme soit-il à la raison, ne peut être instauré dans ce monde imparfait en un clin d'œil. Il y a bien des difficultés à surmonter, bien des passions à apaiser, avant que les nations puissent déposer leur armure dans un sentiment de confiante sécurité. Les meilleurs amis de la Société des Nations doivent apporter à son service une patience illimitée et un optimisme qui refuse de se laisser décourager. Ce n'est pas en notre génération, mais dans celle des enfants de nos enfants, que sera inauguré le règne de la paix. C'est pour eux, non pour nous-mêmes, que nous devons travailler.

***

A bien des Français ce rêve d'un monde meilleur doit paraître hors de saison en l'état actuel de l'Europe. Ils ont tous les jours sous les yeux le spectacle de la dévastation des régions envahies. Leur préoccupation dominante doit être d'aviser aux moyens de prévenir le retour d'un pareil vandalisme. Il leur faut évaluer en canons, armements et années de service militaire les forces matérielles indispensables pour repousser une troisième invasion de votre pays. Lorsque de si grands intérêts sont en jeu, la France ne peut pas se permettre de courir des risques : elle doit rendre impossible une nouvelle dévastation. Alors que de telles inquiétudes hantent leurs esprits, il n'est pas étonnant que les Français s'irritent d'entendre les membres anglais de la Société des Nations bêler : « Paix sur la terre; bonne volonté parmi les hommes! »

Si j'insiste sur la différence de préoccupations qui résultent inévitablement dans nos pays respectifs de la différence des situations, c'est afin d'en arriver à cette idée : nos malentendus ne viennent-ils pas de ce que Français et Anglais ne fixent pas leur regard sur la même étape du chemin que nous avons à parcourir? Les yeux, en Angleterre, se portent vers le lointain horizon, et en France, vers l'avenir immédiat. Nous regardons vers le but final de notre voyage, nous efforçant de croire que nous y verrons resplendir le soleil de la paix. La France est absorbée par l'étude de cette rude

et douloureuse étape de la route qu'il s'agit de franchir tout d'abord et je ne m'étonne pas qu'elle y aperçoive peu de rayons de soleil. Ne pourrions-nous pas, pour quelques instants, nous abstraire chacun de nos préoccupations particulières, pour étudier le chemin qui se déroule devant nous dans son ensemble, prenant au point de départ, pour aboutir, à travers l'espace intermédiaire, jusqu'au lointain horizon?

Je crois que si, une bonne fois, nous nous appliquions à cette tâche, nous trouverions que Français et Anglais sont en sympathie d'idées bien plus étroite que l'on ne le suppose généralement. Je puis parler avec certitude de ce que pensent la plupart des Anglais, alors même que ce sujet n'occupe pas beaucoup de place dans la presse. Lorsque la question leur est posée en termes directs, presque tous les Anglais s'accordent sur ce point que la réparation des régions dévastées doit incomber à l'Allemagne et que la France doit être garantie contre toute agression dans l'avenir. Cette opinion n'est pas seulement celle des gens cultivés, c'est l'opinion du peuple. J'ai moi-même soulevé les applaudissements bruyants d'un public de mineurs, en affirmant que la sécurité de la France contre l'invasion doit être garantie, et que nous autres, en Angleterre, devons porter notre part du fardeau qu'impose à tous cette nécessité.

Voilà pour la première étape dont' jai parlé; que dire au sujet du but final de notre voyage? Je crois que le peuple français dans sa très grande majorité désire la paix, qu'il déteste le militarisme aussi cordialement que le peuple d'Angleterre ou d'Amérique; qu'il sera heureux, quand les circonstances le permettront, de réduire encore davantage ses forces militaires; qu'il n'a point l'intention d'annexer un pouce de territoire étranger et qu'il aspire à la pacification de l'Europe aussi profondément qu'aucun amant de la paix en Angleterre. Quand un Français parle à ses compatriotes, il sait que c'est là le véritable état d'esprit de son auditoire. C'est pour lui une certitude d'évidence. Il lui paraît superflu de mettre en vedette des opinions qui sont, en France, le fait de tout le monde. Mais les étrangers ne peuvent pas connaître ce qui existe dans les esprits français à l'état implicite. Ils ne jugent que sur les pensées qui sont extériorisées.

Il est dans l'ordre des choses qu'un Français parlant à d'autres Français les entretienne des problèmes qui occupent l'opinion publique en France. Mais ces observations sont publiées, et lues dans les journaux étrangers et commentées par les étrangers comme l'exposé complet de sa pensée intégrale.

Pour être en mesure d'écarter les malentendus qui résultent de cet état de choses, j'aimerais beaucoup emporter avec moi, lorsque après mon séjour en France je retournerai en Angleterre, l'énoncé de ces propositions informulées que vous considérez, entre vous, comme étant acquises *a priori*. Je voudrais une définition développée du but ultime que les Français se proposent d'atteindre. J'aimerais un tableau de l'Europe de l'avenir telle que la rêve un Français. Je sais que les politiciens, gens réalistes, ne s'accordent pas souvent de côté et d'autre de la Manche le luxe des rêves. Tout au plus leur accordent-ils quelques phrases de commande, pour se tourner tout aussitôt vers la discussion prolongée des épineuses questions du jour. Mais la masse des esprits, du moins en Angleterre, est dominée dans une grande mesure par ces larges visions — et le manifeste que j'aimerais à emporter en Angleterre traiterait, aussi brièvement que possible, les problèmes de l'heure présente et décrirait, en revanche, avec ampleur, l'avenir plus lointain vers lequel tendent les aspirations de la France. Il esquisserait les relations de la France avec les nations-sœurs d'Europe, et exposerait votre idéal international.

Il est présomptueux de ma part, je le reconnais, de demander une semblable déclaration. Je me risque à le faire uniquement parce que je suis persuadé qu'un tel document ferait une grande impression sur les meilleurs esprits de mon pays, surtout si ce document pouvait contenir un passage sur la possibilité d'une réconciliation finale avec l'Allemagne.

Mon intention était de ne parler que des mouvements de la pensée en Angleterre. Il ne m'a pas été possible de terminer sans faire quelques allusions à l'état de l'opinion en France. Ce n'est pas fortuitement que j'y ai été amené. N'est-ce pas la conséquence inévitable du fait que, sur les grandes questions auxquelles le sort de l'humanité est le plus étroitement lié, nos points de vue sont identiques?

TH. MORISON

LE

PRINCE RICHARD DE METTERNICH

ET SA CORRESPONDANCE

PENDANT SON AMBASSADE A PARIS

(1859-1871)

Le prince Richard de Metternich est né à Vienne le 7 janvier 1829; il y est mort le 1er mars 1895. Il est issu du second mariage de Clément de Metternich, l'illustre chancelier autrichien, l'adversaire de Napoléon Ier, l'auteur des traités de 1815, et de sa seconde femme, la princesse Antoinette, baronne de Leykam, qui mourut à vingt-trois ans, dix jours après la naissance de l'enfant. Le jeune Richard fut élevé par son père et par la troisième femme du prince, la princesse Mélanie, née de Zichy Ferraris. Les Metternich appartiennent à une vieille famille féodale des bords du Rhin qui remonte jusqu'au milieu du XIVe siècle. Ils ont fait partie du Saint-Empire en qualité de comtes souverains, et, comme beaucoup de membres du Saint-Empire, ils ont été médiatisés. Ils portent le titre de princes en Autriche, de ducs en Sicile. Le chef de la famille est grand d'Espagne de 1re classe. Ils avaient droit au qualificatif de Durchlaucht, c'est-à-dire d'altesse sérénissime. Le prince Richard épousa en 1856 sa nièce, fille de sa sœur Léontine [1] et du comte

1. Fille elle-même du prince Clément et de sa première femme.

Sandor de Szlawnicza, cette princesse Pauline que la France n'a jamais oubliée, qui fut une des femmes les plus brillantes et les plus fêtées du Paris du Second Empire, et dont les *Souvenirs* publiés en 1922 [1] ont provoqué à juste titre la curiosité des lecteurs. Le prince Richard fut attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris en 1851; il fut appelé comme ministre à Dresde en 1856. En 1859 il revenait à Paris, au lendemain des batailles de Magenta et de Solférino et des préliminaires de Villafranca, d'abord au titre d'envoyé extraordinaire, puis en qualité d'ambassadeur.

Sa naissance, la situation de sa famille, l'excellente impression qu'avait laissée son premier séjour à Paris, lui assuraient une place à part dans le monde diplomatique et à la cour de Napoléon III.

Un Metternich, et le prince Richard en particulier, est à son aise partout, et partout trace son sillon. On trouve en lui, sous le vernis de l'homme du monde, les délicatesses de la princesse Mélanie et, malgré sa jeunesse, — il est ambassadeur à trente ans, — l'expérience acquise auprès du chancelier et une maturité précoce. Nous sommes toujours portés à voir en Clément de Metternich l'ennemi de notre pays, le champion de la Sainte-Alliance et de la réaction en Europe; mais il faut reconnaître aussi qu'il a su rétablir et maintenir l'équilibre dans un monde profondément bouleversé, et qu'il a souvent débrouillé les difficultés de situations compliquées. On a fait retomber sur lui des responsabilités qui n'étaient pas toujours les siennes, mais celles de la cour, des bureaux, de la police, et aussi de l'époque. Quand les peuples se sont lassés du régime en 1848, tous les nuages se sont amoncelés sur la tête du prince Clément. L'orage a frappé ce grand chêne, et le chancelier, dédaignant même de se défendre, s'éloigna pour laisser passer le grain, pour sauver la monarchie et tout ce qui pouvait survivre des institutions d'autrefois. Il s'était à peine retiré que ses successeurs le faisaient regretter. Combien il était plus intelligent et plus souple que les Schwartzenberg et les Schmerling!

Aussi, dans son exil, comme à Vienne après son retour,

1. *Souvenirs de la princesse Pauline de Metternich*, préface et notes de Marcel Dunan, 1 vol. in-12, Paris, Plon, 1922.

fût-il entouré d'égards, consulté comme un sage, traité presque en souverain. La princesse Mélanie et ses enfants dans le cercle de famille, les ministres, les ambassadeurs à Londres et à Bruxelles pendant les jours d'épreuve et en Autriche, après un retour presque triomphal, les rois étrangers, celui des Belges et celui de Wurtemberg, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, mais surtout les archiducs et les archiduchesses et avant toutes, l'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph, rivalisaient autour de lui de prévenances et d'attentions; on prenait son avis et on le suivait. Il n'y avait pas de personnage princier ou de souverain qui passât par Vienne sans lui faire visite le premier. Quand la princesse Mélanie paraissait à la Burg ou à Schoenbrunn, on lui faisait l'accueil le plus flatteur.

Le jeune empereur François-Joseph considère le prince Clément comme un mentor. Il traite en camarade le prince Richard qui est à peu près de son âge. C'est lui qui le fait entrer à vingt-deux ans dans la carrière diplomatique et qui l'attache à sa personne en qualité de chambellan.

Il va de soi qu'à Paris, un homme élevé dans ce milieu, formé par un tel père, considéré presque comme un égal par la première famille régnante de l'Europe, marche de pair avec les membres de l'aristocratie, avec les ministres, même avec les souverains. Le tact du prince, le charme de la princesse ont fait le reste. Ils n'ont pas seulement leurs entrées à la cour, ils sont admis très vite dans l'intimité de l'Empereur et de l'Impératrice des Français. Ils savent en quels termes le protocole leur commande de parler aux Majestés Impériales. Au fond, ces grands d'Espagne ne sentent pas de différence appréciable entre la comtesse de Montijo et eux, ce médiatisé a son franc parler avec un souverain qui se réclame du suffrage populaire.

Au prince et à la princesse on confie très vite des secrets d'État, on dit ce qu'on laisse ignorer à beaucoup de ministres, on les initie à des querelles de famille et presque de ménage. Le prince Richard apprend tout ce qu'un ambassadeur attentif et averti peut désirer savoir. Il sait écouter, interroger, deviner. Sa correspondance très complète et très documentée, qu'il est aujourd'hui possible de consulter à Vienne aux

Archives d'État, est une des sources les plus précieuses pour l'histoire extérieure et même intérieure du Second Empire. Elle comporte des lacunes. Le prince Richard prend des congés comme tous les diplomates, il fait des séjours dans ses domaines de Johannisberg, dans ses terres de Bohême, à Vienne en son palais du Rennweg. La correspondance politique proprement dite continue par les soins de chargés d'affaires, et de chargés d'affaires qui sont très bien choisis; la correspondance privée est naturellement interrompue. Mais l'ambassadeur évite de s'en aller en congé, quand une négociation importante est en cours ou que l'on peut prévoir quelque incident grave. Une villégiature aux portes même de la capitale n'est pas pour l'effrayer; sa seconde fille, la princesse Clémentine, est née à Bougival. S'il désire que sa famille passe quelques semaines au grand air à une époque où un séjour en Autriche ou en Allemagne serait inopportun, il l'installe à Trouville où la princesse ne perd pas le contact avec la société parisienne. Lui-même fait la navette entre la rue de Varennes et les Planches, il garde la direction de l'Ambassade, il concilie ses devoirs de père de famille avec ses devoirs d'état et ses goûts d'homme du monde accompli; les années passent, il s'attache de plus en plus à ses fonctions, à sa résidence. C'est un gentilhomme et un patriote; son patriotisme, qui est souvent angoissé, donne à tout ce qu'il écrit un intérêt très poignant et souvent beaucoup de vie. Son dévouement à l'Autriche ne l'a pas empêché de s'éprendre littéralement de la France, et l'on devine tout le profit qu'on peut tirer de cette correspondance pour connaître le personnel politique du Second Empire et les ressorts secrets de négociations délicates.

Il y a des assertions qu'il faut vérifier, des hypothèses qu'il est nécessaire de mettre au point.

Metternich est autrichien; il est diplomate; il est homme d'État; il a un plan, qui est de trouver pour l'Autriche vaincue en 1859 un allié et un appui; cet allié il voudrait que ce fût la France.

Il est autrichien, et tout naturellement il est porté vers quiconque en France est partisan d'un rapprochement ou d'une alliance avec l'Autriche. C'est ainsi qu'il s'exagère

quelquefois les aptitudes politiques de l'impératrice Eugénie ou celles du comte Walewski qui était ministre des affaires étrangères lors de l'arrivée de l'ambassadeur en France. Il a une sympathie très vive pour ce Napoléonide qui a laissé le souvenir d'un parfait honnête homme, sinon d'un homme d'État de premier ordre, qui est catholique, qui veut défendre le pouvoir temporel et qui tient pour l'alliance autrichienne; ila pour les mêmes raisons une sympathie très vive aussi pour Drouyn de Lhuys dont les idées se rapprochent de celles de Walewski. Comment n'aurait-il pas un faible pour un ministre des Affaires étrangères qui rapporte un mot que son souverain aurait prononcé le 19 décembre 1863 : « Jusqu'à présent, je n'ai eu que des maîtresses, je cherche une femme! » et qui s'évertue à prouver à Metternich que cette femme, ce doit-être l'Autriche?

En retour Metternich a en horreur le prince Napoléon et tous ceux qu'il appelle les « italianissimes », Fould, Persigny, Thouvenel, La Valette, Benedetti. Un jour qu'il escompte leur disgrâce, il se réjouit de voir disparaître « une demi-douzaine de coquins [1] ». Il reconnaît le talent de M. de la Valette, mais incrimine son caractère « vaniteux et faible », et lui reproche de vivre dans l'ombre de M. Rouher, — un autre ennemi.

Comme tous les informateurs, le prince Richard cherche à deviner ce qu'on ne lui dit pas et il lui arrive de ne pas deviner juste. Mais, le plus souvent, il a vu clair, l'événement a presque toujours prouvé la justesse de ses pronostics. Quand il raconte les faits, il les raconte bien, avec précision : il donne le détail vivant ou pittoresque, le trait frappant qui caractérise une personne ou une situation. Son père, le prince Clément, l'avait bien jugé, quand le jeune diplomate débutait à Dresde. « Il suit les impressions du chef de cabinet auquel il a affaire avec l'attention qu'un météorologue zélé voue aux variations atmosphériques. Ce qui importe, c'est que l'observateur ne se trompe pas entre les causes et les effets, et ne cherche pas dans l'un les éléments de ce qui appartient à l'autre [2]. »

Il est à souhaiter que toute la correspondance soit imprimée

1. Lettre confidentielle du 31 octobre 1862.
2. Metternich à Buol, 1er janvier 1859. Metternich, *Mémoires*, t. VIII, p. 610.

un jour. Pour donner une idée de l'intérêt qu'elle peut offrir, on essaiera de la feuilleter ici, comme si elle était déjà publiée et qu'il n'y eût plus qu'à la consulter à l'aide d'un index, au gré de la curiosité du lecteur. On courra tout d'abord aux noms de l'impératrice Eugénie et de Napoléon III, pour relever les détails de caractère que l'ambassadeur a signalés et qui éclatent dans les négociations que les deux souverains ont suivies de plus près; et l'on est bien sûr de rencontrer, chemin faisant, les collaborateurs que l'Empereur des Français associait à la direction des Affaires étrangères. On arrivera ainsi aux années critiques du Second Empire, à celles qui ont précédé la catastrophe finale et où l'ambassadeur a eu l'occasion de marquer le mieux sa clairvoyance, son attachement à la personne des souverains et son affection pour notre pays.

***

Le très galant homme, courtisan du malheur, qui nous a donné le dernier portrait de l'impératrice Eugénie, Augustin Filon, nous l'a peinte telle qu'elle voulait être représentée : un être de bonté et de beauté, une mère douloureuse qui n'a jamais touché volontairement à la politique et que la politique a crucifiée. La princesse Pauline de Metternich, que l'Impératrice a tout de suite distinguée et qui lui a voué une amitié ardente et une fidélité passionnée, nous a montré la femme du monde et la femme d'esprit, qui a été aux Tuileries pendant quinze ans la reine de la mode et de l'élégance, qui savait s'habiller, recevoir, donner le ton, grouper autour d'elle des hommes politiques, des gens de cour, des personnages officiels, des transfuges du faubourg Saint-Germain, des écrivains, des artistes, des femmes charmantes, un ensemble que tous ceux qui en ont plus ou moins fait partie s'accordent à déclarer incomparable. Le prince Richard a professé pour la souveraine malheureuse un culte aussi touchant que celui de la princesse ou d'Augustin Filon. Mais il n'écrit ni un panégyrique ni une œuvre d'édification, il n'évoque pas au soir de la vie une figure dont la fuite du temps a comme effacé les ombres; il a regardé, il a écouté chaque jour, il a noté les traits pour renseigner ses ministres

et son Empereur à qui il doit la vérité, et l'impératrice Eugénie nous apparaît à travers ses lettres, sinon comme un grand politique, au moins comme une princesse qui ne s'est jamais désintéressée des affaires. Au début du règne, la constitution de l'Empire ne l'en empêchait pas, et Napoléon III lui confiait la régence quand il s'éloignait. Mais elle ne s'abstenait pas quand il était présent et elle ne s'est pas abstenue davantage quand les modifications constitutionnelles auraient dû lui commander la réserve.

Elle a donc fait de la politique, une politique très personnelle, en 1860 et en 1866, et elle ne s'en cache pas, comme elle fera plus tard; elle a des préférences qui ne sont pas toujours celles de son mari, et les affiche avec une indiscrétion qui paraît tantôt spontanée, tantôt voulue, et qui étonne, pour peu que l'on soit d'avis que devant des étrangers, même amis, il eût été naturel que le couple impérial affectât de n'avoir qu'une seule politique, celle de la France.

Au mois d'octobre 1859, l'Impératrice sait que l'attitude de Napoléon III inquiète Metternich. Au sortir d'une audience que lui a accordée l'Empereur, elle lui demande : « Êtes-vous plus content? » L'Empereur avait-il lieu d'être satisfait que l'Impératrice fît cause commune avec un ambassadeur étranger?

L'Impératrice fait de la politique. Elle en fait sans s'y être préparée, en femme sensible, et qui se laisse mener par le cœur et par les nerfs bien plus que par le raisonnement ou par l'intérêt du pays où la passion de Napoléon III l'a fait régner.

Elle en fait, comme on ferait un roman et « court volontiers », comme le dira un jour Metternich, « à travers le labyrinthe des rêves et des châteaux en Espagne ».

Elle déteste le prince Napoléon, son entourage et ses idées. Pendant la guerre d'Italie, elle n'a pas souhaité la victoire du Piémont, elle a eu Zurich et Villafranca sur la conscience [1] et a désiré l'arrêt des opérations militaires, le maintien ou le rétablissement des petits souverains, non parce que le voisinage d'une grande puissance peut devenir un danger pour la France, mais parce que l'unité italienne menacera

1. Lettre du 27 novembre 1863.

la souveraineté temporelle du Pape. Elle a les mêmes passions, les mêmes intérêts que l'Ambassadeur d'Autriche qui se réjouit naturellement de trouver en elle une alliée, mais qui démêle très bien la puérilité de ses mobiles et ne la suit pas dans tous ses rêves et dans toutes ses démarches. Il s'explique même quelquefois très vivement avec elle et refuse de lui concéder « cette *finesse diplomatique*, ce *sentiment des nuances et des opportunités* qui, en politique, lui paraissent de première nécessité et la condition essentielle de la réussite [1] ».

Ses démêlés avec le cousin de l'Empereur, l'influence qu'elle exerce sur son mari quand il ne voit pas le prince Jérôme, expliquent beaucoup de ces volte-faces qui déconcertaient le personnel politique, les ministres et les ambassadeurs.

En voici une preuve entre mille :

Paris, le 9 juin 1862.

« L'Impératrice ayant pris une influence plus directe sur la politique italienne depuis le départ du prince Napoléon, elle a porté le grand coup en faisant promettre par l'Empereur qu'il énoncerait formellement la décision de ne pas abandonner le Pape, de lui garantir ses possessions actuelles et d'engager les grandes puissances à se joindre à lui pour cette garantie. »

La femme de Napoléon III a un culte pour les Bourbons et tout ce qui les touche. On sait qu'elle s'entourait des reliques de Marie-Antoinette et, le 4 septembre 1870, Metternich prit sur sa table, pour le lui faire remettre ensuite, le livre d'heures de la dernière reine de France.

Dans l'été de 1862, elle fait une tournée en province avec l'Empereur [2] et dans l'intimité du voyage reprend son empire sur lui.

Le comte de Mülinen, chargé d'affaires pendant l'absence de l'Ambassadeur, raconte que l'Impératrice a reçu le nonce, monseigneur Chigi, en audience à Saint-Cloud. Elle lui a

1. Lettre à Mensdorff du 22 mars 1866.
2. Voir un rapport du 7 juillet.

parlé de la reine de Naples comme aurait pu faire une douairière du faubourg Saint-Germain, et s'est à tout le moins départie de la réserve qu'on aurait attendue de l'Impératrice des Français.

« Vous savez que nous avons été en correspondance ensemble, la Reine et moi, et vous ne pouvez pas vous douter de toute la sympathie que j'éprouve pour cette grande et auguste infortune. Eh bien, j'espère, je désire ardemment que Sa Majesté recouvre la couronne de Naples... [1] »

Un jour, c'est le 21 février 1863, l'Impératrice a une conversation de trois heures avec Metternich au sujet de la Pologne; il s'agit de la reconstituer en royaume indépendant sous la souveraineté d'un archiduc autrichien ou du roi de Saxe. A cette occasion la souveraine refait toute la carte de l'Europe.

Ce qui confond, ce sont moins les billevesées de l'Impératrice que l'adhésion qu'elle affirme avoir obtenue de l'Empereur et cette audace à entretenir un ambassadeur — un homme sérieux — de pareilles rêveries.

« Elle voulait, disait-elle le 22 février 1863 au prince de Metternich [2], jeter son bonnet par-dessus les moulins et me dire tout ce qu'elle pensait. Je la prendrais pour une folle si je voulais, mais comme elle était sûre que, d'Elle à moi, cela ne porterait pas à conséquence, *Elle voulait devancer l'Empereur et aller de suite beaucoup plus loin que lui.*

» Je lui dis que j'étais prêt à l'écouter, puisque je n'étais destiné qu'à entendre des rêveries politiques sans conséquence comme toutes les pérégrinations auxquelles Elle m'a déjà fait assister.

» L'Impératrice répondit :

» — Je sais que votre Empereur vous écoute et vous aime. Faites-lui connaître le fond de notre sac. Il en fera ce qu'il voudra... »

La conversation se poursuit; l'interlocuteur ajoute avant de laisser la souveraine s'engager à fond : « Vous savez, madame, que si réellement vous trahissez tous vos secrets, c'est là un fait d'une importance telle que, vos plans fussent-ils le renversement du monde, leur réalisation aura un prix

1. Rapport secret du 29 octobre.
2. Voir la lettre du 23.

inestimable pour ceux auxquels vous voudrez bien les confier, car au moins serons-nous avertis. »

Et voilà l'Impératrice qui ouvre l'Atlas de Le Sage et reconstruit l'Europe devant Metternich.

La Prusse, l'Autriche, l'Italie, la France sont refaites. « La Turquie supprimée pour cause d'utilité publique et de moralité chrétienne se laisserait partager. »

« Les rois et princes dépossédés en Europe iraient civiliser et monarchiser les belles républiques américaines qui toutes suivraient l'exemple du Mexique. »

L'ambassadeur a d'abord souri, mais comme il s'agit au fond d'un projet d'alliance entre la France et l'Autriche, il a causé avec le Ministre des Affaires étrangères et avec Napoléon III, il a revu l'Impératrice qui a pris le mors aux dents (lettre intime du 5 mars). « Elle est tout feu et flammes. Elle ne comprend pas que nous ne fassions pas tous les sacrifices possibles pour amener l'Alliance qu'Elle aimerait tant voir conclue. Je ne me repens pas de quelques vivacités qui me sont échappées aux Tuileries... les impatiences de l'Impératrice me mettaient hors de moi. »

La mousse tombée, l'Impératrice a compris qu'Elle avait fait fausse route; le 2 mars, elle écrit d'elle-même à Metternich :

« En somme, je ne vois rien d'encourageant et je crains bien que la montagne n'accouche d'une souris *morte et voilà tout*... Voyages autour du monde, *rêves et chimères*, voilà ce qui restera; un train de plaisir *parti trop tôt* et un autre *parti trop tard*. »

Metternich, qui n'a pas d'instructions précises, rédige un projet très vague d'entente entre l'Autriche et la France et le soumet à l'Impératrice qui suggère des corrections.

Comme c'est son devoir, il écoute tout, il note tout : l'obstination de l'Empereur qui, hanté par le souvenir du Congrès de Paris, a rêvé de congrès pendant tout son règne, en 1860, pour règler la question italienne au gré du Pape, en 1863, pour établir en Europe un équilibre satisfaisant pour la France; les vivacités de l'Impératrice qui voudrait forcer la main à l'Autriche et lui faire conclure un traité d'alliance. Il ne s'engage pas, mais il retient toutes les confidences, et on peut le croire lorsqu'il rapporte dans une lettre intime

du 23 novembre ce mot de M. de Goltz, ambassadeur de Prusse à Paris : « Ce que nous devons faire avant tout, c'est de séparer ces deux-là, l'Impératrice et moi. »

Elle compte en effet sur Metternich qu'elle a traité en ami. Dans les derniers jours de 1863, en 1864, elle sent que les heures difficiles approchent.

« L'Impératrice, écrit l'ambassadeur dans une lettre intime du 14 décembre, me fait l'effet d'une femme qui connaît la gravité de la situation et qui veut faire son *reste* de plaisirs et d'amusements.

» J'ai eu dernièrement à lui écrire un petit mot à propos d'un cancan que l'on avait fait au sujet d'une prétendue lettre de Pauline sur Compiègne. Elle m'a répondu comme quelqu'un qui a de *gros mots* sur la conscience et qui veut amadouer la personne qu'elle a blessée. Elle m'a écrit entre autres : « Les nuages politiques ne seront jamais assez épais pour que je ne voie à travers votre franchise et votre loyauté. »

Il s'en fallait de beaucoup que tous les diplomates étrangers fussent aussi bien accueillis que le prince Richard par l'Impératrice Eugénie. Au début, le chevalier Nigra, qui n'épargnait rien pour servir le Piémont, échouait dans tous les efforts auxquels il avait recours pour s'assurer les bonnes grâces de la Souveraine. Metternich le regardait faire et s'en amusait.

« On me raconte une jolie petite histoire de Fontainebleau, écrit-il le 30 juin 1863, et la source en est très sûre.

» Le chevalier Nigra s'y promenait en gondole avec l'Impératrice et une dame de la cour qui le protège. La dame lui dit de chanter une barcarole. Il paraît que c'était un coup monté d'avance, car Nigra improvisa sur-le-champ une barcarole dans laquelle, exaltant les grâces et les mérites de l'Impératrice, il exprima l'espoir que l'Italie lui devrait un jour *Venise*.

» L'Impératrice l'interrompit et lui dit qu'il perdait son temps, que ces insinuations lui déplaisaient et lui déclara que tant qu'elle vivrait, aucune espèce de précision ne serait faite à l'Autriche dans ce sens.

» Mille hommages.

» METTERNICH »

Ce n'était pas la première fois que M. Nigra était repoussé avec perte ou malmené; ce n'était pas la première fois que l'Impératrice manifestait franchement son antipathie aux italianissimes. Elle soutenait de tout son pouvoir le comte Walewski.

Paris, 10 mai 1862.

« La fête que Leurs Majestés ont donnée hier à Trianon en l'honneur de leurs augustes hôtes (roi et reine de Hollande) portait l'empreinte de cette agitation et les divers incidents familiers qui se sont produits me paraissent trop significatifs pour que je n'essaye pas d'en donner une idée à Votre Excellence. L'Impératrice a trouvé moyen de proférer publiquement ses sympathies et antipathies politiques, tandis que l'Empereur n'a pensé qu'à donner de l'entrain à la fête et à éviter toute allusion politique. Le corps diplomatique était très peu nombreux et je n'ai remarqué parmi les invités que le chevalier Nigra, lord Cowley et le baron de Lichtenveldt. Le prince Napoléon n'est pas venu à cette fête improvisée. On prétend qu'il boude depuis deux jours. La famille civile de l'Empereur y assistait au grand complet. Il y avait des Bonapartes, des Murats et des Canino à n'en plus finir. Pendant le dîner, j'étais assis à côté de l'Impératrice, ayant à ma droite lady Cowley, voisine du chevalier Nigra. Vis-à-vis les italianissimes et le comte Walewski. Au dessert, l'Impératrice prie le comte Valewski de boire à ce qu'ils pensaient et invite M. Nigra à faire de même. Ce fut un coup de foudre pour ce malheureux représentant du pseudo-royaume italien. Il ne sut que répondre et les regards d'angoisse qu'il échangea avec ses vis-à-vis, les bonapartistes de son bord, démontrèrent son embarras. Je fis semblant de ne pas m'apercevoir du manège et je fis comprendre à l'Impératrice que je n'aimais pas les plaisanteries politiques qui, selon moi, ne prouvent rien et ne donnent lieu qu'à des cancans. Après le dîner, on se transporta sur les étangs et je fus témoin d'une scène assez forte entre l'Impératrice et M. Nigra. Quelques paroles dites à haute voix par Sa Majesté me firent prêter toute mon attention à ce qui allait se passer. L'Impératrice savait évidemment que j'écoutais et commença la conversation :

« Que voulez-vous, monsieur Nigra? » Ce dernier répondit qu'il voulait lui présenter une requête.

» Sa Majesté : « Le moment est mal choisi, mais enfin parlez. » Nigra : « Je voudrais que Votre Majesté se départît un peu de son hostilité contre nous et qu'elle usât de son influence pour décider l'Empereur à retirer ses troupes de Rome. — Sa Majesté : « Je me noierais plutôt avec vous que de jamais prêter la main à vos brigandages. Ah! Vous voulez que nous cédions toujours et partout. Vous êtes insatiables et appelez des brigands les sujets du roi de Naples restés fidèles. Mais comment vous appelez-vous, vous-mêmes? »

» Nigra balbutie.

» Sa Majesté : « C'est vous qui pillez, qui volez chez les autres et qui voulez nous rendre vos complices. Mais attendez, le jour de la vengeance arrivera. Vous verrez grandir sous votre main vos Mazzini, vos Garibaldi et, le jour où vous serez pendus, je vous affirme que je ne viendrai pas à votre secours. »

» Nigra : « Votre Majesté est vraiment trop injuste et, pour me défendre, je lui demanderai si le roi d'Italie ne fait pas aujourd'hui à Naples ce que l'Empereur a fait en France hier. »

» Sa Majesté furieuse : « Ah! ne me dites pas cela, ne comparez pas l'Empereur à votre voleur de grand chemin. L'Empereur n'a rien pris à personne; il a trouvé la France abandonnée, le trône vide et il a sauvé la France en écrasant *les gens de votre sorte.* »

» Nigra prend son chapeau, saute à terre et s'en va.

» L'Impératrice me demande plus tard si j'avais entendu sa conversation avec M. Nigra. Sur mon affirmation, elle me prie de n'en point parler, sentant qu'elle avait eu le tort de se laisser entraîner à son antipathie contre l'ex-secrétaire de M. de Cavour. Je lui dis que je ne désirais qu'une chose, c'était d'entendre un jour l'Empereur émettre une partie des idées loyales et correctes que je lui connaissais.

» M. Thouvenel, M. Billault et M. Nigra s'entretinrent longuement avec les bonapartistes, et j'ai appris que l'un de ces derniers s'est écrié : « Si l'Empereur ne se défait pas de son entourage maudit, Walewski, Randon, et l'Impératrice, tout est perdu. »

» Le roi et la reine de Hollande furent très aimables avec moi. L'Empereur me prodigua ses petites faveurs accoutumées, mais parut tenir à ne pas parler politique. Lord Cowley s'ennuyait beaucoup de ce silence et M. Nigra, que j'observais après la séance en question, ne parvint pas à déposer sa plainte contre l'Impératrice auprès de l'Empereur. En sortant, Sa Majesté me donna la main et passa devant mon ex-collègue de Piémont sans s'apercevoir ou vouloir s'apercevoir de l'envie qu'il avait de le prendre à part.

» Excusez-moi, monsieur le Comte, de vous avoir ennuyé de ces détails de comédie. Mais par le temps qui court, rien ne doit rester inaperçu et je suis tellement dénué de tout ce qui constitue les nouvelles politiques qu'il ne me reste qu'à vous parler des petites intrigues. Elles absorbent tellement le Ministre des Affaires étrangères qu'il nous est presque impossible à tous de faire les affaires.

» Agréez, monsieur le Comte, l'assurance réitérée de mon sincère dévouement.

» METTERNICH »

***

S'il est une question où l'on peut suivre pas à pas l'action personnelle de l'Impératrice Eugénie, c'est bien celle du Mexique.

Le prince Richard de Metternich en avait été saisi par M. de Guttierez de Estrada, homme d'État mexicain exilé en Europe, ancien ministre qui ne renonçait pas à l'espoir de rentrer au Gouvernement, s'il était appuyé par de grands États catholiques comme l'Autriche. Il se recommandait auprès de l'Ambassadeur de l'accueil que lui avait fait autrefois le prince Clément à Vienne, il évoquait le souvenir de « l'illustre homme d'État » dont le prince portait si noblement le nom illustre et vénéré [1].

L'Ambassadeur avait rendu compte à son ministre, comme c'était son devoir.

M. de Rechberg accueille ces ouvertures sans enthousiasme et le fait savoir. Metternich est d'accord avec lui.

1. Rapport du 5 juillet 1861.

Paris, le 12 août 1861.

« M'inspirant des motifs secrets développés avec tant de clarté dans la haute dépêche secrète du 28 juillet cotée n° 9, je ne manquerai pas de faire partager à M. Guttierez de Estrada, dès que je le verrai, les vues du Cabinet Impérial au sujet du projet que ce diplomate avait communiqué et qui tendait à mettre sur le trône du Mexique un prince de l'Auguste Maison Impériale d'Autriche.

» Il me sera d'autant plus facile de m'acquitter des ordres de Votre Excellence que, comme elle veut bien m'en rendre le témoignage, j'ai dès le début exprimé à M. Guttierez combien me paraissait inopportun le moment actuel pour me lancer dans les hasards d'une tentative qui n'avait aucune chance d'aboutir à un résultat favorable. »

La Cour des Tuileries est bien plus sympathique au projet de M. de Guttierez que la Cour de Vienne. Pendant que Metternich prend ses vacances en Bohême, il reçoit une lettre du comte Walewski, confident et interprète de l'Impératrice, qui est cette fois d'accord avec Napoléon III :

Biarritz, le 16 septembre 1861.

« L'Impératrice s'est occupée de nouveau de l'affaire dont elle vous avait entretenu à Etiolles et une solution lui paraît plus que jamais désirable.

» ... On serait tout disposé ici à soutenir moralement, bien entendu, la candidature de l'archiduc Maximilien, si cela convenait à Vienne. Dans ce cas, on serait prêt, je crois, *même à prendre l'initiative, au moment opportun, avec l'Angleterre, l'Espagne et autres.*

» Écrivez-moi donc un mot pour me mettre en mesure d'éclairer l'Impératrice dont l'intérêt ne se dément pas sur la suite qu'il conviendra de donner à cette affaire. »

La France, qui a si souvent contrarié l'action de l'Autriche en Italie, fait toutes les avances dans l'affaire du Mexique qui ne pouvait guère entraîner que des charges pour Napoléon III et qui eût relevé, si elle eût réussi, le prestige moral des Lorraine-Habsbourg. Metternich est trop perspicace pour se

rallier à une entreprise dont il aperçoit nettement le côté chimérique et les inconvénients, mais il peut d'autant moins refuser de faire connaître les avances de Napoléon III que l'archiduc Maximilien et sa femme, l'archiduchesse Charlotte, sont loin d'y être hostiles.

Compiègne, le 16 novembre 1861.

« Monsieur le Comte,

» Je ne puis que confirmer la bonne impression que la manière dont la question du Mexique a été posée par l'Empereur Napoléon avait produite à Vienne dès le commencement. Tout marche à souhait, et si, d'après les premières données qui vous avaient été fournies par le comte de Mülinen [1], je pouvais m'attendre à trouver la situation satisfaisante, je ne prévoyais pas à quel point le côté de la question qui vous intéresse avait été bien compris ici. Je crois ne pouvoir mieux faire que de laisser parler l'Empereur lui-même. A peine arrivé à Compiègne, je fus appelé chez Sa Majesté.

» L'Empereur, après m'avoir exprimé d'une façon très cordiale le plaisir qu'il avait à me revoir, entama la question mexicaine en me demandant l'impression que je rapportais de Vienne de cette affaire.

» Je lui répondis que bien certainement Il ne pouvait s'être trompé sur notre manière de voir. L'intérêt matériel échappant par la force des choses à toute prévision humaine, il ne pouvait être question que de la portée du sacrifice que Son Altesse l'archiduc Maximilien serait prêt à faire sous certaines conditions. Au point où en est l'affaire, ajoutai-je, nous ne saurions désirer que le maintien des réserves faites par l'Archiduc et une solution conforme aux bonnes intentions dont Votre Majesté n'a cessé de donner des preuves et que mon Auguste Maître apprécie avec reconnaissance.

» L'Empereur me dit qu'Il croyait avoir fait tout ce qu'Il pouvait faire pour amener la question sur un terrain qui fût agréable à l'Autriche et qu'à moins d'événements inattendus Il espérait pouvoir répondre à la confiance que Son Altesse Impériale lui avait témoignée en acceptant un sacrifice dont

1. Accrédité à Paris en qualité de chargé d'affaires pendant le congé de Metternich.

Il comprenait toute la portée. Il me retraça l'historique de la question. La situation du Mexique ayant de tout temps fait l'objet de sa préoccupation, vu les intérêts monarchiques et commerciaux qui s'y rattachent, il avait cru devoir profiter des circonstances actuelles pour faire sortir ce beau pays de l'anarchie dans laquelle il se trouve. Les griefs de l'Angleterre et de l'Espagne ayant fait entrevoir la possibilité d'une action commune, Il s'était empressé d'écarter dans l'intérêt de la paix toute ambition individuelle de la part des puissances intervenantes et avait mis en avant la candidature d'un Prince qui réunissait toutes les conditions ressortant des traditions de famille et de valeur personnelle.

» J'avoue, me dit Sa Majesté, que mille appréhensions naturelles, que j'entrevoyais de la part de l'Empereur d'Autriche comme chef de la Maison Impériale, nous faisaient craindre un refus et que j'ai été vraiment heureux d'apprendre avec quelle bonne grâce l'Empereur François-Joseph avait répondu à mes vœux. J'ai été très touché aussi de voir l'Archiduc, pour lequel j'ai une très grande estime, accepter un tel sacrifice, et je suis prêt à me mettre entièrement à sa disposition et à accueillir immédiatement toute demande de votre part. »

» Je remerciai Sa Majesté et je La priai de vouloir bien m'éclairer sur la question de savoir comment Ses bonnes intentions pourront se réaliser.

» L'Empereur me dit que l'affaire lui paraissait bien simple : « Ou bien les Mexicains acclameront immédiatement le Prince qui leur sera nommé en temps et lieux, ou bien ils essaieront de perpétuer l'état d'anarchie que nous voudrions voir cesser. Dans le premier cas, c'est une affaire faite; dans le second cas, nous aviserons. Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est que le nom de l'Archiduc soit prononcé avant le moment propice. Dans un cas pareil, là où une Maison puissante ne veut pas faire les choses *à son compte et seule*, il faut, pour que sa dignité soit sauvegardée, qu'Elle n'ait pas autre chose à faire qu'à répondre *oui* ou *non* à une proposition commune de la part de ceux qui agissent et du peuple qui subit et décide.

» Toute immixtion inopportune de l'Autriche doit être évitée. Si je comprends bien la question, la voici : la France

propose à l'Autriche de vouloir bien contribuer à la réalisation d'un vœu qu'elle a intérêt à voir se réaliser, en acceptant pour un de ses princes le gouvernement d'un grand pays qu'il s'agit de sauver de l'anarchie. L'Autriche répond qu'elle est prête à le faire sous certaines conditions, dont la première est le vœu clairement exprimé de la nation. Eh bien! il n'y a qu'une chose à faire, c'est de préparer les voies et de remplir consciencieusement les conditions voulues. En acceptant sous certaines réserves, votre rôle est fini et vous ne devez paraître sur la scène que lorsque tout sera exécuté. Le mien commence et je puis vous assurer qu'il ne dépendra pas de moi, si je ne réussis.

» J'ai trouvé les appréciations de l'Empereur si claires et si nettes, tant de tact dans la manière dont il les fait valoir, que je n'ai pu m'empêcher de Lui en exprimer toute la satisfaction que j'éprouvais. Il ne me restait rien à ajouter à ce qu'Il venait de me dire, si ce n'est d'effleurer la question de l'indemnité et de la succession. Je trouvai là un terrain préparé comme par intuition, car Sa Majesté s'empressa de me dire qu'il était entendu que toutes les questions d'argent devaient être réglées avant même que le nom de l'Archiduc fût prononcé et que la question de succession regardait avant tout le chef de la famille impériale; que, du reste, Il me donnait carte blanche, lorsque le moment serait venu de s'entendre sur toutes les questions.

» L'Empereur tient à cœur de me convaincre que l'affaire du Mexique est avant tout une affaire d'intérêt commercial pour la France, que s'Il se donne tant de peine pour la mettre en bon train, c'est son intérêt, enfin Il a le tact de ne jamais prononcer un mot qui pût être interprété par nous comme une *matière à reconnaissance.*

» Voici à peu près les instructions que l'Empereur a données à l'amiral français Jurien de la Gravière qui commande l'expédition navale.

» On se réunira à la Havane pour marcher ensemble sur la Vera Cruz. Il paraît décidé que les Anglais occuperont ce port de mer et que les 6 à 7 000 hommes de troupes de débarquement françaises et espagnoles se rendront à Mexico. On s'attend à ce que le parti monarchique se soulève immédia-

tement et se concerte avec les commandements des troupes. Ce qui est assez curieux, c'est que l'Empereur ne voudrait pas procéder par le moyen du suffrage universel. Il m'a dit que c'était là un moyen *qui ne pouvait pas convenir à un Archiduc d'Autriche.* L'amiral a pour instructions secrètes d'amener le parti monarchique à *rassembler une espèce de constituante formée par les représentants, non par les députés, de toutes les provinces du Mexique et de lui faire exprimer des vœux aux puissances alliées.* Le tout, s'entend, serait arrangé secrètement pour ne pas blesser la susceptibilité anglaise qui a proclamé le principe de non-intervention dans les affaires du gouvernement. Il paraît que l'Empereur a fait partir avec l'expédition un Mexicain dont il est très sûr, pour que les esprits soient préparés à la solution qu'Il désire. C'est par un propos tenu par l'Impératrice que j'ai appris cet incident. Je me fie d'ailleurs au talent de l'Empereur *dans ces sortes de choses,* et je suis sûr que ce qu'*Il veut sera bien fait.* Il paraît aussi que l'ancien envoyé de France au Mexique, le comte Dubois de Saligny, qui attend l'expédition à la Havane, est pourvu d'instructions analogues qu'il sera à même de faire valoir avec toute l'énergie et la puissance que lui donnera l'appui des troupes.

» J'ai demandé à Sa Majesté ce qu'Elle pensait des dispositions de l'Angleterre et de l'Espagne. L'Empereur m'a avoué ne pas être complètement renseigné à ce sujet. Cependant Il avait tout lieu de croire que l'Angleterre accepterait ses idées et que l'Espagne ne saurait rien faire qui pût le gêner dans ses mouvements.

» L'Angleterre avait accueilli avec une méfiance extrême ses premières ouvertures à l'endroit du Mexique, mais elle s'était jointe à lui sans réserve aucune après que lord Palmerston eut pris connaissance de sa lettre au comte de Flahault. Sans donner une réponse directe aux idées qu'Il avait émises dans cette lettre, l'Angleterre avait suffisamment prouvé son adhésion en acceptant du jour au lendemain le plan qu'Il avait eu tant de peine à lui faire accepter auparavant.

» Quant à l'Espagne, il y avait eu quelques essais de profiter de l'occasion qu'elle croyait offerte à sa propre ambition.

Après avoir cherché inutilement le moyen de se mettre en avant, le gouvernement de la Reine Isabelle avait sondé le terrain auprès du Roi de Naples, en mettant en avant la candidature de son frère. Le Roi s'étant adressé à l'Empereur pour connaître ses intentions reçut un conseil diamétralement opposé aux vœux de l'Espagne.

» L'Empereur s'exprime avec une certaine aigreur sur un incident qui a manqué, dit-il, faire beaucoup de tort à la question. Il me demande si l'indiscrétion de M. d'Ayllon, qui s'est plu à raconter à ses collègues plus qu'il n'aurait dû, n'avait pas fait mauvaise impression à Vienne. Je lui répondis qu'en effet on avait été étonné de voir l'envoyé d'Espagne s'énoncer ouvertement sur cette affaire secrète, mais qu'il ne paraissait pas avoir réussi à faire beaucoup de bruit autour de cette question.

» En me parlant du général Prim qui commandera l'expédition au Mexique, l'Empereur m'avoua ne pas être très rassuré sur les incartades que le général ambitieux pourrait commettre. Il espère cependant avoir assez d'influence sur lui pour réussir à le maintenir tranquille.

» Quant à M. Guttierez de Estrada, l'Empereur le juge très bien. C'est un homme de cœur, un caractère loyal et sûr, mais un ancien diplomate trop zélé, qui perd la tête sur l'espoir qu'il a de voir réussir une affaire qu'il entoure de ses vœux depuis vingt ans. Aussi l'Empereur, qui dit ne pas le connaître personnellement, s'est-Il empressé de lui faire dire de ne pas se mêler de la question dans ce moment-ci et surtout de ne pas s'avancer dans les brochures. J'ai de mon côté fait prier M. Guttierez de vouloir bien rester tranquille et j'ose exprimer le vœu que Votre Excellence permette que ce brave Mexicain se rende à Vienne, où on pourrait le maintenir plus facilement qu'ici.

» Je ne saurais assez appeler l'attention de Votre Excellence sur les divers points que je viens de toucher. Je crois qu'Elle approuvera la voie suivie par l'Empereur Napoléon, aux bonnes conditions de laquelle je ne suis pour rien.

» La question marchera-t-elle aussi bien qu'elle a commencé? A entendre l'Empereur on serait justifié à le croire. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à présent je ne pense pas qu'il

y ait une seule faute de commise et rien n'égale la satisfaction que j'éprouve à penser que notre Auguste Maître pourra attendre en pleine sécurité et avec un grand calme le dénouement d'une question aussi délicate.

» Agréez, monsieur le Comte, l'hommage de mon respect.

» METTERNICH »

L'Impératrice Eugénie s'engageait à fond dans l'affaire du Mexique. Elle rêvait d'être une autre Isabelle la Catholique; l'Archiduc Maximilien et l'Archiduchesse Charlotte seraient ses conquistadores.

Le 3 février 1862, l'Ambassadeur écrit cette dépêche secrète :

« L'Impératrice a daigné me remettre la lettre ci-jointe adressée à Son Altesse Impériale l'Archiduchesse Charlotte, pour être transmise à sa haute destination.

» J'envoie le courrier Weingraber jusqu'à Salsbourg avec cette missive impériale et la très humble dépêche ci-annexée [1]. »

Cinq jours plus tard, c'est l'Impératrice qui écrit elle-même à l'Ambassadeur :

« Mon cher Prince, j'apprends à l'instant que lord Derby pense faire au Parlement une interpellation sur les affaires du Mexique. Si, par l'intermédiaire du roi des Belges, nous pouvions l'empêcher, ce serait très utile, car le moins qu'on en parle, le mieux ce sera; c'est purement une ficelle parlementaire, à laquelle lord Derby n'attache peut-être pas d'autre importance que celle de faire de l'opposition au ministère, sans avoir de plan sur le Mexique même. Nous devons tâcher d'empêcher une discussion là-dessus si c'est possible.

» Par Beyens il serait facile de le faire dire au Roi et peut-être on pourrait l'éviter par une simple lettre. J'écris à la hâte ce petit mot. Croyez, mon cher Prince, à tous mes sentiments affectueux.

» EUGÉNIE »

Metternich envoie copie de cette lettre et y ajoute des commentaires très judicieux.

1. Malheureusement la lettre manque.

Lettre intime de la main de Metternich :

Paris, le 9 février 1862.

« La lettre ci-jointe en copie, que l'Impératrice m'a adressée avant-hier, est remarquable en ce sens qu'elle témoigne des préoccupations constantes et des sympathies de la belle souveraine. J'ai obéi à ses ordres en faisant télégraphier immédiatement par le baron de Beyens au roi des Belges ce que l'Impératrice attend de lui... »

L'Impératrice Eugénie ne s'arrêtera plus dans la voie où elle s'est engagée. Lisons cette lettre du 18 avril 1862 :

« En sortant de chez l'Empereur, on m'a conduit chez l'Impératrice, qui m'a fait l'accueil le plus gracieux et, j'ose dire, le plus amical.

» ... Sa Majesté, *qui*, comme vous savez, *s'occupe maintenant beaucoup de politique*, me parla à son tour des différentes questions du jour...

» Le Mexique semble fixer de préférence l'attention de l'Impératrice. Elle m'a fait de ce pays une description ravissante. Cette entreprise lointaine, chevaleresque et aventureuse, qui rappelle la grande époque de sa patrie, sourit à son imagination méridionale. Elle m'a donné tous les détails des négociations, de l'expédition française, des différentes candidatures repoussées par la France qui forme des vœux pour Monseigneur l'Archiduc Maximilien, de la conduite imprévoyante de l'Espagne, des difficultés à vaincre et des espérances d'une bonne et prompte solution.

» L'arrivée du général Laurencez, disait-Elle, et de nos renforts a mis fin aux intrigues du général Prim. Les Espagnols n'ont fait que des embarras. Les Anglais au moins nous laissent faire, en étant, il est vrai, aussi désagréables que leurs représentants seuls savent l'être toujours et partout (!!), mais enfin ils ne nous gênent pas et bientôt, je l'espère, l'affaire sera menée à bonne fin. »

Paris, le 28 avril 1862.

« L'Impératrice m'a appelé auprès d'elle avant-hier matin pour me communiquer les dernières dépêches de M. Dubois

de Saligny, Plénipotentiaire français au Mexique. A en croire ce diplomate actif et intelligent, tout marcherait bien dans le sens d'une restauration monarchique sans l'incroyable conduite du général Prim qui, s'arrêtant à chaque pas pour négocier dans des vues personnelles, entrave et paralyse ses efforts.

» Sa Majesté m'a promis de me faire tenir un résumé des dernières nouvelles, que j'espère pouvoir vous transmettre avec la présente expédition. »

C'était le moins qu'elle pût faire pour un homme qu'elle avait transformé en confident de ses fantaisies mexicaines, en messager secret, en intermédiaire officieux.

Au mois de juin, nouvelle correspondance entre le couple impérial et le couple princier qu'il s'agit d'envoyer au Mexique.

Paris, le 9 juin 1862.

« L'Empereur et l'Impératrice des Français m'ayant fait remettre les deux lettres ci-jointes, dont l'une est adressée à Sa Majesté Impériale l'Archiduchesse Charlotte, j'ai l'honneur de les transmettre à votre Excellence en la priant de vouloir bien les faire parvenir à leur haute destination. »

Metternich était enchanté de ne pas prendre une part plus active à une négociation dont il n'augurait rien de bon.

Fontainebleau, 30 juin 1862.

« Monsieur le Comte,

» J'ai trouvé l'Empereur et l'Impératrice très inquiets des affaires du Mexique. L'Empereur s'est promené longtemps avec moi le jour de mon arrivée et m'a parlé un peu de tout. Cependant la grande préoccupation perçait à chaque instant. Il avait les plus grandes inquiétudes sur le sort du corps expéditionnaire. Sa Majesté me demande pardon de ne pas avoir répondu à ma lettre. Le moment était selon lui mal choisi pour entamer le côté politique de la question mexicaine, le côté militaire seul l'occupant dans ce moment. Il approuvait entièrement les motifs qui m'avaient déterminé à préciser derechef les points principaux dont nous

étions convenus dès le début et m'assura que l'Archiduc pouvait *entièrement se reposer sur Lui*, qu'il comprenait trop bien sa position pour ne pas entourer sa candidature éventuelle de toutes les conditions de dignité nécessaires. L'Empereur ajouta que M. Billault, au moment même où nous causions, devait parler de la question qui nous préoccupe en termes aussi couverts que nous pouvions le désirer. »

L'Archiduc Maximilien n'était que trop sensible aux attentions de Napoléon III et trop porté à suivre ses conseils. A la lettre précédente, Metternich joint la copie d'un étrange billet qu'il a reçu de Miramar. L'Archiduc lui a écrit le 24 juin.

« Les journaux rapportent que les deux premiers volumes de l'*Histoire de Jules César*, écrits par Napoléon III, sont à la veille de paraître; je vous serai très obligé de me faire parvenir ces deux volumes aussitôt que possible et de m'envoyer aussi les suivants à mesure qu'ils seront publiés. Depuis qu'on a annoncé que l'Empereur s'occupait de ces ouvrages, j'en attends la publication avec impatience. A part l'intérêt qui s'attache à connaître le jugement porté par *un grand homme sur un autre*, les grandes et généreuses pensées de l'Auguste historiographe deviendront pour moi une source abondante des plus hauts enseignements. »

Est-ce parce qu'il lui a offert une couronne que Napoléon III fait sur le jeune archiduc Maximilien l'impression d'un grand homme? Ce n'est guère que dans les harangues officielles que l'Empereur des Français est honoré d'ordinaire de ce qualificatif.

Metternich ne partage pas l'enthousiasme de l'Archiduc pour le Mexique. Chargé par lui de nouvelles démarches, il s'en acquitte, mais à contre-cœur et souligne son rôle qui est celui d'un agent de transmission, et non celui d'un négociateur.

« Ce qui me soulage un peu du poids de ma responsabilité, écrit-il le 16 novembre, c'est que les rôles me paraissent plus tranchés et que les relations plus directes entre Son

Altesse Impériale et l'Empereur me permettent de me mêler le moins possible de cette question délicate.

» Rien de ce qui se passe au Mexique en cette fin d'année 1862 n'est fait pour modifier mon opinion intime. »

Et encore :

Paris, 9 décembre 1862.

« Monsieur le Comte,

» Pendant mon séjour à Compiègne, il y a eu plusieurs alertes à propos de la situation du corps expéditionnaire au Mexique. Des lettres arrivées vers le 28 calmèrent jusqu'à un certain point les inquiétudes conçues à la Cour. L'Empereur se montre très sensible aux pertes nombreuses éprouvées par le corps du général Forey. La marche forcée entre Vera-Cruz et Orizaba ressemblait au retour de la Bérézina. De 1 800 hommes d'un régiment, plus de 900 hommes sont restés en route. Les escadrons arrivaient plus que décimés, enfin une compagnie du train n'est pas arrivée du tout. Il faut ajouter cependant que, dans cette marche de traînards et de fiévreux, il n'y a eu que peu de cas de mort. Par un heureux concours de circonstances, la marche des troupes n'a pas été inquiétée par les guérillas qui eussent pu massacrer les traînards. Ces derniers formaient sans exagération près des deux tiers de l'expédition.

» Les Ministres de la Guerre [1] et de la Marine [2] ne parlent qu'avec une vive aigreur de cette expédition malheureuse, et il faut toute la popularité de l'Empereur pour que l'indignation de l'opinion publique n'éclate pas.

» Un coup de vent affreux a fait subir des avaries à l'escadre du Mexique.

» Toute cette expédition si aventureuse est un grand sujet de préoccupation pour l'Empereur et l'Impératrice, et la confiance ne renaîtra que lorsqu'on sera à Mexico. Le Ministre de la Guerre m'a dit que l'on ne se mettrait guère en marche que vers la fin du mois ou au commencement de février.

» Agréez...

» METTERNICH »

1. Le maréchal Randon.
2. Le comte de Chasseloup-Laubat.

La situation s'améliore un peu en 1863.

Lettre intime à Rechberg.

Fontainebleau, 12 juin 1863.

« Monsieur le Comte,

» En arrivant ici, j'ai trouvé l'Empereur dans une grande perplexité au sujet des affaires du Mexique. Il s'en est ouvert envers moi avec une entière franchise et m'a dit que, depuis sept jours, il ne vivait plus, que les Mexicains avaient une trop forte artillerie pour que les quatorze pièces de siège dont les Français disposent puissent lutter à la longue, qu'enfin Il avait bien peur que les nouvelles américaines d'après lesquelles on était obligé de lever le siège fussent vraies. Aussi, à l'arrivée de la nouvelle de la prise de Puebla, la réaction a été immense. L'Empereur en a pleuré de joie et lorsqu'à table, je me suis levé pour porter un toast à la brave armée du Mexique, Il m'a répondu avec une émotion visible. Hier vers 5 heures est arrivé un télégramme que je me suis empressé de remettre à l'Empereur. A peu près en même temps est arrivé un télégramme direct du roi de Prusse qui a fort étonné l'Empereur. Le roi télégraphie du château de Babelsberg : « *Je félicite* « *Votre Majesté de tout mon cœur des nouveaux et brillants* « *succès de la brave et vaillante armée française. Guillaume, roi...* ». L'Empereur, ne sachant pas ce que c'était que Babelsberg, crut tout d'abord que c'était un télégramme du roi de Wurtemberg et fut fort étonné d'apprendre que c'était le roi de Prusse, ce à quoi il ne s'attendait pas du tout. L'Empereur en me montrant ce télégramme me dit que le roi de Prusse avait au fond très bon cœur.

» Mille hommages.

» METTERNICH »

Paris, le 14 décembre 1863.

« Monsieur le Comte,

» J'ai dit à l'Empereur qu'autour de moi à Paris, j'entendais exprimer la plus vive impatience au sujet du départ pour le Mexique de l'Archiduc Ferdinand-Maximilien. Je lui ai demandé s'Il avait des nouvelles de Son Altesse Impériale et ce qu'Il pensait à cet égard. L'Empereur me répondit : « En effet, la question du Mexique devient très grave et on m'assure que la

présence de l'Archiduc équivaudrait au triomphe d'une armée de cent mille hommes. Je ne sais rien sur les intentions de l'Archiduc, *mais je ne pourrais lui en vouloir s'il différait son départ jusqu'au moment où les affaires seraient un peu plus avancées*; *à sa place, j'en ferais autant.*

» Cette assertion me paraît importante, au milieu des bruits qui commencent à courir sur les impatiences et la mauvaise humeur de l'Empereur au sujet de l'Archiduc.

» Je ne crois pas que M. Debranz agisse en cette circonstance avec l'assentiment de l'Empereur.

» L'Archiduc devrait peut-être s'assurer personnellement des intentions réelles de l'Empereur.

» L'affaire du Mexique devient de plus en plus impopulaire ici. De là les contradictions que je rencontre à chaque pas. Le Sénat a demandé si on ferait la guerre au Mexique uniquement pour l'Archiduc. Le gouvernement a répondu que non, et c'est cette réponse qui a servi de base au passage de l'adresse du Sénat relatif aux affaires du Mexique.

» Hier, on a demandé dans les bureaux du Sénat aux représentants du Gouvernement :

» 1° si l'Archiduc partirait bientôt pour le Mexique, et

» 2° si on lui accorderait des garanties.

» On a répondu que l'Archiduc partirait dans *quinze jours*, et qu'on ne lui accorde *aucune garantie.*

» Cet incident vient de m'être rapporté par un sénateur et je le trouve d'une importance assez grave pour solliciter les ordres de Votre Excellence, afin de savoir si je dois demander des explications à ce sujet ou ne pas m'en mêler.

» Agréez, monsieur le Comte, l'hommage de mon respect.

» METTERNICH »

Le Mexique est la constante préoccupation du couple impérial. En janvier 1864, quand l'affaire des duchés se noue, « Leurs Majestés demandent à chaque occasion des détails sur l'arrivée et le séjour à Paris de l'archiduc Maximilien » (Lettre du 19 janvier).

En mars, il est à Paris. Metternich a l'occasion de pénétrer derrière les coulisses et de voir de près les mystères et les intrigues qui entourent la malheureuse question mexicaine.

« J'ai beaucoup parlé avec l'Empereur, l'Impératrice et l'Archiduc, écrit-il le 14, et si je ne me suis pas empressé de vous transmettre plus tôt des détails sur cette affaire, c'est que j'ai voulu attendre la fin du séjour de l'Archiduc et bien connaître l'issue des négociations délicates hérissées de difficultés de toute nature. Deux points m'ont le plus frappé pendant cette semaine de tiraillements : c'est d'abord la souplesse et le tact empreint d'une grande finesse déployé par l'Archiduc; et puis le fait qui constate encore une fois ce que j'appelle mon cheval de bataille, l'importance immense et toute-puissante de l'influence personnelle et individuelle de l'Empereur Napoléon. L'Archiduc est parvenu à subjuguer le ministère tout entier, et, ce qui était plus difficile, à désarçonner M. Fould [1].

» La convention militaire et les résultats des négociations financières seront communiqués à Votre Excellence par l'Archiduc; je n'ai par conséquent pas à y revenir ici. Mais ce que je tiens à constater, c'est que l'Archiduc a obtenu de l'Empereur tout ce qu'il voulait et, notamment au sujet de l'indemnité et du chiffre des troupes françaises qui resteront encore au Mexique, et des concessions que je regardais comme impossibles.

» Reste à savoir si l'Archiduc réussira aussi bien sur les lieux mêmes qu'il a fait à Paris. J'avoue que plus je suis en état d'examiner la chose de près, moins je me sens le courage de consigner des prédictions favorables. Il est hors de doute que c'est une entreprise colossale, dont les chances de réussite échappent encore à l'examen.

» Plus nous approchons de cette grande épreuve, et plus les doutes se consolident même chez ceux qui semblent le plus favoriser la monarchisation du Mexique. Le sort réservé au jeune Prince et à la courageuse Princesse se montre entouré de tant de nuages, que l'Impératrice elle-même se sent prise d'une agitation fiévreuse résultant de la responsabilité qu'Elle voit peser sur Elle. Le public a témoigné à plusieurs reprises de ses sentiments sympathiques pour le courage déployé par les augustes voyageurs et, le soir du départ de Leurs

1. L'ancien ministre d'État détenait le portefeuille des finances depuis le 14 novembre 1861.

Altesses Impériales, j'ai entendu moi-même un groupe de gens du peuple s'écrier : « Bonne chance, madame l'Archiduchesse d'Autriche. »

Mais des difficultés ont surgi entre François-Joseph et Maximilien. L'Empereur d'Autriche exige une renonciation en règle de l'Archiduc Maximilien à ses droits de succession à la couronne des Lorraine-Habsbourg. L'Impératrice Eugénie en pleurait.

L'Empereur fait réveiller Metternich dans la nuit du 27 au 28 mars [1] pour le prier de dire à Vienne le scandale que causerait le refus de l'Archiduc. Il le conjure de télégraphier dans la nuit même. Napoléon III télégraphie en personne à l'Archiduc; il envoie le général Frossard à Vienne et à Trieste. Il prie le Roi Léopold [2] d'agir sur son gendre [3]. Il obtient satisfaction et Metternich se félicite le 13 avril de la conclusion définitive des questions débattues entre Vienne et Miramar.

Le 21 juin le nouvel Empereur et l'Impératrice débarquent à la Vera-Cruz.

Mais les illusions du début ne pouvaient pas durer. On avait eu tort de s'engager trop avant au Mexique. L'Empereur Maximilien rouvrait le débat sur la renonciation à ses droits éventuels sur la succession d'Autriche, le gouvernement français prenait parti contre lui, heureux de donner satisfaction à François-Joseph et de se faire valoir auprès de lui.

Au mois de juin 1865, l'Impératrice, qui était régente, pendant un voyage de Napoléon III en Algérie, confiait à Metternich « que l'Empereur du Mexique lui semblait trop remuant et enclin à demander des choses impossibles, comme par exemple une garantie de toutes les grandes puissances européennes [4] ».

Plus on va et plus le Mexique est pour la France et pour Napoléon III une cause d'embarras. Tout le monde le supplie d'en sortir.

« Depuis longtemps, écrit Metternich, le 14 janvier 1866, l'Empereur n'a pas été harcelé, assailli de tous côtés, comme il l'est dans ce moment-ci au sujet des affaires du Mexique.

1. Télégramme chiffré du 26.
2. Père de l'Archiduchesse Charlotte.
3. Autre télégramme chiffré du 28 ou 30 juin.
4. Dépêche du 10 juin 1865.

» Il ne s'en est pas caché envers moi et j'ai eu lieu de me rendre compte moi-même du système de terrorisme dont on cherche à l'entourer.

» S'il en croyait tout le monde aujourd'hui, il devrait déserter immédiatement la cause de l'entreprise au delà des mers, rappeler les troupes françaises au risque de livrer la monarchie mexicaine aux convoitises des États-Unis et aux représailles des Juaristes — renoncer enfin aux 3 ou 400 millions qui lui sont dûs.

» L'Empereur répond avec raison à ceux qui lui donnent des conseils que, le premier moment de satisfaction passé, l'opinion publique se retournerait bien vite contre Lui, avec cette inconséquence qui l'a toujours caractérisée, et qu'on lui reprocherait un acte de lâcheté et un gaspillage insensé.

. . . . . .

» D'un autre côté, l'Empereur annoncera à l'ouverture des Chambres, d'une façon très nette et très précise, qu'Il est décidé à retirer ses troupes le plus tôt possible et précisera une époque peu éloignée pour le commencement de l'évacuation, ce qui Lui donnera plus de liberté pour en prolonger le cours et en remettre la fin à une époque qui ne menacerait plus la sécurité de la monarchie édifiée sous son patronage. »

La malheureuse Impératrice Charlotte arrivait à Paris le 9 août 1866. Metternich n'augure rien de bon de son voyage. « Il serait très heureux pour Elle, mais très étonné, si Elle obtenait un homme, un sou et une prolongation d'un mois de plus [1] », c'est-à-dire une prolongation de séjour de l'armée française au Mexique. L'Empereur répondit, en effet, « par un refus absolu » aux instances de l'Impératrice Charlotte; elle partit le 23, « très découragée, très blessée d'avoir été tenue en haleine inutilement pendant si longtemps » (vingt-cinq jours), « très peinée aussi de la conduite de ses frères qui, non seulement ne sont pas venus La voir à Paris, mais qui ne L'ont pas même invitée à venir à Bruxelles ».

La pauvre Princesse, pour qui le roman de chevalerie imaginé par l'Impératrice Eugénie s'était mué en un calvaire, n'avait pas pu supporter, sans que sa raison faiblît, les cruelles

1. Lettre du 12 août.

péripéties de son règne éphémère. Elle était à Rome six semaines après son séjour à Paris; elle fut prise d'une singulière monomanie, la crainte du poison [1]. Le Comte de Flandre partit de Bruxelles pour aller chercher sa sœur et la ramener au château de Laeken, elle y est encore après soixante-huit ans [2]. Napoléon III plaignait Maximilien, mais ne pouvait plus rien pour lui. Les courriers apportaient des lettres plus rassurantes du général de Castelnau, aide de camp de l'Empereur. Mais les jours de Maximilien étaient comptés. Le comte de Mülinen, plus sévère pour les Bonaparte que Richard de Metternich, n'avait pas tort d'écrire : « Quoi qu'il arrive, la France sortira amoindrie et déshonorée de son expédition au Mexique. »

L'année 1867 précipita les péripéties. La Cour d'Autriche, qui n'avait pas eu à se louer de Maximilien et qui s'était un peu désintéressée de l'entreprise, commençait à s'inquiéter de son sort. Napoléon III n'était pas très encourageant. « Si l'Empereur, disait-il, part avec les troupes françaises, il est naturel que je garantisse tout; s'Il reste après leur départ, je ne pourrai malheureusement plus rien pour Lui. » Maximilien n'avait pas suivi les Français, il s'était lancé avec courage, mais sans ressources, dans la guerre de guerillas, il était perdu [3]. Au mois de juin, Napoléon parle des tortures que lui fait éprouver le sort de Maximilien; son impuissance lui pèse horriblement. Mais il est à bout de ressources, et quant à l'Impératrice, elle tremble qu'il arrive quelque chose à l'Empereur du Mexique. Elle se sent un peu responsable de cette malheureuse expédition [4].

La nouvelle de la mort de Maximilien arrive à Paris le 2 juillet 1867.

Télégramme sur la mort de Maximilien.

« La douleur de l'Empereur et de l'Impératrice est profonde, télégraphie Metternich; je les ai vus pleurer et se désoler d'un résultat qui entraîne jusqu'à un certain point leur *responsabilité.*

1. Rapport du 4 octobre. Copie d'une dépêche du Roi.
2. Rapport du 10 décembre.
3. Rapport du 7 mars.
4. Lettre intime du 12 juin.

» Le *Moniteur* publiera demain un très bon article rédigé par l'Empereur lui-même. *Alle Festigkeiten eingestellt, der Hof legt morgen ein* 21 *tägiges Trauern an.*

» Le Sultan vient d'envoyer Fuad Pacha chez moi pour m'annoncer qu'il désire passer par Vienne *incognito* et sous la condition que Notre Auguste Maître, auquel il tient d'exprimer la part qu'Il prend à sa douleur, ne se dérangera pas pour Le fêter. »

L'Empereur Napoléon envoie à François-Joseph un télégramme de condoléances qui est aussi un acte de contrition :

Paris, le 2 juillet.

« La triste nouvelle que nous venons de recevoir nous plonge dans une vive douleur. Je déplore tout en l'admirant l'énergie qu'a montrée l'Empereur Maximilien, en voulant lutter seul contre un parti qui n'a vaincu que par la trahison, et je ne puis me consoler d'avoir, avec les meilleures intentions, contribué à un si déplorable résultat. Que Votre Majesté reçoive l'expression la plus sincère de mes profonds regrets.

» NAPOLÉON »

Metternich confirme l'expression de cette douleur[1] :

« L'Empereur et l'Impératrice sont dans un état de désolation fort compréhensible. On ne peut qu'être touché de voir l'Empereur si désespéré d'avoir contribué à un aussi horrible dénouement en engageant l'empereur Maximilien à accepter cette couronne d'épines.

» La réponse que Notre Auguste Maître a faite au télégramme de l'Empereur Napoléon a profondément touché ce dernier et a même été pour lui une vraie consolation. L'article du *Moniteur* rédigé par l'Empereur ne paraîtra que lorsque la nouvelle sera entièrement confirmée.

» Des ordres ont été donnés à M. Berthémy[2], l'engageant à télégraphier tout ce qui pourra contribuer à jeter de la lumière sur ce tragique événement.

» Agréez, monsieur le Baron les hommages de mon respect.

» METTERNICH »

1. Lettre du 4 juillet.
2. Ministre de France à Washington.

L'Empereur d'Autriche avait répondu en termes affectueux au télégramme de Napoléon et avait en même temps contre-commandé un voyage à Paris décidé depuis plusieurs mois, mais que le grand deuil survenu obligeait au moins à retarder.

Napoléon réplique par une lettre sincère et maladroite où percent tous les sentiments mêlés qui l'agitent.

Paris, 11 juillet 1867.

« Monsieur Mon Frère,

» La lettre que Votre Majesté m'a écrite le 8 juillet m'a vivement touché; malgré la douleur qui l'accable, elle a encore la bonté de penser à l'affliction des autres, et elle trouve des paroles affectueuses pour adoucir mes trop légitimes regrets.

» La catastrophe arrivée au Mexique nous a causé, à l'Impératrice et à moi, le plus profond chagrin; je n'aurais jamais cru les républicains mexicains si barbares et si dénaturés. J'espère que le sang répandu retombera sur leur tête; j'espère surtout que le funeste événement marquera le terme des malheurs qui accablent depuis longtemps la famille de Votre Majesté. La Providence nous éprouve quelquefois pendant longtemps pour nous combler ensuite de ses faveurs. Il en sera ainsi pour Votre Majesté; c'est un de mes vœux les plus chers.

» Dans ces tristes circonstances, la pensée que Votre Majesté se voit dans la nécessité bien naturelle de renoncer au voyage qu'elle se proposait de faire à Paris avec l'Impératrice ajoute encore à nos regrets. Nous nous étions réjouis vivement à l'idée d'une entrevue qui aurait resserré les liens qui nous unissent, car aujourd'hui, je le répète avec bonheur à Votre Majesté, rien ne saurait nous diviser et tout doit nous rapprocher.

» Je renouvelle à Votre Majesté l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère.

» NAPOLÉON »

Palais des Tuileries, le 11 juillet 1867.

***

Du moins la catastrophe qui empêche les Souverains autrichiens de venir à Paris, ou retarde le voyage, fournit-elle au couple impérial français l'occasion de faire une visite officielle à Salzbourg et, à l'Impératrice Eugénie, celle de prendre contact avec la famille des Lorraine-Habsbourg. La lettre particulière de Metternich à Beust est des plus curieuses. Le professeur Wertheimer l'a signalée et en a traduit un passage caractéristique; en voici le texte français, le texte original. Il est publié pour la première fois :

Paris, le 11 juillet 1867.

« Monsieur le Baron,

» L'Empereur et l'Impératrice ont sérieusement pensé à se rendre à Vienne. De tout ce qu'ils m'ont dit ce matin, j'ai pu induire qu'ils n'ont pu encore prendre une résolution à ce sujet.

» Leurs phrases sur les inconvénients que ce voyage pourrait avoir, en ce que l'opinion publique se laisserait peut-être entraîner à des suppositions à perte de vue touchant le côté politique de cette visite, m'ont semblé peu justifiables, de même que la crainte exprimée par Leurs Majestés de troubler la douleur de la Famille Impériale.

» J'ai franchement dit que, selon moi, cette question était de celles qu'une initiative prise dans un sentiment personnel et un procédé délicat et touchant, mais très naturel d'ailleurs, pourraient suffisamment expliquer. Ceci n'étant en somme que matière à appréciation individuelle, je n'avais pas à émettre mon opinion à cet égard.

» L'Impératrice a été plus près de la vérité en me disant franchement ceci :

» — Pour moi, ce sera la chose la plus pénible du monde de me trouver en face d'un frère et d'une mère à la douleur desquels j'ai contribué en poussant à l'expédition du Mexique. Si je connaissais déjà l'Empereur, l'Impératrice et l'Archiduchesse Sophie, il y a longtemps que je me serais précipitée sur leurs mains pour leur témoigner des sentiments sur lesquels ils ne peuvent se méprendre. Ne les connaissant pas, j'ai peur de passer pour trop froide ou pour trop tragique. »

» Comme je connais le caractère de l'Impératrice, en disant ceci, Elle a dit *vrai*.

» Je lui ai adressé en particulier quelques paroles qui Lui ont fait impression; je L'ai notamment assurée que cette douleur commune des deux familles souveraines ne laisserait certainement d'autre impression que le souvenir de toute communauté de ce genre qui rapproche plus qu'elle ne saurait éloigner.

» Je sais que l'Empereur a été personnellement très sensible à la lettre de Notre Auguste Maître. Il en a été profondément touché.

» Je ne reviendrai pas sur la question du voyage de quelque temps; — dès qu'une résolution définitive sera prise, je vous en avertirai.

» Mille hommages.

» METTERNICH »

La visite a lieu au mois de septembre.

Paris, le 5 août 1876.

« Leurs Majestés arriveront à Salzbourg le 18 et repartiront le 23, parce qu'elles doivent être à Lille le 26.

» Veuillez me dire s'il y a demi-deuil porté le matin et jusqu'à quand. »

Répondu par le télégraphe du 6 août :

« Le demi-deuil est porté du 8 jusqu'au 21 inclusivement pendant toute la journée. »

Paris, le 6 août 1867.

« Je pars demain soir pour Johannisberg et serai le 17 à Salzbourg. La Princesse prenant une cure à Kreuznach demande de l'excuser, ne pouvant l'interrompre sur l'avis du médecin. »

HENRY SALOMON

(A suivre.)

CÉSAR ET CLÉOPÂTRE

ACTE I

En Égypte, sur la frontière de Syrie, vers la fin de la XXXIIIe Dynastie, l'an 70 de l'ère romaine, et l'an 48 avant J.-C. selon le calcul des chrétiens. Une nuit d'octobre. A l'Orient apparaît un large rais d'argent, l'aurore d'une nuit lunée. Les étoiles et le ciel sans nuages sont ceux de notre époque. Ils sont alors de dix-neuf siècles et demi plus jeunes que nous ne les voyons maintenant; mais à leur aspect, nul ne le devinerait. Sous ce ciel, deux des grosses horreurs de la civilisation : un palais et des soldats.

Le palais, un vieux bâtiment syrien, bas, fait de boue blanchie, n'est pas si laid que le palais de Buckingham. Les officiers, une douzaine environ, qui sont dans la cour, sont infiniment plus civilisés que les officiers contemporains : ainsi, par exemple, ils ne déterrent pas les cadavres de leurs ennemis morts comme iceux le firent pour les cadavres du Mahdi et des Tonkinois. Ils forment deux groupes. L'un suit attentivement le jeu du capitaine Belzanor, un guerrier de cinquante ans, qui, sa lance à côté de son genou, sur le sol, est penché pour jeter des dés, car il joue avec une jeune recrue perse à l'air rusé. Les autres entourent un garde qui finit précisément de raconter une histoire obscène (habitude encore courante dans les casernes) dont tous rient avec grand bruit.

Tous sont de jeunes gardes égyptiens, très aristocrates, couverts d'armures splendides, avec des armes magnifiques. Plus encore que les officiers contemporains, ils sont pleins d'ostentation et d'arrogance, l'air fanfaron et vain d'appartenir à la caste militaire.

Belzanor est le type du vétéran dur et obstiné; vif, capable et rusé, quand la force brutale peut servir; impuissant et enfantin quand elle ne le peut pas; bref, un parfait sous-officier, un général incapable,

un dictateur déplorable. Pourtant, s'il était allié à des personnages influents, un État européen moderne l'emploierait certainement comme général ou comme dictateur, car il est très réussi comme sous-officier. En ce moment, il est plutôt à plaindre, car Jules César envahit son pays. Il ne le sait pas d'ailleurs, aussi est-il entièrement absorbé par son jeu avec le Perse qu'il regarde, parce qu'étranger, comme tout à fait capable de le tromper.

La plupart de ses subalternes sont de beaux jeunes hommes. L'intérêt qu'ils prennent au jeu et à l'histoire obscène, symbolise, avec une perfection passable, les principaux intérêts qu'ils ont dans la vie et dont ils sont conscients. Leurs lances sont appuyées contre les murs ou couchées sur le sol, à portée de leurs mains. Le coin de la cour forme un triangle dont la façade du palais, percée d'une porte, forme un des côtés; l'autre côté est formé par un mur, avec, dedans, une porte cochère. Les conteurs d'histoires sont du côté du palais; les joueurs, du côté de la porte cochère. Tout près de celle-ci, contre le mur, un bloc de pierre assez haut pour permettre à une sentinelle nubienne, qui est debout dessus, de regarder par-dessus le mur. La cour est éclairée par une torche fichée dans le mur. Tandis que s'éteint le rire du groupe qui entoure le conteur, le Perse agenouillé gagne le coup et ramasse vivement l'enjeu sur le sol.

BELZANOR. — Par Apis, Perse, tes Dieux te sont favorables.

LE PERSE. — Essayez encore, ô capitaine!... Quitte ou double!

BELZANOR. — Non, c'est assez. Je ne suis pas en veine.

LA SENTINELLE, *balançant sa javeline, tout en regardant par-dessus le mur.* — Halte!... Qui va là?

(Tous tressaillent. Du dehors, une voix étrangère répond.)

LA VOIX. — Le porteur de mauvaises nouvelles.

BELZANOR, *criant à la sentinelle.* — Laisse passer.

LA SENTINELLE, *posant sa javeline par terre.* — Approche! O porteur de mauvaise nouvelles!

BELZANOR, *en mettant les dés en poche et en ramassant sa lance.* — Recevons cet homme avec honneur... Il apporte de mauvaises nouvelles.

(Les gardes saisissent leurs lances et se réunissent devant la porte cochère, faisant la haie, de façon à laisser entre eux un chemin pour le nouvel arrivant.)

LE PERSE, *se relevant de sa position agenouillée.* — Les mauvaises nouvelles méritent donc tant d'honneur?

BELZANOR. — O Perse barbare, écoute et apprends! En Égypte, le porteur de bonnes nouvelles est sacrifié aux Dieux en témoignage de reconnaissance. Mais du messager de malheur, aucun Dieu ne veut accepter le sang. Quand nous avons de bonnes nouvelles, nous avons toujours soin de les envoyer par la bouche de l'esclave le meilleur marché que nous pouvons trouver. Les mauvaises nouvelles,

au contraire, sont toujours portées par de jeunes nobles qui désirent se faire remarquer.

(Ils rejoignent les autres à la porte cochère.)

LA SENTINELLE. — Passez, ô jeune Capitaine! Et courbez la tête dans le palais de la Reine.

LA VOIX. — Va oindre ta javeline avec de la graisse de cochon, ô moricaud, car avant le matin, les Romains te la feront manger jusqu'au bout.

(Le propriétaire de la voix, un dandy aux cheveux blonds, entre en riant par la porte cochère. Son vêtement diffère de celui qu'ont les gardes, mais il est tout aussi extravagant. Un peu sali par les combats, il porte bandé son avant-bras gauche, qui sort d'une manche déchirée. Il tient dans sa main droite un sabre romain au fourreau. D'un air fanfaron, il s'avance dans la cour, le Perse à sa droite, Belzanor à sa gauche, et, massés derrière lui, les gardes.)

BELZANOR. — Qui es-tu, toi, pour rire dans le palais de la reine Cléopâtre, et à la face de Belzanor, le Capitaine de sa garde?

LE NOUVEL ARRIVANT. — Je suis Bel Affris, le descendant des Dieux.

BELZANOR, *cérémonieusement.* — Salut à toi, cousin!

TOUS, *sauf le Perse.* — Salut à toi, cousin!

LE PERSE. — Tous les gardes de la Reine descendent des Dieux, ô étranger, sauf moi. Je suis Perse, et je descends de nombreux rois.

BEL AFFRIS, *aux gardes.* — Salut à vous, cousins! *(Au Perse, avec condescendance.)* Salut à toi, mortel!

BELZANOR. — Vous êtes allé à la bataille, Bel Affris; et vous êtes un soldat parmi des soldats. Vous ne permettrez donc pas que les femmes de la Reine aient les nouvelles les premières.

BEL AFFRIS. — Je n'ai aucune nouvelle, sinon que, dans peu, tous nous aurons la gorge coupée, femmes, soldats et... le reste.

LE PERSE, *à Belzanor.* — Je vous le disais.

LA SENTINELLE, *qui a écouté.* — Malheur! Malheur!

BEL AFFRIS, *l'interpellant.* — Allons, pauvre Éthiopien, paix, paix! La destinée est aux mains des Dieux qui t'ont fait noir... *(à Belzanor.)* Qu'est-ce que ce mortel t'a dit? *(Il indique le Perse.)*

BELZANOR. — Il a dit que le Romain Jules César, qui a atterri sur nos côtes avec une poignée de compagnons, se rendra maître de l'Égypte. Il a peur des soldats romains. *(Les gardes rient bruyamment d'un air de mépris.)* Et ce sont de simples paysans, élevés pour faire peur aux corneilles et suivre la charrue! Des fils de forgerons, de meuniers, de tanneurs! Fi!... Et nous, nous sommes des nobles, consacrés aux armes, et nous descendons des Dieux.

LE PERSE. — Mais, Belzanor, les Dieux ne sont pas toujours bons envers leurs parents pauvres.

BELZANOR, *au Perse, avec feu.* — Mais, homme contre homme, est-ce que nous sommes plus mauvais soldats que les esclaves de César?

BEL AFFRIS, *s'avançant entre eux et avec calme.* — Permettez, cousin!... Homme contre homme, nous autres Égyptiens, nous sommes comme les Dieux, bien au-dessus des Romains.

LES GARDES, *exultant.* — Aha! Aha!

BEL AFFRIS. — Mais ce César ne lance pas un homme contre un autre homme : il lance une légion contre vous, là où vous êtes le plus faible, tout comme il lance une pierre d'une catapulte. Et cette légion est comme un homme à une seule tête, et à mille bras, et sans religion. Je parle par expérience : j'ai combattu contre eux.

BELZANOR, *avec dérision.* — Vous avez eu peur, cousin?

(Les gardes, tout joyeux de l'esprit de leur capitaine, rient bruyamment et leurs yeux étincellent.)

BEL AFFRIS. — Non, cousin, non, je n'ai pas eu peur; mais j'ai été battu. Eux, peut-être, avaient peur, mais ils nous ont dispersés comme de menue paille au vent.

(Les gardes, très troublés en leur joie, font entendre un grondement de dégoût méprisant.)

BELZANOR. — Ne pouviez-vous pas mourir?

BEL AFFRIS. — Non... D'ailleurs, c'était trop facile, pour être digne d'un descendant des Dieux!... Puis le temps manqua. En un moment, tout fut fini. L'attaque vint où nous nous y attendions le moins.

BELZANOR. — Cela prouve que les Romains sont des lâches.

BEL AFFRIS. — La lâcheté! C'est le moindre de leurs soucis, à ces Romains! Ils se battent pour vaincre. L'orgueil et l'honneur de la guerre! Ça n'existe pas pour eux!

LE PERSE. — Que se passa-t-il?... Voyons! Racontez-nous l'histoire de la bataille.

LES GARDES, *s'assemblant vivement autour de Bel Affris.* — Oui, oui! L'histoire de la bataille! L'histoire de la bataille!

BEL AFFRIS. — Donc, vous saurez que je suis novice de la garde du temple de Ra, à Memphis, qui ne sert ni Cléopâtre, ni son frère Ptolémée, mais les Dieux supérieurs, seuls. Nous fîmes un voyage pour demander à Ptolémée pourquoi il avait chassé Cléopâtre en Syrie, et comment nous, en Égypte, nous devions traiter le Romain Pompée, qui venait d'arriver sur nos côtes, après sa défaite par César, à Pharsale. Que croyez-vous que nous apprîmes? Que César lui-même arrivait, poursuivant chaudement son ennemi; et que Ptolémée avait assassiné Pompée, dont il garde la tête coupée pour l'offrir au conquérant. *(Sensation parmi les gardes.)* Bien plus, nous avons trouvé César déjà arrivé! En effet, nous n'avions pas encore fait une demi-journée de marche pour nous en retourner, que nous rencontrâmes toute la populace d'une ville, fuyant devant ses légions, qu'elle avait essayé d'empêcher de débarquer.

BELZANOR. — Et vous, les gardes du Temple! Vous n'avez pas pu vous opposer à la marche de ces légions?

BEL AFFRIS. — Ce que pouvait l'homme, nous le fîmes! Mais on

entendit le son d'une trompette et on eût dit l'éclatante malédiction d'une montagne noire... Alors nous vîmes un mur mouvant de boucliers qui arrivait sur nous... Vous savez comme le cœur s'enflamme quand on charge un mur fortifié! Mais, si c'est le mur fortifié qui vous charge vous-même?...

LE PERSE, *exultant, parce qu'il les a avertis lui-même.* — Qu'est-ce que je vous disais!

BEL AFFRIS. — Quand le mur fut proche, il se changea en une ligne d'hommes... des garçons assez vulgaires... couverts de casques, de tuniques de cuir et de cuirasses. Chacun d'eux brandissait un javelot. Celui qui se lança sur moi transperça mon bouclier comme il eût fait d'une feuille de papyrus... voyez plutôt! *(Il indique le bandage de son bras gauche)* et il aurait transpercé mon cou, si je ne m'étais baissé. Alors, ils chargèrent sur double rang et ils furent sur nous avec leurs sabres courts, presque en même temps que leurs javelots. Quand un homme, avec un tel sabre, est tout près de vous, on ne peut rien faire avec des armes comme les nôtres. Elles sont toutes trop longues.

LE PERSE. — Qu'avez-vous fait alors?

BEL AFFRIS. — Serré mon poing et frappé mon Romain sur l'angle de sa mâchoire. Après tout, ce n'était qu'un mortel : il tomba stupéfié et je lui pris son sabre et le lui enfonçai... *(Tirant le sabre.)* Voyez! Un sabre romain avec du sang romain dessus!

LES GARDES, *d'un ton approbateur.* — Bon!... Bien!... Bon!...

(Ils prennent le sabre et l'examinent curieusement en se le passant à la ronde.)

LE PERSE. — Et vos hommes?

BEL AFFRIS. — En fuite. Éparpillés comme des gazelles.

BELZANOR, *avec fureur.* — Les lâches esclaves!... Laisser égorger les descendants des Dieux!

BEL AFFRIS, *d'un ton froid et aigre.* — Les descendants des Dieux, bien-aimé cousin, n'ont pas attendu d'être égorgés. Le gain de la bataille n'était pas au plus fort, mais le gain de la course était au plus rapide. Les Romains, qui n'avaient pas de chars, envoyèrent à notre poursuite une nuée de cavaliers et en égorgèrent des multitudes... Alors, le grand prêtre, notre capitaine, rallia une douzaine des descendants des Dieux et nous exhorta à mourir en combattant. Je me dis : il vaut assurément mieux rester que de perdre le souffle et d'être frappé dans le dos; c'est plus prudent. Je rejoignis donc notre capitaine et je demeurai. En voyant cela, les Romains nous traitèrent avec respect, car nul parmi les hommes n'attaque un lion, alors que la prairie est pleine de moutons, sauf cependant par orgueil et pour l'honneur de la guerre; mais ces Romains ignorent tout de ces choses... Et c'est ainsi, cousin, que nous sauvâmes nos vies. Et je suis venu pour vous avertir qu'il faut ouvrir vos portes à César. Son avant-garde est à peine à une heure derrière nous! Et entre vous et ses légions pas un guerrier égyptien n'est resté debout!

LA SENTINELLE. — Hélas! Malheur! Malheur!

(Il jette son javelot par terre et fuit dans le palais.)

BELZANOR. — Clouez-le! Clouez-le à la porte! Instantanément!... *(Les gardes s'élancent après lui, mais il est trop rapide pour eux.)* Maintenant la nouvelle va courir à travers le palais, comme le feu à travers le chaume.

BEL AFFRIS. — Qu'allons-nous faire pour sauver les femmes des Romains?

BELZANOR. — Pourquoi pas les tuer?

LE PERSE. — Parce que, pour certaines d'entre elles, il nous faudrait payer l'argent du sang. Mieux vaut laisser les Romains les tuer; c'est moins cher.

BELZANOR, *épouvanté de cette puissance d'intelligence.* — O homme subtil!... O serpent!

BEL AFFRIS. — Mais votre Reine?

BELZANOR. — C'est vrai. Il faut emporter Cléopâtre.

BEL AFFRIS. — Vous n'attendrez pas ses ordres?

BELZANOR. — Ses ordres!... Une fille de seize ans!... Non certes... A Memphis, vous la considérez comme une Reine. Ici, nous connaissons mieux ce qu'il en est... Je la prendrai sur la croupe de mon cheval. Quand nous autres, soldats, nous l'aurons emportée hors de l'atteinte de César, alors les prêtres, les servantes et tout le personnel pourront prétendre qu'elle est toujours Reine et continuer à mettre leurs ordres dans sa bouche.

LE PERSE. — Écoute, Belzanor.

BELZANOR. — Parle, ô homme dont la subtilité dépasse les années.

LE PERSE. — Le frère de Cléopâtre est en guerre avec elle. Eh bien, vendons-la-lui!

LES GARDES. — O homme subtil! O serpent!

BELZANOR. — Nous ne l'osons pas... Évidemment, nous descendons des Dieux, mais Elle, Cléopâtre, elle descend du fleuve Nil, et les terres de nos pères jamais plus ne porteront de blé, si le Nil ne se lève pour les féconder. Sans les dons de notre père, nous vivrions la vie des chiens.

LE PERSE. — C'est vrai. Un garde de la Reine ne peut vivre de sa solde... Mais écoutez-moi, ô vous tous, parents d'Orisis! Encore un mot.

LES GARDES. — Parle! Parle! O homme subtil! O serpent!... Nous écoutons!

LE PERSE. — Jusqu'à présent, est-ce avec vérité que je vous ai parlé de César, tandis que vous croyiez que je me moquais de vous?

LES GARDES. — Oui, avec vérité, avec vérité!

BELZANOR, *acquiesçant à contre-cœur.* — Bel Affris dit de même.

LE PERSE. — Alors, écoutez-en davantage sur lui!... Ce César est un grand amoureux des femmes. Il en fait ses amies et ses conseillères.

BELZANOR. — Pouah!... Ce gouvernement des femmes sera la ruine de l'Égypte.

LE PERSE. — Fasse que ce soit plutôt la ruine de Rome!... Mais maintenant César se fait vieux. Il a dépassé la cinquantaine et est rassasié de travaux et de combats. Pour les jeunes femmes, il est trop vieux. Et les vieilles femmes sont trop sages pour l'adorer.

BEL AFFRIS. — Prends garde, Perse! César est presque à portée de l'oreille.

LE PERSE. — Cléopâtre n'est pas encore femme; elle n'est pas encore sage non plus. Mais, déjà, elle trouble la sagesse des hommes.

BELZANOR. — Oui, parce qu'elle descend du fleuve Nil et d'une petite chatte noire, descendante du Chat Blanc Sacré... Et après?

LE PERSE. — Eh bien, voici! Vendez-la secrètement à Ptolémée; puis proposons-nous à César comme volontaires pour sauver notre Reine, l'arrière-petite-fille du Nil, et pour renverser son frère.

LES GARDES. — O serpent!

LE PERSE. — Il nous écoutera si nous allons à lui en lui parlant de sa beauté. Il vaincra et tuera son frère, puis il règnera sur l'Égypte avec Cléopâtre, sa Reine, Et nous, nous serons sa garde.

LES GARDES. — O subtil! Le plus subtil de tous les serpents!... O admiration!... O sagesse!

BEL AFFRIS. — Et il aura le temps d'arriver avant que vous ayez fini de parler, ô le grand fileur de mots!

BELZANOR. — C'est vrai, cela! *(Il est interrompu par le bruit d'un tumulte apeuré venant du palais.)* Vite, vite! La fuite a commencé! Gardez la porte!

(Les gardes s'élancent à la porte et forment, devant elle, un cordon de lances abaissées. Du palais surgit une foule de servantes et d'esclaves femmes. Celles qui sont devant reculent devant les lances, en criant à celles de derrière de s'arrêter. Le vacarme est dominé par la voix de Belzanor qui crie) :

Arrière! Arrière, là-bas!... Allons, rentrez, troupeau inutile!

LES GARDES. — Arrière! Arrière! Troupeau inutile!

BELZANOR. — Envoyez-nous Ftatatita, la première femme de la Reine!

LES FEMMES, *appelant dans le palais.* — Ftatatita! Ftatatita! Viens! Viens parler à Belzanor!

UNE FEMME. — Voyons! N'avancez pas! Vous me poussez sur les pointes des lances.

(Sur le seuil du palais apparaît une énorme femme à la mine farouche. Elle a la figure couverte d'un réseau de petites rides et de grands yeux vieillis par l'âge, au regard sagace. Ses mains sont nerveuses, très grandes, très fortes. Sa bouche est semblable à la gueule d'un limier et ses mâchoires à celles d'un bouledogue. Elle est vêtue comme peut l'être une personne importante du palais; et c'est avec insolence qu'elle fait face aux gardes.)

FTATATITA. — Place à la première femme de la Reine!

BELZANOR, *avec une arrogance solennelle.* — Ftatatita! C'est moi Belzanor, le descendant des Dieux, Capitaine des gardes de la Reine!

FTATATITA, *lui rendant son arrogance avec usure.* — Belzanor! C'est moi Ftatatita, la première femme de la Reine! Tes divins ancêtres étaient fiers d'être peints sur les murs des pyramides, bâties par les Rois que mes ancêtres servaient...

(Les femmes rient triomphalement.)

BELZANOR, *d'un ton railleur et farouche.* — Ftatatita, fille d'un caméléon à la langue pointue et à l'œil louche, les Romains sont tout proches. *(Cris de terreur parmi les femmes. Elles fuiraient, n'étaient les lances.)* Les descendants des Dieux eux-mêmes ne peuvent leur résister, car chaque homme a sept bras, et chaque bras porte sept lances. Le sang qui bout en leurs veines est du vif-argent; et leurs femmes deviennent mères en trois heures et sont égorgées et mangées le lendemain.

(Un frisson d'horreur court parmi les femmes. Ftatatita, pleine de mépris pour elles et de dédain pour les soldats, se fraie un chemin à travers la foule et, sans nulle peur, fait face aux pointes des lances.)

FTATATITA. — Alors, sauvez-vous, fuyez, ô fils couards des Dieux d'argile à bon marché qu'on vend aux porteurs de poissons! Fuyez et laissez-nous nous débrouiller toutes seules!

BELZANOR. — Pas avant que tu n'aies fait ce que nous te demandons, ô toi dont la vue fait fuir les hommes! Amène-nous Cléopâtre, la Reine, et ensuite, file où tu voudras.

FTATATITA, *avec un rire de dérision.* — Ha ha! Maintenant je sais pourquoi les Dieux l'ont enlevée de nos mains... *(Les gardes tressaillent et se regardent l'un l'autre.)* Sache, soldat insensé, que depuis une heure après le coucher du soleil, la Reine a disparu!

BELZANOR, *avec fureur.* — Sorcière! Tu l'as cachée, pour la vendre à César, ou à Ptolémée, son frère. *(Il la saisit par le poignet gauche et la tire, aidé par quelques gardes, jusqu'au milieu de la cour. Tandis qu'iceux la jettent à genoux, il sort un couteau d'aspect meurtrier.)* Où est-elle?... Où est-elle? Sinon... *(Il fait mine de vouloir lui couper la gorge.)*

FTATATITA, *d'un ton sauvage.* — Touche-moi! Chien! Et pendant sept fois sept ans, le Nil n'inondera plus vos champs! Et ce sera la famine!

BELZANOR, *terrifié mais furieux.* — Je sacrifierai!... Je paierai!... Oh! Arrête!... *(Au Perse.)* Dis donc, toi, les terres de ton père sont loin du Nil, ô homme subtil!... Alors, tue-la!

LE PERSE, *la menaçant de son couteau.* — La Perse n'a qu'un Dieu. Et cependant, il aime le sang des vieilles femmes... Où est Cléopâtre?

FTATATITA. — Perse, aussi vrai qu'Orisis vit, je l'ignore... Je l'ai grondée parce que, en parlant aux chats sacrés des prêtres, et en les

portant dans ses bras, elle a attiré sur nous de sombres jours. Je lui ai dit que, pour la punir de sa désobéissance, on la laisserait seule ici quand les Romains viendraient. Et maintenant, elle est partie... enfuie... cachée... Je dis la vérité, qu'Orisis soit témoin...

LES FEMMES, *protestant d'un ton officieux.* — Elle dit la vérité, Belzanor! Elle dit la vérité!

BELZANOR. — Vous avez épouvanté l'enfant. Elle se cache... Vite, cherchez-la dans le palais! Fouillez tous les coins.

(Conduits par Belzanor, les gardes se frayent un passage vers le palais, à travers la cohue fuyante des femmes qui s'échappent par la porte de la cour.)

FTATATITA, *criant.* — Sacrilège!... Des hommes dans les appartements de la Reine!... Sa... *(Sa voix s'éteint, tandis que le Perse lui met son couteau sur la gorge.)*

BEL AFFRIS, *tout en posant une main sur l'épaule gauche de Ftatatita.* — Perse! Épargne-la encore un moment. *(A Ftatatita, d'un ton très significatif)* : Eh, la mère! Tes Dieux sont endormis ou à la chasse, et le sabre est sur ta gorge. Allons, conduis-nous où la Reine se cache et tu auras la vie sauve.

FTATATITA, *d'un ton de mépris.* — Qui arrêtera le sabre dans la main d'un fou, si les Dieux supérieurs l'y ont mis?... O vous, jeunes hommes sans intelligence, écoutez-moi!... Cléopâtre me craint; mais encore plus que moi, elle craint les Romains. A ses yeux, il n'est qu'une puissance qui soit plus grande que la cruauté de César et que la colère de Ftatatita, la nourrice de la Reine. Et cette puissance, c'est le Sphinx, assis dans le grand désert, à surveiller la route de la mer... Ce qu'elle voudrait qu'il sache, elle le dit à l'oreille des chats sacrés; et le jour de son anniversaire, elle lui offre un sacrifice et le couvre de pavots... Allez donc dans le désert et cherchez-y Cléopâtre dans l'ombre du Sphinx; et sur vos têtes, veillez à ce qu'aucun mal ne lui arrive.

BEL AFFRIS, *au Perse.* — Dis-moi, ô homme subtil, pouvons-nous croire tout cela?

LE PERSE. — De quel côté viennent les Romains?

BEL AFFRIS. — Du côté de la mer, à travers le désert, en passant devant ce même Sphinx.

LE PERSE, *à Ftatatita.* — O mère de l'astuce! O langue d'aspic! Tu as inventé cette histoire pour que, tous deux, nous allions dans le désert périr par les lances des Romains... *(Il lève son couteau.)* Eh bien, goûte la mort!

FTATATITA. — Pas par toi toujours, petit bébé!

(D'un geste rapide, elle lui saisit la cheville et la tire vivement en avant. Tandis que le Perse roule à terre, elle s'enfuit, se baissant le long du mur du Palais, et s'évanouissant dans l'obscurité qui l'entoure. Bel Affris éclate de rire en voyant le Perse s'étaler à terre, et au même moment, Belzanor et les gardes

s'élancent hors du Palais, ensemble avec eux, une foule de fugitifs qui, pour la plupart, portent des paquets.)

LE PERSE. — Avez-vous trouvé Cléopâtre?

BELZANOR. — Elle est partie... Nous avons fouillé tous les coins.

LA SENTINELLE NUBIENNE, *apparaissant à la porte du palais.* — Malheur! Malheur!... Hélas! hélas!... Sauvons-nous! Sauvons-nous!

BELZANOR. — Quoi encore? Quoi encore?

LA SENTINELLE NUBIENNE. — Le chat blanc sacré a été volé!

TOUS. — Malheur! Malheur! Malheur!

(Panique générale. Tous fuient en poussant des cris de consternation. Dans la bousculade, la torche est renversée et s'éteint. Peu à peu cesse le bruit de cette fuite éperdue. Silence de mort. Attente.

Lentement, l'obscurité et la tranquillité se changent en un brouillard d'un blanc d'argent et en chants bizarres. On dirait la harpe de Memnon qu'au lever de la lune, le vent balaie. Celle-ci se lève, pleine, sur le désert. Apparaît alors, en relief, un vaste horizon; mais une masse énorme l'interrompt, et, dans la lumière envahissante, cela semble un Sphinx, dont le piédestal repose sur le sable désertique. Puis la lumière s'accentue, et bientôt l'on distingue les yeux ouverts du Sphinx. Ils regardent droit devant eux et en l'air, en une veille sans fin, sans peur. Et entre ses pattes, une masse de couleur se révèle, tas de pavots rouges, sur lequel dort, allongée et immobile, une jeune fillette. Sa veste de soie se soulève doucement et régulièrement, sous la calme respiration d'un sommeil sans rêves, tandis que, dans un rayon lunaire, ses cheveux noirs brillent comme l'aile d'un oiseau.

Soudain, dans le lointain, s'entend un son vaguement effrayant — peut-être le mugissement d'un minotaure, adouci par la distance — et la musique de Memnon cesse. Silence. Puis, quelques faibles notes d'une retentissante trompette. De nouveau le silence. Du sud, arrive à pas furtifs un homme. Tout émerveillé, ravi par le mystère de la nuit, il s'arrête, perdu dans la contemplation, en face du flanc gauche du Sphinx. Mais d'icelui l'épaule massive cèle aux regards et le sein et le fardeau qui y repose.)

L'HOMME. — Salut, Sphinx!... Les salutations de Jules César... Dans foule de pays, j'ai erré, à la recherche des régions perdues dont m'exila ma naissance en ce monde, à la recherche aussi d'autres créatures semblables à moi-même. Partout, j'ai trouvé des troupeaux et des pâturages; partout, j'ai trouvé des hommes et des cités. Mais nulle part, je n'ai trouvé un autre César; nulle part, je n'ai trouvé mon air natal; nulle part, je n'ai trouvé un homme qui me fût apparenté, un homme qui pût agir mes actes diurnes, qui pût penser mes pensers nocturnes. Dans ce petit monde d'ici-bas, Sphinx, ma place est aussi grande que la tienne dans le désert. Seulement, moi je marche

et toi, tu demeures immobile. Moi, je conquiers, et toi, tu résistes sans broncher. Moi, j'œuvre et je m'étonne; toi, tu regardes et tu attends. Moi, je lève les yeux et je suis ébloui de lumière; je les baisse et je suis plongé dans l'obscurité; je les promène autour de moi et je suis dans l'embarras. Toi, tes yeux ne cessent jamais de regarder dehors, en dehors de ce monde, vers cette région perdue, ce pays que nous avons quitté... Sphinx! toi et moi nous sommes étrangers à la race des hommes, mais nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre. Depuis le moment où je naquis, n'ai-je pas eu conscience de toi et de cet endroit?... Rome est le rêve d'un fou. Ceci, c'est ma réalité. Ces lampes stellaires qui sont au-dessus de ta tête, je les ai vues de loin, là-bas en Gaule, en Bretagne, en Espagne, en Thessalie, signalant de grands secrets à quelque éternelle sentinelle, ici-bas, dont jamais je ne pus découvrir le poste. Mais enfin, ici, je la trouve, cette sentinelle — cette image de la partie constante et immortelle de ma vie — je la trouve enfin, cette sentinelle silencieuse, pleine de pensers, et isolée dans le désert aux tons blancs d'argent... Sphinx! Sphinx!... La nuit, maintes fois, j'escaladai des montagnes pour entendre de loin le vent qui, à pas de loup, pourchassait, en les entraînant dans une ronde infernale, tes sables... nos enfants invisibles, ô Sphinx, et qui riaient en de longs murmures... Ma route ici fut la route de mon destin; car je suis celui dont tu es le symbole du génie; en partie brute, en partie femme, en partie Dieu... En moi, comme en toi, rien de l'homme!... Sphinx, ai-je déchiffré ton énigme?

LA JEUNE FILLE, *qui s'est réveillée et a jeté un regard prudent, hors de son nid, pour voir qui parle.* — Vieux monsieur!

CÉSAR, *tressaille violemment et saisit son sabre.* — Dieux immortels!

LA JEUNE FILLE. — Vieux monsieur! Vieux monsieur! Ne vous sauvez pas!

CÉSAR, *stupéfait.* — Vieux monsieur! Ne vous sauvez pas!... Et à Jules César!

LA JEUNE FILLE, *d'un ton pressant.* — Vieux monsieur!

CÉSAR. — Sphinx! Tu te flattes de tes siècles. Je suis plus jeune que toi, encore que ta voix soit celle d'une fillette.

LA JEUNE FILLE. — Vite, vite, grimpez ici! ou les Romains viendront vous manger!

CÉSAR, *court en avant, passant devant l'épaule du Sphinx, et aperçoit la jeune fille.* — Une enfant dans son giron! Un enfant divin!

LA JEUNE FILLE. — Grimpez vite! Montez par le côté, et faites le tour en rampant autour!

CÉSAR, *surpris.* — Qui êtes-vous?

LA JEUNE FILLE. — Cléopâtre, reine d'Égypte.

CÉSAR. — Reine des gypsies, vous voulez dire!

CLÉOPÂTRE. — Il ne faut pas me manquer de respect, sinon le Sphinx vous laissera manger par les Romains.... Allons, montez!... On est très bien ici.

CÉSAR, *se parlant à lui-même.* — Quel rêve!... Quel rêve splendide!... Pourvu que je ne me réveille pas! Je conquerrai dix continents pour rêver ce rêve jusqu'au bout!

(Il grimpe au flanc du sphinx, et bientôt, il réapparaît sur le piédestal, devant Cléopâtre, occupé à enjamber l'épaule droite du Sphinx.)

CLÉOPÂTRE. — Prenez garde... Là! Bien, bien!... Maintenant, asseyez-vous. Vous pouvez prendre son autre patte... *(Elle s'assied confortablement sur la patte de gauche.)* Il est très puissant et il nous protégera; mais *(elle frissonne, et d'un ton plaintif d'isolement attristé)* il ne fait pas attention à moi, et il ne me tient pas compagnie. Je suis contente que vous soyez venu, bien contente; j'étais si seule. Dites donc, auriez-vous par hasard rencontré un chat blanc?

CÉSAR, *extrêmement étonné, s'assied avec lenteur sur la patte droite.* — Vous en avez donc perdu un?

CLÉOPÂTRE. — Oui, le chat blanc sacré!... N'est-ce pas affreux?... Je voulais l'amener ici, pour le sacrifier au Sphinx; mais à peine étions-nous hors de la ville, qu'un chat noir l'a appelé, et il a sauté hors de mes bras pour courir à lui... Dites, croyez-vous que le chat noir soit mon arrière, arrière, arrière-grand'mère?

CÉSAR, *la regardant avec de grands yeux.* — Votre arrière, arrière, arrière-grand'mère?... Au fait, pourquoi pas?... Cette nuit, rien ne me surprendrait.

CLÉOPÂTRE. — Oh! Je crois qu'il l'est... L'arrière-grand'mère de mon arrière-grand'mère était une petite chatte noire du chat blanc sacré; et le fleuve Nil en fit sa septième femme. Voilà pourquoi mes cheveux sont si ondulés. Et je veux toujours qu'on me laisse faire ce que je veux; que ce soit la volonté des Dieux ou non, ça m'est égal. Ça, vous savez, c'est parce que mon sang est fait avec l'eau du Nil.

CÉSAR. — Mais enfin que faites-vous ici, à cette heure de la nuit? Est-ce que vous demeurez ici?

CLÉOPTRE. — Assurément non. Je suis la Reine, et j'habiterai le palais d'Alexandrie quand j'aurai tué mon frère qui m'en a chassée... Quand je serai assez âgée, je ferai tout ce qui me plaira. Je pourrai empoisonner les esclaves et les voir se tortiller, et je pourrai dire à Ftatatita qu'on la mettra dans une fournaise ardente.

CÉSAR. — Hem!!... Mais en attendant, pourquoi n'êtes-vous pas chez vous et dans votre lit?

CLÉOPÂTRE. — Parce que les Romains vont venir nous manger tous... Mais dites donc, vous non plus, vous n'êtes pas chez vous et dans votre lit.

CÉSAR, *avec conviction.* — Si, si, je le suis, chez moi... Je vis sous une tente, et maintenant, je suis sous cette tente, profondément endormi, et je rêve... Pensez-vous que je vous croie réelle?... Impossible, petite sorcière du pays des rêves!

CLÉOPÂTRE, *rit et se penche vers lui avec confiance.* — Vous êtes un drôle de vieux monsieur! Mais tout de même, je vous aime bien.

CÉSAR. — Ah! cela gâte le rêve!... Pourquoi ne rêvez-vous pas que je suis jeune?

CLÉOPÂTRE. — Oh! Ce que je voudrais que vous le soyez! Pourtant, il me semble que j'aurais plus peur de vous... J'aime les hommes, surtout les hommes jeunes aux bras ronds et forts; mais j'ai peur d'eux. Vous, vous êtes vieux et plutôt maigre et nerveux; mais vous avez une jolie voix, et j'aime avoir quelqu'un à qui parler, bien que vous me sembliez un peu fou. Dites, est-ce la lune qui fait que vous causiez tout seul, comme un fou?

CÉSAR. — Comment! Vous m'avez entendu!... Je disais ma prière au Grand Sphinx.

CLÉOPÂTRE — Mais ce n'est pas le Grand Sphinx.

CÉSAR, *très désappointé, lève les yeux sur la statue.* — Comment?

CLÉOPÂTRE. — Ce n'est que mon cher petit chat de Sphinx... Le Grand Sphinx, lui, est si grand qu'il a un temple entre ses pattes... Celui-ci, c'est mon Sphinx favori. Dites-moi, vieux monsieur, croyez-vous que les Romains aient des sorciers qui, par magie, pourraient nous enlever du Sphinx?

CÉSAR. — Pourquoi me demandez-vous cela? Vous avez donc bien peur des Romains?

CLÉOPATRE, *avec le plus grand sérieux.* — Si j'en ai peur!... Mais ils nous mangeraient, s'ils nous attrapaient. Ce sont des barbares. Leur chef s'appelle Jules César. Son père était un tigre et sa mère une montagne ardente; et son nez est comme une trompe d'éléphant. *(Involontairement, César frotte son nez.)* Ils ont tous de longs nez et des défenses d'ivoire, et de petites queues, et sept bras avec une centaine de flèches dans chacun d'eux; et ils se nourrissent de chair humaine.

CÉSAR. — Voulez-vous que je vous montre un vrai Romain, en chair et en os?

CLÉOPÂTRE, *terrifiée.* — Non, non! Vous me glacez!

CÉSAR. — Cela ne fait rien. C'est simplement un rêve...

CLÉOPÂTRE, *très animée.* — Non, non, ce n'est pas un rêve, ce n'est pas un rêve!... Voyez!

(Elle retire une épingle de ses cheveux et la lui enfonce à plusieurs reprises dans le bras.)

CÉSAR. — Sacré... Arrêtez, arrêtez! *(Avec colère.)* Comment osez-vous?

CLÉOPÂTRE, *intimidée.* — Vous disiez que vous rêviez; c'est votre faute. *(Se mettant à pleurer.)* Je voulais simplement vous prouver...

CÉSAR, *avec douceur.* — Allons, allons, ne pleurez pas, c'est fini. Une Reine ne doit pas pleurer. *(Il se frotte le bras, étonné de la réalité de sa douleur.)* Suis-je bien éveillé? *(Il frappe le Sphinx de la main, pour éprouver sa solidité. Il lui semble si réel, qu'il commence à s'alarmer,*

et d'un ton perplexe il dit) : Oui, je... *(puis, tout à fait frappé de panique.)* Non, c'est impossible, non, c'est de la folie, de la pure folie! *(D'un ton de désespoir.)* Retournons au camp... Vite au camp!

(Il se lève pour sauter à bas du piédestal.)

CLÉOPÂTRE, *pleine de terreur, jette ses bras autour de César.* — Non, vous ne me quitterez pas... vous ne me quitterez pas. Non, non, non... ne partez pas... J'ai peur, si peur des Romains.

CÉSAR, *tandis qu'en lui pénètre la conviction qu'il est vraiment réveillé.* — Cléopâtre, pouvez-vous bien voir mon visage?

CLÉOPÂTRE. — Oui... Comme il est blanc au clair de lune!

CÉSAR. — Êtes-vous bien sûre que ce soit le clair de lune qui le fasse paraître plus blanc que celui d'un Égyptien? *(D'un ton sévère.)* Est-ce que vous ne remarquez pas que j'ai le nez plutôt long?

CLÉOPÂTRE, *pleine d'horreur, et toute paralysée par un soupçon terrible.* — Oh!!

CÉSAR. — C'est un nez romain, Cléopâtre, un nez romain.

CLÉOPÂTRE. — Ah!!! *(Poussant un cri perçant, elle saute vivement sur ses pieds, s'élance de l'autre côté de l'épaule gauche du Sphinx, se laisse dégringoler sur le sable et se jette à genoux, en une supplication véhémente, en criant.)* Dévore-le, Sphinx, dévore-le!... Je voulais sacrifier le chat blanc, vrai de vrai, je voulais... je... *(César qui s'est glissé du piédestal jusqu'à terre, lui touche l'épaule.)* Ah!!! *(Elle enfouit sa tête dans ses bras.)*

CÉSAR. — Cléopâtre, voulez-vous que je vous apprenne le moyen d'empêcher César de vous manger?

CLÉOPÂTRE, *s'accrochant pitoyablement à lui.* — Oh! Oui, oui, oui. Je volerai les bijoux de Ftatatita et je vous les donnerai. J'ordonnerai au fleuve Nil d'arroser vos terres deux fois par an.

CÉSAR. — Paix, mon enfant, paix, paix. Vos Dieux craignent les Romains. Vous voyez bien que le Sphinx n'ose pas me mordre, pas plus qu'il n'ose m'empêcher de vous mener à Jules César.

CLÉOPÂTRE, *en un murmure de supplication.* — Oh! vous ne ferez pas cela, vous ne ferez pas cela! Vous avez dit que vous ne le feriez pas.

CÉSAR. — César ne mange jamais les femmes.

CLÉOPÂTRE, *pleine d'espoir, saute sur ses pieds.* — Vous dites!

CÉSAR, *d'un ton significatif.* — Mais il mange les jeunes filles... *(Elle se laisse retomber)* et les chats. Vous êtes en ce moment une folle petite fille, et vous descendez de la chatte noire... Vous êtes donc à la fois une jeune fille et un chat.

CLÉOPÂTRE, *tremblant.* — Et il va me manger?

CÉSAR. — Oui, à moins que vous ne lui fassiez croire que vous êtes une femme.

CLÉOPÂTRE. — Mais il faudrait un sorcier pour faire de moi une femme! Est-ce que vous seriez sorcier?

CÉSAR. — Peut-être bien. Mais ce sera long, et cette nuit même,

vous devez vous trouvez devant César, face à face, dans le Palais de vos pères.

CLÉOPÂTRE. — Non, non, non... Jamais je n'oserai.

CÉSAR. — Quelle que soit la crainte qui puisse être en votre âme. quelque terrible que César vous apparaisse, c'est en femme brave, en grande Reine, que vous devez vous trouver devant lui, face à face. Vous ne devez avoir aucune crainte... Si vos mains tremblent, si votre voix faiblit, alors... mort et damnation! *(Elle gémit.)* Mais s'il vous trouve digne de gouverner, il vous assiéra sur le trône, à son côté, et fera de vous la vraie maîtresse de l'Égypte.

CLÉOPÂTRE, *désespérée.* — Non, non, non; il verra bien comment je suis.

CÉSAR, *d'un ton assez triste.* — Il est aisément trompé par les femmes. Leurs yeux l'éblouissent, et il ne les voit pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il voudrait qu'elles soient.

CLÉOPÂTRE, *avec espoir.* — Alors, nous le tromperons. Je mettrai la coiffure de Ftatatita, et il me prendra certainement pour une vieille bonne femme.

CÉSAR. — Si vous faites cela, il vous avalera en une seule bouchée.

CLÉOPÂTRE. — Non, car je lui donnerai un gâteau, avec dedans mon opale magique et sept poils du chat blanc, et...

CÉSAR, *avec brusquerie.* — Ah! Vous êtes une petite folle!... Il dévorera votre gâteau et vous avec. *(Il se détourne d'elle avec mépris.)*

CLÉOPÂTRE, *courant et s'accrochant à lui.* — Oh! Je vous en prie, Je vous en prie!... Je ferai tout ce que vous me direz de faire. Je le promets... Je serai bien sage... Je serai votre esclave.

(De nouveau, on entend résonner à travers le désert, mais bien plus près, le terrible mugissement. C'est le buccin, la trompette guerrière des Romains.)

CÉSAR. — Écoutez!

CLÉOPÂTRE, *tremblante.* — Qu'est-ce que c'était?

CÉSAR. — La voix de César.

CLÉOPÂTRE, *le tirant par la main.* — Venez! Venez! Sauvons-nous vite!

CÉSAR. — Avec moi, vous êtes en sûreté jusqu'à ce que vous soyez sur votre trône pour recevoir César... Allons, maintenant, conduisez-moi jusqu'à ce trône.

CLÉOPÂTRE, *trop heureuse de s'éloigner.* — Oui, oui, oui!... *(De nouveau le buccin résonne.)* Oh!... Venez, venez, venez!... Les Dieux sont fâchés... Sentez-vous la terre trembler?

CÉSAR. — C'est le pas des légions de César.

CLÉOPÂTRE, *l'entraînant.* — Vite, vite, par ici! Et en nous en allant, cherchons le chat blanc. C'est lui qui a fait de vous un Romain.

CÉSAR. — Incorrigible! Incorrigible! Allons, partons!

(Il la suit. Et tandis que le buccin résonne de plus en plus fort, ils glissent à travers le désert. Le clair de lune s'estompe et

disparaît. De nouveau l'obscurité envahit tout, interrompue seulement par la silhouette fantastique du Sphinx qui se détache sur le ciel sombre et étoilé. Même le ciel s'efface en cette obscurité qui ne laisse rien sortir en un relief. Alors émerge au loin la lueur d'une torche qui tombe sur de grands piliers égyptiens, supportant le toit d'un majestueux corridor. Et au bout le plus lointain de celui-ci, apparaît un esclave nubien, le porteur de torche. César, toujours conduit par Cléopâtre, le suit. Ils longent le corridor. Attentivement, César regarde l'architecture étrange qui l'entoure, les ombres des piliers qui rapidement glissent derrière lui, sans bruit, tandis que, de-ci, de-là, en embuscade, semblent fuir des figures d'hommes aux ailes et aux têtes de faucons, et d'énormes chats de marbre noir. Plus loin, en avançant, le corridor s'évase, faisant un spacieux transept, dans lequel César, en débouchant, voit, à sa droite, un trône, et derrière le trône, une porte. De chaque côté du trône est une colonne élancée, supportant une lampe.)

CÉSAR. — Quel lieu est ceci?

CLÉOPÂTRE. — C'est ici que je m'assieds sur le trône, quand on me permet de porter ma couronne et mon manteau de Reine.

(L'esclave élève la torche pour faire voir le trône.)

CÉSAR. — Ordonnez à l'esclave d'allumer les lampes.

CLÉOPÂTRE, *timidement.* — Croyez-vous que je puisse?

CÉSAR. — Évidemment. N'êtes-vous pas la Reine?... *(Elle hésite.)* Allons, allons!

CLÉOPÂTRE, *avec timidité à l'esclave.* — Allumez toutes les lampes.

FTATATITA, *apparaissant soudain derrière le trône.* — Arrêtez!... *(L'esclave s'arrête. Elle se tourne ensuite avec sévérité vers Cléopâtre qui se trouble comme une enfant prise en faute.)* Qui est là, avec vous? Comment, sans ma permission, osez-vous ordonner d'allumer les lampes?

(Cléopâtre est muette de crainte.)

CÉSAR. — Qui est cette femme?

CLÉOPÂTRE. — Ftatatita.

FTATATITA, *d'un ton arrogant.* — La première femme de...

CÉSAR, *l'interrompant court.* — Je parle à la Reine... Taisez-vous!... *(A Cléopâtre)* : Est-ce donc ainsi que vos servantes connaissent leur place? Renvoyez-la *(à l'esclave)* et vous, faites ce que la Reine vous a ordonné. *(L'esclave allume les lampes. Pendant ce temps, Cléopâtre demeure hésitante, effrayée par Ftatatita.)* Vous êtes la Reine, renvoyez-la.

CLÉOPÂTRE, *d'un ton cajoleur.* — Ma chère Ftatatita, va-t'en... rien que pour un petit moment.

CÉSAR. — Vous ne lui ordonnez pas de s'en aller, vous la suppliez. Vous n'êtes pas une Reine. Vous serez mangée. Adieu.

(Il se tourne pour partir.)

CLÉOPÂTRE, *s'accrochant à lui.* — Non, non, non, non. Ne me quittez pas!

CÉSAR. — Un Romain ne reste pas avec une Reine qui a peur de ses esclaves.

CLÉOPÂTRE. — Je n'ai pas peur. Vrai de vrai, je n'ai pas peur.

FTATATITA. — Nous verrons bien qui a peur ici... *(d'un ton menaçant)* Cléopâtre...

CÉSAR. — A genoux, femme, à genoux! Suis-je aussi un enfant pour que vous osiez plaisanter avec moi? *(Il indique du doigt le sol, aux pieds de Cléopâtre. Ftatatita, à moitié domptée, à moitié sauvage, hésite. César appelle le Nubien.)* Esclave!... *(Le Nubien s'approche de lui.)* Pouvez-vous couper une tête?... *(Le Nubien fait un signe d'assentiment et ricane avec extase, en montrant toutes ses dents. César prend son sabre par le fourreau, prêt à en offrir la poignée au Nubien, et se tourne vers Ftatatita, en répétant son geste pour indiquer le sol.)* Êtes-vous revenue à de meilleurs sentiments, maintenant, madame? *(Ftatatita, écrasée, s'agenouille devant Cléopâtre qui peut à peine en croire ses yeux.)*

FTATATITA, *d'une voix rauque.* — Aux jours de ta grandeur, ô Reine, n'oublie pas ta servante.

CLÉOPÂTRE, *toute transportée.* — Allez! Partez! Allez-vous-en!... *(Ftatatita se lève, la tête inclinée, et se dirige à reculons vers la porte. D'un regard enflammé, Cléopâtre considère sa soumission. Soudain, elle s'écrie.)* Donnez-moi quelque chose pour la battre! *(Et, sur le trône, saisissant une peau de serpent, elle s'élance derrière Ftatatita, faisant tournoyer la peau dans l'air, comme un fouet. César fait un bond et réussit à la rattraper et à la retenir, pendant que Ftatatita se sauve.)*

CÉSAR. — Alors, vous griffez donc, jeune chatte! Dites?

CLÉOPÂTRE, *lui échappant.* — Je veux battre quelqu'un. Je veux battre! Je veux le battre, lui. *(Elle s'en prend à l'esclave et le frappe.)* Ah! Ah! Ah!... *(L'esclave s'enfuit de toute sa vitesse, le long du corridor, et disparaît. Cléopâtre jette loin d'elle la peau de serpent et saute sur la marche du trône agitant les bras, et criant.)* Enfin, je suis une vraie Reine... Une vraie, une vraie Reine!... Cléopâtre est Reine! *(César secoue la tête d'un air de doute, car l'avantage de ce changement lui semble bien douteux au point de vue du bien-être général de l'Égypte. Elle se retourne et le regarde triomphalement. Puis, elle saute à bas du trône, court à lui, et, avec ravissement, lui jette les bras autour du cou en s'écriant)* : Oh! Que je vous aime pour avoir fait de moi une Reine!

CÉSAR. — Mais les Reines n'aiment que les Rois.

CLÉOPÂTRE. — Je ferai des rois de tous les hommes que j'aimerai. Je ferai de vous un Roi. J'aurai beaucoup de jeunes rois avec des beaux bras ronds et forts. Et quand j'en serai fatiguée, je les fouetterai jusqu'à ce qu'ils en meurent. Mais vous, vous serez toujours mon Roi, mon gentil, mon bon, mon sage, mon cher vieux Roi!

CÉSAR. — Oh là là! Mes rides! Mes rides! Et mon cœur encore si jeune!... Vous serez la plus dangereuse de toutes les conquêtes de César.

CLÉOPÂTRE, *pleine de terreur.* — Oh! César!... J'oubliais César!... *(Avec anxiété.)* Vous lui direz, n'est-ce pas, que je suis une Reine — une vraie Reine. Écoutez! *(Elle le cajole à la dérobée.)* Sauvons-nous, voulez-vous, et allons nous cacher jusqu'à ce que César soit parti.

CÉSAR. — Si vous avez peur de César, vous n'êtes pas une vraie Reine. Et puis, même si vous vous cachiez sous une pyramide, il la trouverait immédiatement, marcherait droit sur elle, d'une main la soulèverait, et alors!... *(Il claque ses dents les unes contre les autres.)*

CLÉOPÂTRE, *toute tremblante.* — Ah!...

CÉSAR. — Ayez donc peur, si vous l'osez! *(De nouveau, dans le lointain, résonne le buccin. Elle gémit de crainte. César, lui, s'en réjouit et s'écrie)* : Aha!... Voilà César qui approche du trône de Cléopâtre! Allons, venez prendre votre place. *(Il la prend par la main et la conduit au trône. Elle est trop abattue pour parler.)* Holà! Titatota... Comment appelez-vous vos esclaves?

CLÉOPÂTRE, *sans courage, tandis qu'elle se laisse tomber sur le trône, affaissée et tremblante.* — Frappez des mains. *(Il frappe des mains et Ftatatita apparaît.)*

CÉSAR. — Apportez le manteau royal et la couronne de la Reine; appelez ses femmes et habillez-la.

CLÉOPÂTRE, *vivement, se remettant un peu.* — Oui, oui, Ftatatita, la couronne; je vais porter la couronne.

FTATATITA. — Pour qui la Reine doit-elle mettre son manteau royal?

CÉSAR. — Pour un citoyen de Rome. Un Roi des rois, Totatita.

CLÉOPÂTRE, *frappant du pied.* — Comment osez-vous faire des questions? Allez faire ce qu'on vous dit. *(Ftatatita sort avec un sourire hargneux. Cléopâtre continue impétueusement, en s'adressant à César.)* César saura que je suis une Reine quand il verra ma couronne et mon manteau royal, n'est-ce pas?

CÉSAR. — Non. Car comment saura-t-il que vous n'êtes pas une esclave déguisée avec les ornements de la Reine?

CLÉOPÂTRE. — Mais vous le lui direz.

CÉSAR. — Il ne me le demandera pas. Il faut qu'il reconnaisse Cléopâtre à sa fierté, à son courage, à sa majesté, à sa beauté. *(Elle a un air de doute.)* Vous tremblez?

CLÉOPÂTRE, *frissonnant de terreur.* — Non, je... je... *(D'une voix mal assurée.)* Non.

(Ftatatita et trois femmes entrent, portant les insignes de la royauté.)

FTATATITA. — De toutes les femmes de la Reine, il ne reste que ces trois-ci. Les autres ont fui.

(Elles commencent à parer Cléopâtre, qui se laisse faire, pâle et sans mouvement.)

CÉSAR. — Bien, bien. Trois suffisent. Généralement, c'est tout seul que le pauvre César est obligé de s'habiller.

FTATATITA, *d'un ton de dédain.* — La Reine d'Égypte n'est pas un Romain barbare. *(A Cléopâtre.)* Soyez brave, ma mignonne, soyez brave. Tenez haut la tête devant cet étranger.

CÉSAR, *admirant Cléopâtre et posant la couronne sur sa tête.* — Cléopâtre, est-il doux ou amer d'être Reine?

CLÉOPÂTRE. — Amer.

CÉSAR. — Rejetez toute crainte, et vous conquerrez César... Tota, est-ce que les Romains approchent?

FTATATITA. — Ils sont proches et la garde a fui.

LES FEMMES, *se lamentant tout bas.* — Malheur! Malheur!

(Le Nubien arrive en courant, le long du corridor.)

LE NUBIEN. — Les Romains sont dans la cour.

(Il s'élance par la porte. Les femmes volent derrière lui en poussant un cri. La mâchoire de Ftatatita exprime une résolution sauvage. Elle ne bronche pas. A peine si Cléopâtre peut se retenir de suivre les fugitifs. César lui saisit le poignet et la regarde avec fermeté. Elle demeure comme une martyre.)

CÉSAR. — C'est seule que la Reine doit affronter César... Répondez : Ainsi soit-il.

CLÉOPÂTRE, *toute blanche.* — Ainsi soit-il.

CÉSAR, *la relâchant.* — Bien.

(On entend un piétinement et un tumulte. La terreur de Cléopâtre s'accroît. Le son des buccins est tout proche, et suivi d'un formidable éclat de trompettes. C'en est trop pour Cléopâtre. Elle pousse un cri et s'élance vers la porte. Sans pitié, Ftatatita l'arrête.)

FTATATITA. — Ah! ma mignonne, vous avez dit « Ainsi soit-il ». Dussiez-vous en mourir, il faut que vous teniez la parole d'une Reine.

(Elle passe Cléopâtre à César, qui la reconduit jusqu'au trône, presque hors d'elle, tant elle est effrayée.)

CÉSAR. — Maintenant, si vous faiblissez!... *(Il s'assied sur le trône.)*

(Elle se tient debout sur la marche, inconsciente, attendant la mort. Les soldats romains arrivent en troupe tumultueuse, par le corridor. Ils ont à leur tête leur enseigne avec son aigle et leur buccinateur, un homme grand, dont l'instrument, qu'il porte autour du corps, se termine par un pavillon en bronze, en forme de gueule de loup hurlant. Quand ils atteignent le transept, ils considèrent le trône avec stupéfaction. Ils se rangent alors en bon ordre en face d'icelui, puis tirent leurs sabres, et les lèvent en l'air en criant tous : Ave Cæsar! *Cléopâtre se retourne et regarde César d'un air égaré. Mais aussitôt, elle saisit la situation, et, avec un grand sanglot de soulagement, elle tombe dans ses bras.)*

G. BERNARD SHAW

(A suivre.)

(Traduction AUGUSTIN et HENRIETTE HAMON.)

UNE VISITE A M. HUGO STINNES

On m'avait dit : « C'est dans la rue principale, après le pont de la route de Duisbourg, en face d'une pharmacie, » et, forts de cette indication, nous cherchions, le chauffeur et moi, dans la Schlossstrasse de Mulheim sur la Ruhr, la demeure de M. Hugo Stinnes. Cependant les maisons passaient; je ne découvrais rien qui répondît à l'idée que je me faisais du domicile du roi de la Ruhr. Alors, on arrêta la voiture pour questionner un passant. « S'il vous plaît, où habite M. Stinnes? — Précisément, c'est ici, » fit l'Allemand. Il désigna une grande bâtisse blanche semblable aux autres constructions de la rue, un peu plus étendue peut-être, et plus massive, mais si simple, si banale, avec les trois marches de pierre de son perron et sa porte noire grillagée, qu'on eût dit la maison du notaire de quelque chef-lieu de canton de nos provinces.

Un valet de chambre âgé me reçut et, grave comme un sacristain, m'introduisit dans un petit salon, annonçant que M. Stinnes allait venir dans un instant. J'examinai les lieux. Sur les murs un papier rougeâtre, des rideaux à ramages d'une nuance indécise, ainsi qu'on en voit dans les chambres d'auberges, quelques toiles à l'huile sans intérêt et sans valeur, de vilains meubles et sur tout cela l'odeur de cretonne chaude et de cuisine qui est celle des foyers bourgeois. Telle fut ma première impression de la demeure de l'homme le plus puissant et le plus riche de l'Allemagne, celui dont M. Gaston Raphaël, qui connaît si bien les gens et les choses d'outre-Rhin, écrit dans un livre récent[1] :

1. *Le Roi de la Ruhr. Hugo Stinnes et son œuvre.* Payot, éditeur.

Parmi les industriels allemands, le plus notoire est sans conteste M. Hugo Stinnes. Nul n'ignore l'existence en Allemagne d'autres grands capitaines d'industrie, ni d'autres hommes politiques. Il est remarquable néanmoins qu'aucune affaire ne puisse être discutée publiquement sans que son nom soit cité. S'agit-il de problèmes économiques, on le croirait investi du pouvoir de les trancher tous; en matière politique, c'est pour le moins la puissance de s'opposer à tout acte contraire à ses désirs ou à ses intérêts qui lui est attribuée. Intervient-il dans quelque entreprise, d'office il en prend la direction. Dès qu'il adhéra au parti populiste allemand en 1920, ce parti se vit dénommer : *die Stinnes-Partei*. Lorsque des pourparlers furent engagés outre-Rhin pour la constitution en un bloc politique de tous les éléments non extrémistes, depuis les populistes jusqu'aux socialistes majoritaires, la *Freiheit* annonça en grosses lettres la venue de la *Stinnes Koalition*. On sait de même que le mouvement de concentration est général dans l'industrie allemande. N'empêche que la presse, et même des initiés découvrent presque toujours la main de M. Hugo Stinnes dans les opérations de cette nature. Non contents de signaler les affaires qu'il traite réellement, ils inscrivent à son nom celles que concluent, parfois en dehors de lui, les autres membres de son consortium, et souvent celles auxquelles il ne fut jamais mêlé. Son nom entre dans le langage en qualité de nom commun. On forme le verbe *stinnesieren*, les substantifs *Stinnesierung* et *Stinnisation*, les adjectifs *stinnerisch* ou *stinnisch*. N'est-ce pas l'indice clair de la part prépondérante que ses compatriotes reconnaissent qu'il occupe dans la vie nationale?

Au sommet de sa puissance, Hugo Stinnes n'a guère dépassé la cinquantaine. Il est né le 12 février 1870 dans cette ville de Mulheim sur la Ruhr, berceau de sa famille, à laquelle il est attaché de toutes les fibres d'un cœur simple. Il aime sa femme, ses fils, sa fille, d'une affection touchante. L'existence calme et familiale d'un petit bourgeois allemand lui est une chère habitude et un repos. Dédaigneux des lettres, des arts et des jeux de l'intelligence, il a partagé sa vie entre la passion frénétique des affaires, un appétit de domination industrielle qu'il cherche à satisfaire sans répit, un orgueil explicable de son œuvre et de son rang de chef et les goûts austères d'un patriarche. Fixer le nombre des affaires qu'il possède en propre ou qu'il contrôle est une tâche impossible. M. Hugo Stinnes seul, et peut-être ses deux secrétaires les plus intimes, pourraient dresser l'état de ses possessions et fixer le chiffre de sa fortune.

Ainsi, dans le petit salon de la maison de Mülheim, je pen-

sais à M. Hugo Stinnes et tâchais de découvrir comment il allait apparaître et ce qu'il pourrait me dire, quand la porte s'ouvrit. Un jeune homme brun, visage rasé, yeux noirs et vifs, entra : « M. Stinnes, fit-il, vous prie de l'excuser. Il va être à vous immédiatement (*augenblicks*). Il sera heureux si cet entretien peut être utile pour les relations de la France et de l'Allemagne. »

Et le secrétaire intime commença de m'exposer que M. Stinnes avait toujours été partisan d'un accord de son pays avec le mien. Il voulait les réparations. C'est même sur ce problème si difficile qu'il avait durant ces dernières années exprimé sa pensée de la façon la plus fréquente et la plus franche. Les séances du Reichwirtschaftrat, celles des commissions du Reichstag, maintes réunions d'industriels lui furent autant d'occasions de faire connaître ses avis et il ne manqua jamais au devoir de les exprimer.

On sentait, dans les paroles du collaborateur, du dévoûment et de l'admiration. Il parlait du maître avec flamme, avec la volonté de convaincre. Comme je l'interrogeais sur la maison de Mulheim, sur ses origines, sur les séjours qu'y faisait M. Stinnes, il reprit : «M. Stinnes aime à se retrouver à Mulheim. C'est là qu'il se sent chez lui. Durant les premiers temps de votre occupation de la Ruhr, il avait dû renoncer à venir. Pour des raisons matérielles et morales, il ne le voulait pas. Cela lui était très pénible. Car c'est ici le foyer des siens.

« C'est ici que le vieux Mathias Stinnes qui avait une entreprise de batellerie sur le Rhin jeta les bases de sa fortune. Il comprit l'avenir de la navigation à vapeur et l'utilisa pour ses affaires. Quand, pour la première fois, il parut sur le fleuve dans son chaland mû par des machines et le charbon, les bateliers qui sentaient la concurrence et ses périls lui tirèrent des coups de fusil. C'est une vieille histoire qu'on raconte dans le pays et que son petit-fils aime redire. Vous comprenez, elle marque cette volonté de progrès qui est la règle de M. Stinnes et c'est sa joie de se retrouver ici parmi ses souvenirs... »

Comme il parlait, la porte s'ouvrit encore. Un second secrétaire parut pour me prier de le suivre. Il m'introduisit dans

une autre pièce du rez-de-chaussée dans laquelle attendait M. Hugo Stinnes.

Un visage grave et froid, encadré d'une barbe très noire. Vêtu d'un complet veston noir, une cravate noire au petit nœud carré sur un haut col droit, l'expression un peu rigide, presque soucieuse, tel je le vis, la main tendue vers le visiteur. J'éprouvai une impression étrange devant une force fruste, brutale et tellement simple, qu'elle décevait mes imaginations. Je me demandai : A qui donc ressemble-t-il? Puis, comme il me désignait une chaise en face de lui, devant une table ronde et me demandait, avec un mouvement de ses larges épaules : « Voulez-vous fumer un cigare? » des souvenirs me rappelèrent Lucien Guitry au premier acte de *Pasteur*. C'étaient la même carrure, la même sobriété du geste, presque le même visage.

Je fis une allusion à ce qu'on disait de sa personne et de son action dans les journaux du monde, à la nécessité de se mieux connaître même entre ennemis et de s'expliquer sur les difficultés présentes. Il écoutait sans mot dire, le regard fixé sur moi. Il répondit en insistant sur les périls des négociations importantes menées sur la place publique, déclara qu'il ne voudrait pas que ses paroles fussent un empêchement au règlement qu'il jugeait indispensable. Voyant que je cherchais un calepin, il se leva, prit sur le bureau voisin un bloc-notes qu'il me remit. Il y eut un silence. Puis M. Hugo Stinnes parla, ses fortes mains, qu'il fermait et ouvrait tour à tour pour souligner ses jugements, posées sur la table.

D'abord, il nota que les accords signés par les industriels de la Ruhr avec la M. I. C. U. M. étaient un commencement de réparations. Mais l'industrie minière et métallurgique ne pourrait pas longtemps poursuivre un effort qui met à sa charge exclusive les dettes du Reich allemand. Il n'est pas admissible que quelques particuliers soient désignés pour payer à la place d'une collectivité responsable incarnée dans l'État. Donc, il faut qu'avant le 15 avril, date d'expiration des contrats, on ait trouvé un système de réparations satisfaisant pour la France, la Belgique et l'Italie, et permettant aux industriels d'être indemnisés par le Reich des fournitures faites au compte des réparations. Il exposa un système qui est le sien : fixation

d'annuités évaluées en or faites par l'accord des gouvernements, couverture de ces annuités par des prestations en combustibles, produits chimiques, etc., faites par les industriels allemands aux industriels alliés selon des contrats à long terme conclus entre les industries contractantes et non par les gouvernements. Ici se marquait déjà l'idée dominante de M. Hugo Stinnes, qui est le mépris des interventions de l'État pour tout ce qui touche aux problèmes industriels. Dans ses propos, cette méfiance de l'État, cette sévérité pour l'incompétence des gouvernements, s'affirmaient sans cesse. « Les gouvernements, disait-il, n'ont pas le souci des faits, de la réalité économique. Il leur arrive de donner leurs signatures dans des conditions où tous les industriels sérieux refuseraient la leur parce qu'ils sauraient n'être pas en mesure de lui faire honneur : « J'ai dit un jour à M. Wirth, prononça-t-il : Vous ne savez pas ce que c'est qu'une signature. Vous n'avez pas une signature qu'on puisse escompter! »

Il émit cet autre jugement que l'industrie est présentement la fortune et presque la seule ressource de l'Allemagne. Toutes ses possibilités, tous ses moyens d'exécution sont dans le travail et il entonna à sa maniére l'hymne à la production,

« A tout prix, il faut intensifier le rendement. L'outil, c'est le travail. Il faut s'en servir de plus en plus et faire comprendre à chacun qu'il travaille pour sa libération et pour qu'il y ait plus de bien-être dans le monde. Je crois qu'on le comprend déjà. Mais on le comprendrait mieux encore si on savait exactement que le travail plus intense rend possible un règlement de ce problème des réparations, condition essentielle de la paix. Nous avons actuellement des difficultés ouvrières, quelques grèves provoquées par des meneurs. Mais je pense pouvoir dire que ce ne sont pas les vrais ouvriers qui font la grève, mais des chefs communistes qui défendent des positions déjà perdues par eux. C'est d'ailleurs une constatation à peu près générale, qu'il existe depuis la guerre une diminution du sentiment du devoir et notamment de la conscience professionnelle. »

— La résistance passive, — ai-je demandé, — n'est-elle pas aussi une cause des difficultés présentes? On perd facilement

l'habitude du travail, quand, pendant un an, on a été payé par l'État pour ne rien faire. N'estimez-vous pas, qu'au point de vue même des intérêts de l'industrie allemande, ce fut une faute lourde que l'institution du chômage forcé et renté?

— Je pense, — repartit M. Hugo Stinnes — que notre gouvernement a fait là des erreurs. Je suis d'avis qu'on a prodigué l'argent d'une manière folle pour la résistance passive. Mais vous avez là, vous Français, une part de responsabilité. Vous avez expulsé les bourgmestres et les fonctionnaires sérieux qui connaissaient leur affaire et la distribution des sommes expédiées par l'Allemagne non occupée a été faite souvent par des gens incompétents, dans des conditions scandaleuses.

« Mais je pense surtout qu'il était inutile de prolonger la résistance passive au delà d'un certain temps. On dit que nous avons gagné des sommes énormes durant cette période. C'est une folie. En 1922, notre production n'était déjà pas brillante, mais jamais nous n'eûmes un désastre comparable à celui de l'année 1923. Il n'y avait qu'une conduite à tenir. Du moment que nous ne pouvions compter sur aucun secours extérieur, il fallait, après les protestations que peut faire entendre un peuple désarmé, victime d'une agression, entrer en négociation et tenter un accord. Je parle ainsi parce que je suis un Allemand qui parle en Allemand. J'estime que, dès le printemps 1923, on devait cesser la résistance passive. »

Il continua.

« Au cours des dernières années, nous avons eu parfois des occasions de nous entendre. C'était une chose possible. Il fallait vouloir. Mais, chez nous, les gouvernements ont souvent manqué de caractère. Ce qui leur manquait, ce n'était pas la bonne volonté, c'était le courage d'avoir une volonté et de s'y tenir.

« Et puis avez-vous fait ce qu'il fallait? Avez-vous montré un désir d'accord? M. Poincaré n'a rien voulu faire pour indiquer le chemin... »

Ici, M. Stinnes s'arrêta comme s'il craignait d'en trop dire. Il considérait son interlocuteur pour juger de l'effet de ses paroles.

Je repris :

— Ce règlement que vous souhaitez, pensez-vous qu'il soit encore temps de le faire?

— Il est temps, — dit-il. — Mais cela presse. Je vous le répète, d'ici le 15 avril, il faut aboutir, sinon où serons-nous entraînés?

« Nous avons bien des motifs de nous entendre. Nous avons des industries complémentaires et cela est si vrai que j'estime que ce fut une faute de séparer économiquement la Lorraine, que vous avez reprise, et la Ruhr, dont beaucoup d'usines avaient été installées en vue d'échanges communs. On peut bien, voyez-vous, se faire la guerre et se ruiner, mais on ne supprime pas les intérêts. C'est votre avantage qu'ici nous puissions travailler proprement, car nous avons assez de charbon et de coke pour vous et pour nous; je veux dire, puisque je suis Allemand : nous en possédons assez pour nous et pour vous! »

Et M. Hugo Stinnes se prit à faire voir les avantages de l'entente. Devant une France et une Allemagne d'accord et réconciliées, les réserves d'or de l'Amérique s'ouvriraient pour l'Europe. On obtiendrait les crédits nécessaires à tous à des conditions qui étonneraient par leur facilité et leur bon marché. Il montra les capitalistes du nouveau continent comme des gens pratiques, indifférents aux querelles déplorables du vieux monde et qui ne lui porteront pas leur argent pour le dilapider dans d'incessantes guerres. Il parla de sa connaissance de l'Amérique, du voyage que vient de faire son fils aîné, de ses bonnes relations avec l'ambassadeur des États-Unis à Berlin.

— Avez-vous lu le livre de Carnegie sur les conséquences de la guerre? — me demanda-t-il. — L'ambassadeur d'Amérique me l'a remis. Il faut le connaître. C'est très intéressant. On y voit le calcul de ce que l'Allemagne a payé déjà : 26 milliards de marks or, dont 10 milliards en colonies et en valeurs réelles prises par la seule Angleterre. Il dit encore : « Voilà ce que je pense de la situation; voilà ce que je pense pour les réparations. Vous comprenez que je suis d'avis qu'il faut payer, mais payer dans des conditions possibles et précises.

« La France doit connaître l'état véritable de l'Allemagne et son désespoir. Surtout qu'elle ne s'imagine pas que tout peut

se résoudre par la politique des occupations. Elle ne conduirait qu'à un déplacement progressif des industries allemandes qui échapperaient à votre emprise. Déjà vous voyez des groupements à l'intérieur de l'Allemagne, vers la Haute-Silésie, vers les ports du Nord, au besoin, sous la protection du canon anglais. C'est une chose qu'il n'est pas possible d'empêcher. Je ne dis pas que ce soit un bien. Je crois au contraire que cela peut être un motif de ruines et de nouvelles guerres. Mais c'est ainsi.

» On ne peut pas réduire en esclavage un peuple qui n'est pas un peuple de sauvages, qui, au point de vue industriel, est aussi bien armé pour le progrès que le vôtre et qui a conscience de ses ressources et de ses malheurs. Si une telle politique devait durer, il y aurait toujours 70 millions d'Allemands à la disposition de votre adversaire quel qu'il soit. »

M. Hugo Stinnes avait terminé. Durant deux heures, sur le même ton sans éclat qui avait parfois des notes profondes et sourdes, il avait parlé. Je pense qu'il l'avait fait sans détours. Il me reconduisit jusqu'à la porte, demeurant un long moment sur le seuil. Je lui dis : « C'est ici votre pays natal? » Et lui qui venait d'évoquer le déplacement de l'industrie allemande, le vide devant l'ennemi, et comme une manœuvre de guerre, répondit en montrant une maison modeste dans la direction de l'église : « Oui, c'est ici que ma mère habitait. C'est ici que je suis né. C'est ici que j'aime vivre. »

FERNAND DE BRINON

GILDA

Elles étaient cinq sœurs, rangées en bataille comme les tuyaux d'un orgue. Le père était banquier; la mère, fille aînée d'un riche négociant. Celui-ci, trompé dans son espoir d'un héritier mâle, avait décrété que sa fortune serait divisée par parts égales, non entre les trois filles que le sort lui avait données, mais entre leurs enfants du sexe masculin. La mauvaise chance avait poursuivi Enrichetta, sa préférée : elle n'avait eu que des filles.

Les cinq filles de Donna Enrichetta étaient venues au monde au grand dépit de leur mère et de leur grand-père, et bien que Gilda, l'aînée, eût déjà quinze ans, ni la mère, ni l'aïeul ne s'étaient encore consolés qu'elle fût une fille.

Cinq filles! Cinq dots à donner et aucun héritage à espérer. Quels que fussent les gains de son mari, Donna Enrichetta était fort préoccupée, et à chaque nouvelle naissance la famille devait s'imposer de nouvelles restrictions. Quand Gilda était née, la maison Mantova possédait une voiture et des chevaux, des domestiques en livrée, un chef de cuisine et un magnifique appartement dans un palais à elle, au milieu d'un des quartiers les plus élégants de la ville. Le chef avait été congédié à la naissance des deux jumelles : Rosa et Rebecca. Avec celle de Berta et d'Esther avaient disparu les domestiques, et à la fin il n'était plus resté, comme vestige de l'ancienne grandeur de la famille, que l'appartement fastueux et une voiture à son chiffre qui venait invariablement deux fois par semaine cher-

cher la mère et les filles pour les conduire au Corso ou les mener faire des visites.

« Le Corso », les « visites » étaient le supplice des cinq fillettes, non qu'elles dédaignassent ces distractions alors en vogue, mais à cause de la manière dont elles devaient y paraître. Donna Enrichetta professait des théories toutes à elle sur l'économie et le gaspillage, sur le décorum et le luxe, sur le beau et le laid; théories qui ne s'accordaient pas avec celles de la majorité des humains et les enfants sont très humiliés à l'idée d'être différents des autres, c'est-à-dire inférieurs.

Pour Donna Enrichetta une belle robe était toujours belle, et pour être belle il suffisait qu'elle fût faite d'une riche étoffe et taillée par un grand couturier. Si bien que, quand elle allait au Corso ou faire des visites, Donna Enrichetta sortait d'un vénérable coffre hérité de ses aïeules, certaines robes de soie comme on en faisait autrefois, qui se tenaient toutes raides autour de sa maigre personne et lui donnaient un aspect plutôt ridicule.

Par bonheur, les filles n'avaient hérité des aïeules aucune robe, mais elles devaient endosser tous les laissés pour compte d'une grande couturière, fournisseur de la famille, toilettes de grande prétention, parce que tel était le goût de leur mère, mais passées de mode parce qu'on les avait ainsi à moindre prix. Et c'était un sujet de honte pour les jeunes filles, surtout pour Rosa et pour Rebecca qui marchaient sur leurs quinze ans, de se faire traîner en grande pompe au Corso ou à des visites, vêtues des ex-modèles prétentieux d'une grande couturière, assises aux côtés de leur mère, fagotée dans sa toilette centenaire.

Et le supplice ne finissait pas avec la promenade hebdomadaire. Donna Enrichetta raffolait du théâtre, recevait chez elle les meilleurs acteurs et auteurs dramatiques de la saison, et ne laissait jamais passer une première sans prendre une loge. Il fallait encore en cette occasion paraître toutes les cinq dans une loge et monter pompeusement en voiture, affublées de certains manteaux surannés qui faisaient rire le public derrière leur dos.

— Petites sottes, — disait la mère, quand Rosa et Rebecca

hésitaient à s'habiller, — qui donc fait attention à vos toilettes? La voiture garantit que vous avez une dot et une jeune fille qui a une dot trouve toujours un mari.

Rosa et Rebecca n'étaient pas très persuadées, mais elles n'osaient pas protester. Personne à la maison n'osait faire des objections à Donna Enrichetta, pas même le père, très tendre pour ses filles et qui se serait pourtant jeté au feu pour elles! personne, sauf Gilda, la fille aînée.

A vrai dire, Gilda ne souffrait pas des goûts maternels; c'était une de ces âmes simples qui viennent au monde pour aimer; qui aiment leur père et leur mère, parce que ce sont leur père et leur mère; qui aiment la maison où elles sont nées, les meubles au milieu desquels elles ont vécu, par la simple raison qu'elles y sont nées, qu'elles ont grandi sans les juger, sans même envisager qu'ils puissent être différents de ce qu'ils sont; c'était une de ces créatures douces et paisibles qui sont incapables de se révolter. Si Gilda eût été fille unique, jamais elle ne se serait aperçue que les goûts de sa mère étaient un peu extravagants; jamais elle ne se serait imaginé que la promenade au Corso ou les visites l'ennuyaient comme elles ennuyaient ses sœurs : « Si sa maman disait que c'était un divertissement, c'était sûrement un divertissement. »

Mais si Gilda aimait sans condition son père et sa mère, elle aimait également ses sœurs, surtout Rosa et Rebecca qu'elle considérait comme ses filles et souffrait beaucoup de les sentir souffrir. Aussi arrivait-il parfois que l'ingénue Gilda, la soumise Gilda, incapable de critiquer, de juger, osât élever la voix pour protester contre une vieille toilette de ses sœurs, pour proposer à sa mère de renoncer à une première et de louer à la place un piano pour Rosa et Rebecca, passionnées de musique; de renoncer à un vieux modèle de Bellom pour acheter de l'étoffe à la mode, avec laquelle on ferait à la maison une robe plus moderne. Mais Gilda n'avait pas d'autorité. Suivant les théories maternelles, on ne pouvait, dans la famille Mantova, s'habiller chez une petite couturière et un piano muet suffisait pour des jeunes filles qui avaient une dot. Le piano muet, autre tourment de Rosa et de Rebecca, avait été une trouvaille géniale de Donna Enrichetta. Elle avait acheté à ses filles un piano qui avait la spécialité de ne donner aucun

son. Elle croyait ainsi avoir résolu le problème de ne pas être ennuyée toute la journée par les exercices de ses cinq filles, et de leur donner cependant l'agilité nécessaire pour jouer quelque air de danse ou accompagner quelque romance, talent qu'elle jugeait nécessaire et suffisant, comme la dot et la voiture, pour des jeunes filles de bonne famille qui devaient trouver un mari.

***

Depuis des années, la maison Mantova continuait ainsi à exécuter le programme de Donna Enrichetta quand un effroyable malheur s'abattit sur la famille, Gilda finissait alors sa dix-huitième année.

A l'instigation de Donna Enrichetta, son mari, homme très prudent et ami des petits gains qui laissent dormir tranquille, s'était laissé aller à spéculer à la Bourse et avait dissipé presque toute sa fortune.

Donna Enrichetta ne perdit pas la tête, ne tourna point les traits de sa colère contre le mari qu'elle avait mal conseillé et s'occupa tout d'abord de payer les dettes, car, pour une femme ayant vécu dans un milieu de commerçants honnêtes, payer les dettes est le premier et le plus essentiel des devoirs. Elle vendit tout : voitures, meubles fastueux, palais familial, jusqu'à ce que tout le passif fût réglé. Puis, avec les restes de l'ancienne fortune, se retira pour y vivre, avec son mari et ses cinq filles, dans un très modeste appartement d'une maison populaire.

Dans cette circonstance, Donna Enrichetta fut stoïque, car, sous sa toilette extravagante, elle avait des principes droits et solides, et de même qu'elle était indifférente à ce que pouvaient dire les gens quand elle était riche, elle y fut indifférente, une fois les dettes payées, quand elle fut pauvre, se gardant d'ajouter, aux chagrins de la pauvreté, les rancœurs de l'orgueil blessé. Son mari, au contraire, pauvre homme qui auparavant n'avait eu ni son goût de tyranniser, ni son indifférence, n'eut point après coup son stoïcisme, ne sut résister au cataclysme et s'en affligea tellement qu'il en mourut peu de temps après.

Seule, avec cinq filles à faire vivre à l'aide de moyens

très réduits, Donna Enrichetta, qui connaissait parfaitement ses défauts et ses filles, et qui se rendait compte que Gilda était meilleure administratrice qu'elle-même, l'éleva tout à coup à la dignité de cuisinière, de femme de chambre, et même d'intendante de la maison. Donna Enrichetta ne s'était pas trompée. Gilda était très entendue, elle avait beaucoup de bon sens et s'acquitta si bien de ces fonctions, que, tout en dépensant infiniment moins qu'auparavant, elle trouva moyen de faire sortir du budget certaines toilettes pour Rosa et Rebecca, comme elles n'en avaient jamais eu au temps de la plus grande splendeur familiale.

Mais il ne suffisait pas de faire des économies, il fallait mettre les cinq filles en état de gagner leur vie, puisque à présent il n'y avait plus ni voiture ni dot pour leur garantir un mari. Les petites Esther et Berta allaient encore à l'école élémentaire. Gilda était affectée à la tenue de la maison. Restaient Rosa et Rebecca. Elles n'avaient jamais eu qu'une instruction tout à fait superficielle : un peu de langues modernes au lycée, un peu d'exercices sur le piano muet. C'était trop peu pour remplir n'importe quelle fonction en dehors de la maison. Il fallait trouver quelque chose, mais quelque chose qui s'adaptât à leur nouvelle situation. Gilda proposa donc à la mère de les mettre pour de bon aux études de piano, de façon qu'elles pussent plus tard donner des leçons.

Gilda était devenue une autorité dans la famille, depuis qu'elle avait assumé, avec tant de succès, les fonctions de maîtresse de maison. La mère approuva sans restriction sa proposition, objectant seulement la difficulté de distraire du petit revenu qui leur était resté la somme nécessaire pour leur faire donner des leçons particulières; mais Gilda avait son projet.

Il y avait dans la maison, qui était une maison populaire, une maîtresse de piano qui avait parfois recours à Gilda pour quelque point à faire à la machine. Gilda comptait lui offrir deux heures de couture pour une heure de leçons de piano à Rosa et à Rebecca. La mère approuva, la maîtresse accepta, et Rosa et Rebecca eurent un véritable piano où elles purent jouer de la vraie musique. Gilda entrait en extase quand elle les entendait et aussi la mère qui, n'ayant plus beaucoup

d'autres distractions, était enchantée de ces concerts domestiques. Rosa et Rebecca firent de rapides progrès, l'une enseignait à l'autre, et toutes deux aux plus petites, si bien qu'une seule leçon suffisait pour les cinq fillettes et que, n'eût été le malheur de leur pauvre père, elles eussent béni la catastrophe qui les avait libérées de la « dot » à l'aide de laquelle on avait réponse à tout.

***

La mère, cependant, n'était pas encore satisfaite. J'ai dit que Donna Enrichetta aimait le théâtre et qu'aux temps de sa richesse elle recevait souvent des auteurs et des acteurs. Ceux-ci lui étaient restés fidèles dans sa pauvreté et lui envoyaient fréquemment des places, accueillies par les cinq jeunes filles avec un bien autre enthousiasme que les loges d'autrefois.

Les plus assidus étaient naturellement les auteurs et acteurs d'une compagnie qui jouait en dialecte et qui avait son siège dans la ville même.

Or voici quelle fut l'idée de la mère. Combien faudrait-il encore d'années à Rosa et à Rebecca pour arriver à gagner leur vie au moyen du piano? et ensuite combien gagneraient-elles? autant que la maîtresse qui leur donnait des leçons? C'est-à-dire autant qu'il en faut pour mourir de faim. Et les leçons de piano aideraient-elles les jeunes filles à trouver un mari? Ou faudrait-il qu'elle-même gardât avec elle cinq filles éternellement à marier? « Rosa et Rebecca sont deux belles filles, dit un jour la mère à Gilda. Elles sont spirituelles et intelligentes. Si nous les mettions au théâtre (Gilda était désormais considérée comme une seconde mère). Si nous en parlions au directeur de la Compagnie Dattelli? Elles resteraient ici, à Turin, elles seraient entourées de gens de notre connaissance et, au théâtre, deux jeunes filles, belles, artistes, intelligentes comme Rosa et Rebecca, trouveront bien vite un mari. » Gilda ne trouva rien à objecter, et voilà comment, sans être consultées, Rosa et Rebecca furent vouées à l'art.

Rosa et Rebecca n'avaient pas été consultées et, à vrai dire, elles n'avaient même jamais pensé à entrer au théâtre, car elles n'avaient ni l'imagination, ni l'énergie de leur mère,

mais, en somme, le projet ne déplut ni à elles, ni à la compagnie dramatique et plut infiniment à l'auteur, ami de la famille, lequel composa en leur honneur une comédie intitulée précisément *les Deux Sœurs*. Rosa et Rebecca étaient fort intelligentes, elles apprirent à jouer avec art et, quelques années après, brillèrent comme deux étoiles de première grandeur.

Mais au théâtre, outre l'intelligence et la beauté, il faut aussi des costumes, beaucoup de costumes. Gilda fréquenta une école de coupe et apprit à tailler des vêtements comme une véritable couturière et, comme le goût de Rosa et de Rebecca était excellent et qu'elles avaient beaucoup d'idées, Gilda leur faisait des costumes magnifiques, comme personne n'en avait dans la compagnie. Et quand Rosa et Rebecca revenaient et rapportaient à Gilda les compliments que leur avaient attirés leurs costumes, et la curiosité que tous manifestaient de connaître le nom et l'adresse de leur couturière, Gilda était contente, si contente qu'elle en rêvait dans son sommeil et qu'elle ne rêvait pas seulement, mais que souvent elle se relevait la nuit, tout doucement, sans faire de bruit, pour coudre, pour teindre, pour rafistoler quelque vieux costume de ses sœurs, et que le matin, elle était aussi joyeuse de voir l'ouvrage fait que si une bonne fée, à sa prière, avait travaillé à sa place; et elle riait, elle riait, plus heureuse que ses sœurs elles-mêmes, quand le parterre retentissait des applaudissements qui leur étaient destinés.

***

Pour elle-même, Gilda n'arrivait jamais à faire quoi que ce fût, et elle avait rarement le temps d'aller voir jouer ses sœurs. Mais quand, par hasard, elle y allait, quelle extase! Quelle joie! Y avait-il au monde une jeune fille plus heureuse que Gilda qui avait pour sœurs deux artistes applaudies, et à qui il était donné de contribuer, par les costumes qu'elle taillait et cousait, au succès de ces deux sœurs qui jouaient si bien?

Et Gilda, à la vue de ses sœurs, était plongée dans une

véritable extase : elle agitait béatement sa haute personne un peu massive, en écarquillant ses yeux ronds, brillant d'une joie qui dépassait toujours son espoir et son attente.

Gilda n'était pas belle, elle était un peu, comme on dit, taillée à coups de serpe : trop grande, trop grosse, un peu gauche dans ses mouvements, mais elle avait un coloris splendide, une chair fraîche et pleine, une telle expression de bonté sur le visage, une attitude toujours si attentive aux désirs d'autrui, qu'on avait envie de l'embrasser toutes les fois qu'on la voyait.

Quant à plaire, à s'habiller, à s'arranger, elle n'y avait jamais pensé, tout occupée qu'elle était à habiller et à ajuster ses sœurs. Elle n'avait guère plus de vingt ans, mais elle se considérait déjà comme mère et grand'mère, et elle avait coutume de dire, en s'adressant à Donna Enrichetta : « Pour nous, ce n'est pas la peine. »

***

Les années passèrent, Rosa et Rebecca trouvèrent de bons maris et se marièrent et Gilda confectionna leur trousseau, leur linge personnel et le linge de maison, et même le *taled*, le grand châle sous lequel le rabbin célèbre le rite des noces, puis elle se trouva toute désemparée. A présent que Rosa et Rebecca étaient parties, qu'avait-elle encore à faire sur la terre? Il restait les petites : Esther et Berta, qui, bien que Gilda les appelât petites, allaient à leur tour sur leurs vingt ans. Mais les petites ne se rappelaient pas les temps difficiles de la richesse, elles ne savaient pas s'enthousiasmer des robes de Gilda, elles ne savaient pas comprendre ce que Gilda était pour elles. Elles trouvaient stupide cette grande sœur qui se sacrifiait sans nécessité pour les autres, et Gilda n'avait pas de goût à s'occuper d'elles comme elle s'occupait de Rosa et de Rebecca. Elle s'en occupait tout de même, parce que des sœurs sont toujours des sœurs, mais, maintenant que Rosa et Rebecca étaient mariées, il lui restait beaucoup de temps libre et beaucoup de vide au cœur. Ce temps et ce vide, sans que Gilda s'en aperçût, furent rapidement accaparés par toutes les colocataires. Quiconque, dans la maison, avait

besoin de quelque chose, avait recours à Gilda. « Signorina Gilda, pouvez-vous accompagner le petit chez le chirurgien, je n'ai pas le temps? — Signorina Gilda, pouvez-vous me couper cette robe? — Signorina Gilda, pouvez-vous m'aider à faire une galantine? » Mais oui, bien sûr, non seulement la Signorina Gilda avait toujours du temps pour tout et pour tous, mais elle était si heureuse de faire plaisir, si satisfaite de pouvoir, en perdant une heure, être utile à quelqu'un, qu'au lieu d'attendre du retour, c'est elle qui croyait avoir contracté une dette de reconnaissance.

Avoir une occasion de faire quelque chose pour quelqu'un était pour elle une fête, un enchantement. Aussi le samedi était-il son supplice. La mère avait une religion un peu spéciale, comme l'étaient aussi ses idées esthétiques. Elle n'en avait jamais beaucoup inculqué à ses filles : elle ne leur avait jamais appris à lire l'hébreu, et ne s'astreignait même pas aux rites, mais le sabbat était pour elle imprescriptible. Durant toute la journée du samedi, la famille devait observer le repos le plus rigoureux, on ne pouvait rien faire le jour du Seigneur, ni coudre, ni ranger, ni allumer le feu, ni servir les autres. Pauvre Gilda! que de péchés de désir elle faisait en ce jour, et combien lui paraissaient longues les vingt-quatre heures qui séparaient la première étoile du vendredi de la première étoile du samedi! Le matin du samedi, Donna Enrichetta se rendait au temple avec ses filles. Elle consacrait l'après-midi aux visites. Gilda allait volontiers au temple, mais les visites étaient pour elle un supplice. « Qu'avait-elle à dire à ces dames qui parlaient un langage si différent du sien? » Et alors Gilda, sur les onze heures, à la sortie du temple, passait chez nous avant de rentrer à la maison. Gilda était notre parente : elle savait que chez nous il y avait toujours beaucoup de copies à faire, et Donna Enrichetta, je ne sais pas bien pourquoi, n'avait pas mis la copie au nombre des actes prohibés.

— Est-ce qu'il n'y a rien à faire pour moi aujourd'hui? — demandait-elle tout essoufflée d'avoir monté l'escalier en courant, pendant que sa mère attendait en bas.

— Mais si, beaucoup au contraire, et même en français. Oh! Comme Gilda aimait à copier en français!

— Il lui semblait, — disait-elle, — qu'elle devenait une autorité.

— Demande à ta mère qu'elle te laisse déjeuner avec nous, je te reconduirai cet après-midi, quand papa ira faire son cours.

Gilda poussait un soupir de satisfaction, et se précipitait au bas de l'escalier pour obtenir la permission demandée. La mère donnait son consentement, car elle aimait Gilda et il lui était agréable de procurer à sa fille un divertissement aussi ingénu que gratuit, d'autant plus que le repas était tout préparé et que Gilda n'était pas nécessaire à la maison le samedi.

Gilda restait donc et immédiatement s'asseyait pour commencer à copier. Elle avait une écriture grosse et ronde comme celle qu'emploient, pour leurs devoirs, les enfants appliqués de la quatrième élémentaire. Et elle copiait, page par page, sans s'arrêter, jusqu'à l'heure du déjeuner. Mon père arrivait à ce moment et se répandait en compliments hyperboliques sur la quantité aussi bien que sur la qualité des pages copiées, sur la belle écriture grosse et lisible, sur l'exactitude des citations; — et Gilda riait de bonheur, heureuse comme au temps où Rosa et Rebecca endossaient leur toilette la plus réussie. Aussitôt le café pris, elle recommençait à écrire et il n'y avait pas moyen de la faire cesser, jusqu'au moment où l'on sortait pour accompagner mon père à sa leçon.

C'était là une vie pleine où il n'y avait place ni pour les rêveries sur l'avenir ni pour l'envie, ni pour une sentimentalité quelconque; une vie dont l'unique but était de chercher à faire plaisir et que la possibilité d'y réussir suffisait à rendre heureuse et douce.

***

Or voici la chose qui lui arriva : une chose que personne n'aurait jamais imaginé, et Gilda moins que tout autre.

Un parent éloigné, représentant de commerce, qui venait quelquefois à Turin, entre deux courses, faire visite à la famille Mantova, s'était décidé à ouvrir pour son compte un petit laboratoire. Mais, pour ouvrir un laboratoire, il avait besoin de

quelqu'un qui l'aidât et qui pût le remplacer quand il serait obligé de s'absenter. Il avait pensé que personne ne pouvait l'aider mieux qu'une femme, et qu'aucune femme ne s'accommoderait mieux à ses goûts que Gilda, et il était venu ainsi, tout simplement, sans même se faire précéder d'une lettre et sans assaisonner sa proposition de préambules sentimentaux, faire sa demande en mariage à Gilda elle-même.

Celle-ci tomba des nues : « Quoi! c'était elle, précisément elle, que son parent voulait épouser? Mais est-ce qu'il ne se trompait pas? N'était-ce pas une des jeunes sœurs qu'il voulait? Quelle idée bouffonne de vouloir l'épouser, précisément elle, une créature aussi peu intéressante! » Gilda s'était mise à rire, à rire, tout en laissant cependant baiser sa grosse main.

Perdre Gilda était un désastre pour la petite famille, mais le parent était un jeune homme bon, paisible et laborieux, qui devait faire son chemin, et qui, comme Donna Enrichetta, était né et avait grandi dans la religion du mariage. La mère ne pouvait refuser une pareille bonne fortune pour sa fille. Et puis, on ne sait jamais, elle avait deux autres filles à marier, une cerise tire l'autre, une fille mariée est souvent le meilleur moyen de caser les autres. Donna Enrichetta donna donc aussitôt son approbation.

— Mais si, Gilda, ce n'est pas si étonnant que cela, tu as vingt-six ans, tu n'es pas vieille au point de ne pouvoir plus te marier.

Sa mère approuvait? Sa mère permettait? Elle aurait une maison et des enfants à elle? Oh! combien Gilda était reconnaissante à ce cousin éloigné! Quelle immense affection éclata dans son cœur pour lui! Quel sacrifice elle aurait voulu faire pour la lui témoigner!

— Mais non, aucun sacrifice, — se bornait à dire le cousin, — seulement l'épouser le plus tôt possible, dans un mois ou deux. Pour se connaître, on se connaissait. Lui pour son compte était prêt à l'épouser même le lendemain, donc à quoi bon retarder? Il avait besoin d'ouvrir son laboratoire, et il attendait d'être marié pour l'inaugurer.

— Un mois, deux mois! Mais il n'y a pas le temps de faire le trousseau!

— Oh! bien, peu importe, on te le finira au laboratoire!

— Pour cela jamais! Le trousseau c'est moi-même qui dois le faire et je le ferai, quand même je devrais rester levée toutes les nuits.

Quand les voisines apprirent les fiançailles de Gilda, ce fut comme un joyeux événement pour toutes. La reconnaissance n'est pas une vertu très répandue; mais, si elle se manifeste difficilement pour les grands sacrifices d'autrui qu'on désire souvent ne pas révéler, elle est assez fréquente pour les petits services qu'on a reçus à la lumière du soleil et dont on peut se targuer d'être reconnaissant. Les petits plaisirs qu'on devait à Gilda n'avaient rien de caché et personne ne pouvait se trouver humilié d'en témoigner sa gratitude. Aussi chacune des colocataires se fit-elle un devoir de les reconnaître, chacune voulut l'aider à coudre ses robes, et voulut lui faire cadeau de quelque objet de trousseau, un objet qu'elle porterait toujours et qui lui rappellerait leur affection. Quand Gilda se maria, ce fut une pluie de fleurs, de bonbons, de cadeaux, comme Rosa et Rebecca elles-mêmes n'en avaient pas reçus. L'escalier était tout fleuri, et les enfants de toute la maison, vêtus de blanc comme pour la procession, s'étaient mis en haie sur toutes les marches pour jeter des feuilles de rose sur les pas des fiancés. La maîtresse de piano voulut jouer au temple, les voisins se cotisèrent pour offrir à Gilda une voiture de noces pour la journée, un de ces carrosses tout en verres, avec une place pour les bouquets de fleurs où elles placèrent elles-mêmes les bouquets dans des cornets de carton brodé.

Gilda se rendit au temple dans ce magnifique appareil, flanquée de monceaux de roses, et, dans ce même appareil, elle revint à la maison, où toutes les colocataires réunies lui offrirent un *ricevimento* comme n'en avaient même pas eu Rosa et Rebecca qui pourtant avaient épousé des seigneurs. Et, au départ, tous voulurent l'accompagner à la gare, et ils pleuraient et riaient comme si c'était la sœur de chacun d'eux qui les eût quittés.

***

Gilda se rendit à Milan et aussitôt commença pour elle une année de bonheur si entier et si complet que jamais, dans ses rêves les plus audacieux, elle n'aurait osé l'imaginer. Son mari était si bon et si épris d'elle! Où aurait-il pu trouver une femme aussi prévenante et aussi dévouée? Au logis tout était toujours prêt, toujours en ordre. Au laboratoire, Gilda trouvait moyen d'être toujours présente : comment faisait-elle pour se multiplier ainsi? Et le mari s'émerveillait chaque jour, et son étonnement sincère était le plus grand cadeau qu'il pût faire à sa femme.

Bientôt l'espérance d'un « heureux événement prochain » vint rendre plus grande encore leur félicité.

Un enfant! Elle aurait un enfant à elle, plus à elle encore que Rosa et Rebecca. Était-ce possible? Non, jamais elle ne pourrait aimer quelqu'un plus que Rosa et Rebecca. Cependant, tandis qu'elle songeait à son enfant et pensait à ce qu'elle ferait pour lui, ses mains agiles s'employaient à fabriquer les minuscules pièces du trousseau du petit héritier attendu.

L'enfant naquit : ce fut une fille, grande et grosse comme si elle avait déjà deux mois. Une petite fille qui faisait : Ueh! ueh! et paraissait si heureuse de sucer le sein de sa mère.

— Mais non, ce n'était pas possible, — avait décrété le mari. — Ils ne pouvaient, dans leur situation, élever un enfant chez eux. Le porter au laboratoire toute la journée, c'était l'exposer à la consomption et, au logis, avec qui l'auraient-ils laissé? Il fallait le mettre en nourrice.

Pauvre Gilda! mettre sa fille en nourrice! Confier à d'autres mains que les siennes le petit être né d'elle! Mais le raisonnement du mari était trop juste. Qu'aurait dit plus tard la fillette si on l'avait laissée grandir, maladive, dans l'air méphitique du laboratoire, ou si la femme qui devait la surveiller l'avait négligée?

Gilda la nourrit vingt jours, vingt jours de paradis que le médecin la contraignit à passer à la maison et puis elle-même la conduisit à Musocco, chez la nourrice qu'elle avait précédemment choisie.

Elle revint : on approchait des fêtes de Noël. Il y avait tant à faire au laboratoire que Gilda n'avait jamais une minute pour courir voir sa fille. Et puis elle était si lasse, si lasse! C'était, pensait-elle, le lait qui se résorbait. Mais jamais elle n'aurait cru que, pour tarir, le lait causât une telle fatigue.

Enfin, à Noël, il y eut deux jours de repos. Le matin de Noël était froid et brumeux, mais ce jour-là comment Gilda aurait-elle pensé au froid? Elle prit le tram et se rendit chez la nourrice. Elle trouva la fillette aussi bien que possible : la nourrice était une perle, Gilda n'avait jamais trouvé autour d'elle que des perles! Elle sortit, enchantée de la maison de la nourrice, mais, malgré sa joie, ses jambes lui pesaient, lui pesaient. Elle eut toutes les peines du monde à rejoindre le tram et quand celui-ci s'arrêta à Milan, Gilda n'eut plus la force de se traîner jusqu'à sa maison, pourtant voisine. Elle dut prendre une voiture et, quand la voiture s'arrêta devant la porte, elle fut obligée d'appeler le concierge pour l'aider à monter l'escalier. Le concierge alla prévenir le mari et celui-ci accourut.

— Qu'as-tu?

— Rien, je suis fatiguée, fatiguée. C'est le lait qui passe, le lait, mais je n'aurais jamais cru...

Le médecin, appelé d'urgence, trouva la maladie grave, très grave : c'était bien autre chose que du lait rentré, c'était une fièvre typhoïde négligée et aggravée par un récent accouchement. Il ne répondait de rien. De la chambre voisine, Gilda entendit et eut un faible sourire : « Elle, malade? gravement malade? Le médecin se trompait, elle n'avait jamais été malade. C'était le lait qui rentrait. »

Peu de jours après, l'émotion, la crainte, la fatigue forçaient le mari à s'aliter à son tour. Que faire? Gilda aurait voulu se lever, elle ne réussit même pas à mettre ses pieds hors du lit. On fit venir une infirmière. Gilda était toute honteuse d'avoir à ses côtés une personne qui s'occupait d'elle, d'elle qui s'était toujours occupée des autres, et continuellement elle l'éloignait :

— Non, allez voir à côté, c'est pour mon mari que nous vous avons appelée, allez dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien.

J'allai la voir. Elle avait la fièvre, mais ne délirait pas : elle me parla de sa fillette, de son mari, me dit qu'elle était si heureuse, si heureuse! La maladie? Moins que rien, le docteur se trompait, elle se sentait déjà mieux; ce qui l'inquiétait, c'était son pauvre mari! Quel chagrin pour elle de ne pouvoir le soigner! Cette infirmière était une très brave femme, mais elle ne pouvait pas savoir, la malheureuse, où étaient les choses, elle ne connaissait pas les habitudes de la maison.

— Va donc à côté, va voir comment il se trouve et dis-moi ce qu'il a.

Pour lui faire plaisir, je passai dans la chambre de son mari. Quand je revins, la pauvre femme avait perdu connaissance, l'agonie commençait, et son doigt levé paraissait encore faire signe : « Va donc à côté, ce n'est pas moi, c'est lui qui est malade. »

GINA LOMBROSO

(Traduit de l'italien par FR. LE HÉNAFF.)

NOTES

SUR

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Au cours de la dernière année scolaire, il n'a été question que de la Réforme de l'Enseignement; la querelle des Anciens et des Modernes, longtemps assoupie dans les « Manuels d'histoire littéraire », a paru se réveiller et reprendre, avec une jeunesse nouvelle, une ardeur agressive; aux premières pages des journaux, entre les derniers championnats de tennis et les défis, plus courtois que ceux des héros homériques, des boxeurs à la mode; le lecteur trouvait de graves réflexions sur l'excellence des humanités classiques ou la supériorité des « sections modernes ». Thèse et antithèse redoutables, destinées, selon les uns, à s'affronter éternellement, tandis que les autres voulaient, par un artificieux dosage, élaborer la synthèse conciliatrice. Jamais l'Université, que l'on croit trop souvent étrangère à son temps et murée dans la contemplation des idées pures, ne montra plus de préoccupation des nécessités de l'heure que dans ce débat intellectuel; et si l'on peut en effet discerner tout au fond de ces divergences la vieille opposition des « Anciens » et des « Modernes », elle prend au moins une figure singulièrement actuelle; ce ne sont plus ici étroites discussions d'écoles et stérile esprit de parti, mais fécond et noble souci d'orienter dans la voie la plus sûre et la plus large les jeunes esprits qui sont aujourd'hui l'espérance de la nation, et qui en seront demain la force vive.

Le public s'est accoutumé à cet échange d'idées; quel

Français pourrait s'en désintéresser? On peut crier contre l'inélégance morale de notre époque, déplorer dans notre société le culte de la force, l'excessif développement de l'industrialisme, dénoncer le goût exclusif des affaires et la puissance de l'argent... Ce sont là lieux communs — communs aux esprits chagrins de tous les temps. En réalité, le culte de l'intelligence n'a pas subi d'éclipse; on sait qu'elle est une force aussi, — et celle qui utilise les autres; on n'ignore pas que le problème de sa formation est délicat entre tous, et que, des solutions adoptées, découlent d'infinies conséquences. Lorsque, après 1870, Taine et Renan voulurent comprendre les causes du désarroi de la France et prévenir le retour de ses erreurs, c'est dans l'orientation des esprits qu'ils placèrent l'origine et cherchèrent les remèdes des malheurs contemporains; l'un crut voir dans « l'esprit classique » une combinaison d'éléments qui, excellents chacun pris à part, formaient en s'unissant un « précipité » dangereux; l'autre écrivit la *Réforme intellectuelle et morale.*

Une nation soucieuse de ses destinées doit donner la première place aux questions relatives à l'enseignement; il y a lieu de se féliciter de l'importance qu'ont prise chez nous les discussions de cet ordre. Mais si, dans la Presse et devant la Chambre, les difficultés que soulèvent l'Enseignement primaire et surtout l'Enseignement secondaire ont été évoquées avec ampleur, en revanche on ne s'est guère entretenu de celui que dispensent nos Facultés. Serait-ce que son éminente dignité l'isole, ou qu'il n'y ait, dans ce majestueux édifice, rien à reconstruire ou à modifier? Par nature, il échappe davantage à l'attention du public. Ses travaux, qui intéressent une minorité, se poursuivent dans le silence des laboratoires et des bibliothèques; si l'on y fait un remaniement, — et de grande portée, comme la récente réforme de la licence, — il faut être de la maison pour en être informé. Et si, par hasard, son organisation péchait en quelque endroit, personne ne songerait à rechercher le remède d'un mal qui passe inaperçu.

Ce n'est pas qu'il ne soit en butte à des attaques : hâtons-nous de le dire, personne ne les prend au sérieux; leur violence même leur enlève toute malignité. Qu'un jeune écrivain, qui se soucie plus d'être amusant que d'être juste, crible de ses flèches d'honorables maîtres, coupables de l'avoir peut-être

ennuyé, cela ne diminue en rien leur autorité; l'ennui rend féroce, ou tout au moins frondeur; plus d'un écolier a dessiné, en marge de son cahier de notes, la caricature du professeur; si cet artiste en herbe a du talent, la charge est plaisante, mais tout le monde voit bien que c'est une charge, et l'on peut en sourire, ou même en rire franchement, sans mésestimer l'excellent homme qui a mis en verve un impertinent disciple; lui-même en rira volontiers, en haussant un peu les épaules.

Ce qui est plus sérieux, c'est le malaise qu'éprouvent, en pénétrant dans nos Facultés, des jeunes gens de bonne volonté, d'esprit actif et curieux, qui avouent se sentir désorientés dès leurs premiers contacts avec ce nouveau milieu. Ce n'est pas aux maîtres qu'ils s'en prennent; ils reconnaissent leur science; ils apprécient le dévouement de beaucoup d'entre eux; ce n'est pas davantage à l'objet de leurs études; ils les ont choisies de plein gré, et parce qu'elles leur plaisaient; ce n'est pas enfin aux méthodes, dont la valeur est garantie par une longue expérience. Pourtant, beaucoup sont découragés et murmurent. D'où vient donc leur malaise? L'explication tient, je crois, dans cette simple remarque : la transition n'est pas suffisamment ménagée entre l'Enseignement secondaire et l'Enseignement supérieur. On s'est beaucoup préoccupé, récemment, du passage de l'Enseignement primaire au secondaire, et l'on a eu raison : ce n'est pas en littérature seulement que les « transitions » sont importantes. Mais on n'a pas soufflé mot de cet autre passage du lycée à la Faculté. C'est que, je le répète, pour sentir qu'il y a là un problème, il faut être de la maison. Je voudrais tâcher d'exposer à la fois ce problème et la solution que suggère un groupe d'étudiants. Il est pour cela nécessaire d'entrer dans quelques détails un peu techniques dont on voudra bien me pardonner l'aridité. Je dois ajouter que, « littéraire » moi-même, j'envisagerai uniquement, dans les lignes qui vont suivre, l'organisation des études dans les Facultés des Lettres, laissant à d'autres, plus qualifiés, le soin d'examiner si les étudiants de sciences ressentent les mêmes besoins, et si les vues qui vont être développées seraient applicables à leurs disciplines.

Le caractère de notre Enseignement supérieur s'est sensiblement modifié depuis un siècle. Nos Facultés furent, dans

l'origine, de brillantes académies plutôt que des « séminaires » voués au labeur scientifique. A l'époque où un Cousin, un Villemain, un Guizot réunissaient au pied de leur chaire une jeunesse enthousiaste, que demandait-on à ces maîtres éloquents? De grandes leçons oratoires, que la générosité de leur cœur et de leur pensée rendait vivantes, une parole chaleureuse, qui entraînait l'auditoire, et dans laquelle passait le souffle de la plus frémissante actualité. Il n'était pas alors question de recherches patientes, d'obscure et studieuse abnégation; à Dieu ne plaise que je méconnaisse l'œuvre de ces grands travailleurs et l'élan vigoureux qu'ils ont donné à toute une génération; mais, dans leurs immenses entreprises, peut-être n'apportaient-ils pas le même scrupule d'exactitude minutieuse et de prudente critique que leurs successeurs, formés par leur exemple même à *savoir ignorer*. Le public des Facultés était alors un public mondain, public d'amateurs cultivés, qui chérissaient l'éloquence et ne se montraient pas exigeants sur la rigueur scientifique. Jusqu'au milieu du siècle dernier, le cours dit « cours public » était la pièce maîtresse du travail d'un professeur, et l'Enseignement supérieur, en France, était comme une sorte d'Enseignement secondaire plus brillant et plus élevé; je veux dire qu'on y agitait des idées générales, plutôt qu'on ne s'y livrait à la recherche érudite. Cela changea sous l'influence des méthodes appelées « germaniques », bien que des érudits tels qu'un Fauriel en eussent révélé le secret chez nous bien avant qu'elles nous revinssent parées d'un prestige étranger; il y eut une réaction — peut-être excessive — et nos professeurs se défièrent dorénavant des séductions de l'éloquence et de l'audacieuse effervescence des idées. On « fit de la science » dans nos Facultés, ou plus exactement elles devinrent les maisons où s'élabore la science. Par une conséquence logique et très heureuse, l'importance relative des conférences privées et des cours publics se déplaça; le cours public devint peu à peu une survivance, tandis que les conférences réservées aux étudiants, et dans lesquelles se fait le travail sérieux, absorbaient de plus en plus les soins des professeurs.

L'enseignement supérieur prenait ainsi une physionomie originale et nouvelle; la Sorbonne faisait concurrence à l'École

Normale; on ne s'en avisa qu'en 1902; mais, depuis longtemps, dans les deux établissements, ni les maîtres, ni l'objet, ni les méthodes ne différaient; et le public aussi était le même, public d'étudiants désireux de se spécialiser dans une science, et non point seulement de curieux en quête d'un complément de culture ou d'intelligents loisirs; la seule différence, non négligeable, c'est que ces étudiants étaient beaucoup plus nombreux à la Sorbonne, et que la plupart n'avaient pas reçu, avant d'y entrer, une préparation spéciale comparable à celle que les Normaliens acquièrent dans les premières supérieures de nos lycées. — On prit alors le parti de supprimer les conférences de l'École Normale, et de joindre au flot toujours accru des étudiants de la Sorbonne le nouvel affluent des Normaliens. Était-ce bien le plus sage, et n'aurait-il pas mieux valu instituer en Sorbonne des conférences limitées à des groupes d'un effectif déterminé, sur le modèle de celles de l'École Normale, au lieu d'entasser tous ces jeunes gens dans un même amphithéâtre, et d'enfler ainsi à l'excès l'auditoire confié à chaque professeur? Il semble qu'à l'École Normale du moins l'expérience en ait fait juger ainsi, puisque aujourd'hui l'on essaie timidement d'y rétablir, un peu au jour le jour, quelques conférences ou « répétitions » à l'usage des seuls Normaliens.

Ainsi, surchargée, surpeuplée, la Faculté de Paris reçut en son sein toute la jeunesse laborieuse qui prétendait s'initier aux méthodes les plus modernes du travail intellectuel. L'évolution était accomplie; rompant avec ses vieilles traditions, l'Enseignement supérieur donnait à l'austère discipline du spécialiste le pas sur les intuitions hasardeuses et les prestiges oratoires. Mais entre cet enseignement ainsi conçu et l'enseignement des lycées s'accusaient des différences profondes, qui n'étaient plus seulement de complexité croissante et de degré, mais d'esprit même et de tendances. Je réserve pour l'instant ce point, que je vais tout naturellement me trouver amené à préciser en décrivant l'organisation actuelle du travail dans nos Facultés.

Des professeurs, chargés de cours ou maîtres de conférences — distinction administrativement réelle, mais, au point de vue pédagogique, purement nominale — font, trois

heures par semaine, des cours à des étudiants dont les plus jeunes sortent directement du lycée ou n'ont pas plus de dix-huit ans. Ces cours sont consacrés soit à des leçons faites par le maître, soit à des exercices pratiques (leçons d'étudiants, corrections de devoirs). Des leçons ou des explications magistrales, tout le monde profite : la parole du maître, dit à peu près Quintilien, porte la science à tous les auditeurs, ainsi que le soleil dispense ses rayons à tous les hommes. Je le veux bien, pourvu qu'elle soit assez forte, — car les étudiants se pressent aujourd'hui dans les salles de la Sorbonne aussi nombreux qu'ils accouraient, au temps d'Abélard, au pied de la montagne Sainte-Geneviève. Mais les cours *ex cathedra* seraient insuffisants pour former de jeunes esprits dont il convient avant tout de solliciter l'activité personnelle. On y pourvoit en leur proposant des sujets de travaux. Ici, des difficultés se rencontrent : s'agit-il de devoirs écrits? Le professeur s'en impose volontiers la correction fastidieuse; mais s'il s'absente, s'il est en congé, s'il est chargé d'une mission spéciale, ces exercices sont supprimés : les étudiants chôment; je ne dis pas que l'étudiant qui travaille soit une exception, mais l'esprit n'est pas moins faible que la chair, et il est bon qu'un très jeune homme soit stimulé et surtout soit guidé dans son travail. Pour les exposés oraux, c'est plus grave encore; je songe ici surtout à la Sorbonne, où les étudiants sont légion; je me rappelle avoir vu M. Lanson refuser du monde; et sur les quatre-vingts auditeurs qu'il admettait dans la salle de conférences, à peine une vingtaine pouvaient-ils dans l'année prendre une fois la parole sous sa direction. Ce n'est guère. Il apparaît tout de suite qu'on demande à l'étudiant un grand effort purement personnel, car on ne peut contrôler et guider qu'une bien faible partie de son travail.

Dans quelles conditions va-t-il fournir cet effort? Comme je l'indiquais plus haut, l'Enseignement supérieur est peu à peu devenu d'une nature sensiblement différente de l'Enseignement secondaire. On peut dire que, si le lycée donne ce qu'on est convenu d'appeler la culture générale, la Faculté a pour objet d'initier les esprits à l'érudition. Or, l'érudition, de nos jours, exige un délicat apprentissage; on ne s'improvise pas érudit. Il est des méthodes de travail toutes spéciales,

qu'il faut apprendre, si l'on veut tirer profit de l'enseignement supérieur. Actuellement, ces méthodes, personne ne les enseigne à l'étudiant; c'est peu à peu, après des mois de travail à tâtons, qu'il comprend ce que c'est que de faire la bibliographie d'un sujet; c'est le hasard qui lui révèle les grands répertoires indispensables aux travailleurs intellectuels; c'est le hasard qui le guide dans le labyrinthe compliqué de l'érudition moderne. S'il m'est permis de me citer, en toute humilité, j'avoue que j'ai longtemps ignoré l'excellent *Manuel bibliographique* de M. Lanson, qui est pourtant des plus aisément accessibles; et c'est un camarade, et non pas un professeur, qui m'en a fait connaître l'existence.

Les notions bibliographiques sont indispensables, mais ce n'est là encore que l'extérieur de la méthode. Ce n'est pas tout que de connaître des catalogues et de réunir des livres : il faut savoir s'en servir. L'étudiant doit prendre des habitudes d'esprit nouvelles; essayons, en quelques mots, de les caractériser.

Au lycée, chaque leçon, chaque explication est faite pour aboutir à une idée générale; il s'agit de faire pénétrer dans de jeunes esprits les idées que doit posséder un homme de moyenne culture, — on eût dit autrefois « un honnête homme ». Mais la Faculté sera à la fois plus exigeante et moins ambitieuse : on y connaît le caractère approximatif et superficiel des idées générales qui composent cette culture moyenne; on s'y défie des vues d'ensemble, et c'est après de patientes recherches de détail et de fines études de textes qu'on se risque à de prudentes synthèses. Ces recherches, lorsqu'on en a pris le goût, sont passionnantes et font sentir ce qu'il y avait de forcément hâtif et d'incomplet dans l'enseignement du lycée; mais au début, par leur minutie même, elles semblent parfois rebutantes à de jeunes esprits, et nombre d'étudiants ont l'impression qu'ils « n'apprennent rien » à la Faculté. Songez, j'y insiste, que les plus jeunes ont dix-huit ans, qu'ils sont bacheliers de la veille, que le diplôme n'a pas, par une vertu magique, transformé leurs habitudes mentales, que parfois leurs connaissances générales sont insuffisantes, encore qu'ils aient conquis les lauriers du « bachot », pour éclairer de délicates études de détail, et que,

leur contact avec le maître étant rapide et lointain, ils doivent le plus souvent travailler tout seuls.

Ainsi, pour des études d'un caractère nouveau, ils ne trouvent ni une direction assez précise, ni un contrôle suffisamment suivi. Ils en éprouvent quelque détresse, et, pour tout dire, ils estiment qu'on leur fait un bien lourd honneur en les traitant déjà en hommes et en les laissant juges et maîtres de leur travail. Du jour au lendemain la discipline étroite du lycée a fait place à la liberté absolue. Mais, comme l'a dit Renan, la liberté est un fardeau...

Il est vrai que certains professeurs sont aussi « directeurs d'études », et, à ce titre, chargés de conseiller les étudiants en peine; ils les reçoivent deux, trois fois par semaine; ils causent quelques instants avec ceux qui se présentent... J'ai grand'peur que quelques conseils donnés au cours d'une entrevue rapide ne puissent constituer une direction très efficace.

Il y a longtemps, je le crois, que les étudiants souffrent de ce malaise. Mais peut-être n'en avaient-ils pas pris une claire conscience. Récemment, le groupe des étudiants d'histoire de la Sorbonne a fait une suggestion qui pourrait être le point de départ d'une réforme intéressante. Leur président, M. Pierre Auscher, m'a exposé cette ingénieuse idée. Puisque le mal vient de ce que l'enseignement supérieur s'offre à l'étudiant, trop soudainement, trop différent de l'enseignement des lycées, il faudrait, sans altérer leur caractère respectif, ménager de l'un à l'autre une transition. Il faudrait créer, à côté des professeurs, de *réels* directeurs d'études, distincts, par leur enseignement et leurs fonctions, des professeurs.

Je m'explique : les professeurs éminents qui enseignent en nos Facultés sont, par destination, voués à des recherches désintéressées qui contribuent à l'accroissement de nos connaissances. Leur temps est précieux; leur demander de consacrer à la direction de travaux d'étudiants les heures qu'ils emploient à des études personnelles, ce serait un contre-sens, puisque ces études sont la condition même de la fécondité, de la valeur de leur enseignement. Loin de leur imposer des tâches qui les dérobent à la recherche scientifique, il

convient de les en libérer dans la plus large mesure. Il eût été fâcheux que M. Delbos ou M. Lavisse — pour ne citer que des morts — dussent renoncer, pour l'utilité immédiate de quelques-uns, à une partie des belles études dont tous, par la suite, retirent un immense profit. — Mais, s'il ne faut pas abaisser les professeurs au niveau moyen de leur public, il est souhaitable de mettre ce public en état de les suivre. C'est à d'autres qu'il appartiendrait de jouer, si je puis dire, ce rôle « d'intercesseurs ». A côté du maître, qui livre aux étudiants le résultat de ses recherches originales, il y a place pour un directeur d'études, qui réunit ces mêmes étudiants en petit comité, qui fait avec eux une nécessaire revision des notions sans lesquelles le cours magistral resterait pour eux lettre morte, — qui leur donne, à défaut du maître, des devoirs écrits et leur en rend compte individuellement, — qui les habitue à prendre la parole en leur faisant traiter, devant un cercle restreint d'auditeurs, des sujets de leçons et qui, d'abord, leur indique de quelle manière se prépare une leçon d'un caractère un peu scientifique. Quelques visites aux bibliothèques, sous la conduite d'un guide averti, n'y nuiraient assurément pas. Enfin, ce directeur d'études devrait être proche des étudiants, à peu près comme un professeur de lycée l'est de ses élèves.

Supposons, à titre d'exemple, qu'un professeur d'histoire de la philosophie ait pris un texte d'explication inscrit au programme, tel que *les Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*, de Leibnitz. Croyez-vous qu'un élève qui sort de la classe de philosophie puisse suivre l'explication précise et serrée de ce texte sans posséder une vue générale du système de Leibnitz et de sa place dans l'histoire des idées? Ces notions au moins élémentaires, il peut, direz-vous, les trouver dans une étude sur Leibnitz; il en est d'excellentes. Mais, renvoyer au livre, c'est oublier que l'enseignement est avant tout oral. Dans des conférences spéciales, *en liaison* avec l'explication magistrale, le directeur d'études donnera une première vue d'ensemble de l'œuvre de Leibnitz, et cette explication en recevra une vive lumière.

Les directeurs d'études dont j'envisage la création nous apparaissent donc comme des « répétiteurs » destinés à guider

les étudiants, surtout les plus jeunes, que désoriente l'accès à l'enseignement supérieur. Ils auraient pour mission d'apporter un concours modeste et efficace au professeur chargé d'un enseignement. Il y aurait, bien entendu, de ces « répétiteurs » dans chaque spécialité, et il serait bon que leur nombre fût proportionnel au nombre des étudiants; car, si l'on veut obtenir une *direction* effective, on ne saurait grouper autour d'eux plus de vingt-cinq à trente auditeurs, effectif moyen d'une classe de lycée.

A l'École Normale, depuis la suppression des conférences *intra muros*, on a si bien senti la nécessité d'un organisme de ce genre qu'à maintes reprises on y a institué des sortes de « répétitions » où d'anciens élèves, récemment sortis de l'École, faisaient bénéficier leurs jeunes camarades de leur expérience. Étendant à la Sorbonne ce système qui donne d'excellents résultats, c'est à de jeunes agrégés, préparant une thèse ou poursuivant des travaux personnels, qu'il faudrait confier ces postes. Leur âge permettrait entre eux et les étudiants une façon de camaraderie propice à la confiance; ils connaîtraient bien des besoins naguère éprouvés par eux-mêmes, des difficultés encore toutes proches. Distincts du professeur, ils seraient les véritables agents de liaison entre le lycée et la Faculté.

Progressivement d'ailleurs, les étudiants apprendraient à se passer de leurs services; après deux ans d'enseignement supérieur, après la licence, ils pourraient sans dommage être livrés à eux-mêmes; ils seraient adaptés. Mais pour les débutants le fossé est vraiment trop large entre le lycée, où leur travail est suivi pas à pas, et la Faculté, où personne ne s'occupe plus du détail de leurs études.

Telle est la suggestion des étudiants d'histoire de la Faculté de Paris. Elle s'inspire d'un juste sentiment des obstacles qu'ils ont à surmonter et des lacunes d'organisation dont ils souffrent. Et leurs aînés — tel celui qui signe ces lignes — ont éprouvé trop souvent ce même malaise et cette impression presque angoissante d'isolement pour ne pas leur apporter, autant qu'il est en eux, leur modeste et fraternel concours.

H. BERGUIN

NOTES DU PÈRE

23 *janvier* 1917. — Robert est revenu fort maussade du Conseil de revision. Il est ajourné : c'était certain. Même en pleine guerre, aucun Conseil ne pouvait prendre ce long et frêle jeune homme de moins de dix-neuf ans, qui n'offre à son pays que sa bonne volonté. Partie remise; et qu'en attendant, il se fasse des muscles, pour supporter le sac et les corvées...

Nous autres, nous escomptions cette solution. Il n'y a aucune maladie chez Robert; mais il y a cette poussée trop brusque des deux dernières années, cette fatigue obscure de dix ans de lycée, de quatre mois de Première supérieure, en vue de Normale, et enfin cette grippe de décembre qui l'a émacié, allongé, lassé. — Ma femme et moi, nous sommes cyniquement satisfaits. Robert nous le reproche.

— Cependant, il y en a de mon âge, bons à partir.

Je réponds :

— Il y en a aussi beaucoup, bons à rester. Les Conseils de revision, c'est fait pour cela.

Il s'éloigne silencieux, perplexe. De combien de kilos va-t-il devoir s'alourdir, de combien de centimètres de tour de poitrine va-t-il devoir s'arrondir?

17 *février* 1917. — Robert n'a pas digéré son ajournement.

Une légère bronchite me retient à la maison : je vois Robert de plus près, et je sens que, par désenchantement, il se désintéresse de ses études. Je lui en fais l'observation; il répond ceci :

— Nous sommes en guerre. L'essentiel n'est pas de travailler. L'essentiel est de se bien porter.

— Et tu travailles, en ne travaillant pas, à te mieux porter?

— Si tu veux.

Je hausse les épaules.

— La guerre n'est pas éternelle. Ceux qui peuvent se battre doivent se battre. Les autres doivent devenir utiles, rester utiles. Pourras-tu jamais te battre? Tu n'en sais rien, quel que soit ton effort. Si tu es encore ajourné dans un an, et ensuite exempté définitivement, tu seras joliment avancé, de n'avoir servi à rien pendant la guerre, et de ne pouvoir servir à rien, après la guerre. En ce moment, tu es élève de Première supérieure, tu prépares l'École Normale. Que cela suffise à ta peine. Va me chercher ton dernier travail...

Je lis : ce n'est pas cela du tout. — Quoi! Robert, ce garçon qui a constamment été le premier de sa classe; qui a remporté tous les prix; qui a passé les bachots les plus divers; qui a ébloui tous ses professeurs; dont Gazeau m'a dit : « Il entrera, selon sa fantaisie, soit à Polytechnique, soit à Normale, et soit à Normale-Lettres, et soit à Normale-Sciences », — ce Robert! il en est, à présent, à me faire, quatre mois avant le concours, un devoir comme celui-ci!

Je lui rends son papier :

— Voyons, vieux, fais attention. Il ne s'agit plus de t'hypnotiser sur une petite désillusion. Reprends-toi...

20 *mars* 1917. — Il ne cesse d'y penser.

Ce soir, à table, pendant le dîner, il a pris l'offensive :

— Tu sais, papa, Parigot juge comme toi : il ne me trouve pas prêt.

— Moi, je suis sûr que tu le seras. Ne revenons pas sur d'éternelles discussions. Quand on n'est pas soldat, on travaille. Tu sais bien que si tu veux...

— Je n'en vois pas la nécessité. Je préférerais être pris...

— Mais, sacredié! puisque tu ne l'es pas, que tu ne peux pas l'être, en ce moment...

Il me regarde longuement. Et il hasarde :

— Tu m'as souvent dit, papa, que ceux qui veulent s'engager le peuvent toujours. Et tu te moques des parents qui s'en vont répétant : « Mon fils voudrait bien partir,

mais on ne veut pas de lui, on ne veut absolument pas de lui... »

Alors, presque sans réfléchir, emporté par mon désir de le reprendre, de le remettre sur la route du travail, je dis :

— Écoute, Robert. Écoute-moi. J'ai des relations, moi aussi, comme tout le monde. Comme tout le monde, je puis agir, à l'occasion, sur quelque colonel bon enfant. — Eh bien! si tu es reçu en juillet, oui, si tu es reçu à Normale cette année, je te le promets : je ferai des démarches pour qu'on te prenne, bien qu'ajourné...

La parole est dite. Elle sera toujours là, entre Robert et moi. Elle est le pacte. S'il est reçu, — et je suis sûr qu'il sera reçu, — je ferai des démarches...

Il a simplement enregistré :

— Bien, papa.

Mais je me raccroche un peu :

— Entendons-nous. Évitons tout malentendu. Pour que je t'aide, il faudra que tu sois physiquement en état d'être soldat, de faire le soldat. Quand donc tu seras reçu, nous irons voir le docteur F... Tu sais quelle confiance j'ai en lui. S'il me dit que tu peux partir, — soit, c'est promis, je t'aiderai à partir. Ce sera ta récompense d'avoir été reçu.

C'est tout. Ma femme ne dit rien. Simone regarde son frère avec admiration. Lui, tranquille, en pleine paix avec lui-même, il remue son biscuit dans son verre, et le suce, à petits temps.

13 *juillet* 1917. — A mon bureau. Un coup de téléphone. Je devine :

— C'est toi, vieux? Et alors?

— Je suis reçu. Septième sur douze.

— Bien; je t'embrasse. Nous nous retrouverons au train.

A six heures et demie, devant le train qui va, comme chaque soir, nous emmener à Vaucresson, j'arrive le premier. Car j'ai hâte de connaître les détails. Et, sans hâte, voici venir Robert, comme agrandi et aminci, pâle avec les pommettes rouges, fatigué.

La chaleur est si lourde que nous montons sur l'impériale. Nous y sommes plus seuls, d'ailleurs; nous pouvons causer. Alors, il me raconte sa cinquième et dernière journée d'examen. Depuis lundi matin, et nous sommes à vendredi

soir, il subit les épreuves orales. Je sais qu'il y a été extrêmement brillant. Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, c'était le français. Je crois que j'ai été bon, mais j'ai eu peur.

— Pourquoi?

— Pour l'écrit. M. Ziromsky m'a déclaré qu'il en était encore à chercher à comprendre ma composition. J'ai pensé : « Voilà la tape. Je suis coulé. » Tout de même il a bien voulu ajouter qu'il s'en était déjà étonné, en voyant mes notes pour les autres matières, et qu'il en restait bien plus surpris, après m'avoir entendu. Alors j'ai espéré. Et j'ai bien fait, puisque je suis reçu.

Il passe son mouchoir sur ses lèvres, qui ont soif, et rêve un peu. Le train file. — Un silence. — Je devine ce que Robert va me dire. J'en ai un léger pincement de cœur. Il fait remonter son mouchoir à son front. Puis :

— A présent, papa, tu vas t'occuper de moi?

— Tu vas d'abord me faire le plaisir de reprendre bonne mine.

— Oh! si ce n'est que cela...

Maintenant, il est bien sûr de se fortifier, et d'engraisser, et d'étonner tous les médecins...

Le train continue de filer. Et je songe. La guerre stagne, en ce moment. Notre offensive d'avril n'a pas rendu. Là-bas, les Russes de Kérensky n'ont pas l'air de bien marcher. Leur avance du 1er juillet est diablement compromise. Cependant, nous à l'ouest et eux à l'est, nous secouons, du mieux que nous pouvons, l'Allemagne bloquée. Et le tout se balance. Donc, cette année, rien ne se passera. Mais l'an prochain? L'an prochain, si l'Allemagne est alors débarrassée des Russes, ce sera le grand coup. Et précisément, si Robert s'engage maintenant, il en sera, lui, du grand coup. C'est ce qu'il veut, c'est ce qu'il a raison de vouloir...

A Vaucresson, sur la route du plateau, près de la villa, ma femme, Simone, la grand'mère, et jusqu'à Denyse le bébé de trois ans viennent au-devant de nous. Robert n'a pas un geste plus vif qu'à l'ordinaire. Il donne à sa mère son ordinaire baiser, et c'est en l'embrassant qu'il laisse tomber :

— Je suis reçu...

Denyse a entendu. De toute la force de ses petites jambes, elle retourne vers la maison, et crie à sa bonne :

— Guite!... Robert est reçu à son école...

Reçu à son école. — Cela veut dire qu'il va pouvoir s'engager....

20 *juillet* 1917. — Voici du nouveau. L'*Officiel* a publié l'Instruction ministérielle sur la situation militaire des jeunes gens qui viennent d'être reçus à l'École Normale.

Cette instruction, comme il sied, est fort confuse. Il faut la relire plusieurs fois pour la comprendre. Je crois y être parvenu. Et elle règle la situation des jeunes gens, appartenant aux classes 18 et plus anciennes, *bons pour le service*, des jeunes gens des classes 19 et plus jeunes, des exemptés ou réformés de toute classe. Mais elle est muette sur la situation des ajournés de la classe 18 (et c'est justement le cas de Robert).

Je rentre à la maison, nanti de l'*Officiel*, et assez content.

— Tiens, voici un papier qui va mettre quelques bâtons dans tes roues. Lis-le, et dis-moi si, avec cela, tu peux t'engager.

Robert le parcourt à peine. Il n'y comprend rien, et n'y veut rien comprendre. Il me rend mon journal, avec ces simples mots :

— Tu m'as dit mille fois, papa, que les règlements, et surtout militaires, on en fait ce qu'on veut. Il n'est pas possible que ton Instruction, si mal faite soit-elle, m'empêche de m'engager...

Cette fois, je m'irrite :

— Bon Dieu! Robert, seras-tu raisonnable? Si tu ne me crois pas va te renseigner à l'École.

Il est allé à l'École. Il a interrogé. — On a été fort embarrassé. En effet, rien n'est prévu. L'autorité militaire hésitera certainement. Et comme conclusion : « Que votre père tâche de biaiser, en vous faisant prendre quelque part. Vous nous tiendrez au courant, car le cas est intéressant. »

Voilà le résultat. Robert, candidat soldat, est devenu un cas, digne d'étude. Cela promet de beaux jours aux bureaux...

23 *août* 1917. — Sous les arbres, en nous promenant, Robert me harcèle de sa question mille fois posée :

— Le temps passe, papa. Tu n'as pas pris de décision?

— Je n'ai pas à en prendre, tant que nous n'aurons pas vu le docteur F..., et nous ne le verrons qu'en septembre. Il faut que tu te retapes à fond.

— Mais s'il me déclare bon?

— Nous tenterons la chance : je te l'ai promis. Seulement, avec cette Instruction, je ne sais pas comment nous en sortirons.

Alors Robert m'ouvre son cœur, — ce qui est rare :

— Papa, arrange-toi pour que je sois pris, ou j'y perdrai toute ma santé, je ne serai plus qu'un neurasthénique...

10 *septembre* 1917. — C'est aujourd'hui que nous sommes allés voir le docteur F... — J'ai posé ainsi la question :

— Robert me demande, — comme récompense de son admission à l'École Normale, — de faire le maximum d'efforts pour qu'il puisse s'engager. J'ai promis, — à une condition : c'est qu'il soit capable, en effet, de s'engager, c'est-à-dire capable, s'il est soldat, de faire travail de soldat, non seulement se battre, mais vivre la vie de tranchées, mais supporter tout ce qui se supporte, de la mer du Nord à l'Alsace. Je viens vous demander votre avis là-dessus. Supposez qu'il soit votre fils, et dites-moi ce que vous vous diriez...

— Bien, — a répondu le docteur.

Et il a examiné Robert. Longuement, méticuleusement, consciencieusement, il a ausculté, palpé, interrogé. Puis, il s'est assis, et m'a regardé.

J'attendais son jugement avec optimisme. Pour deux ou trois mots qui lui étaient échappés, je me persuadais qu'il ferait des objections, et que l'affaire se terminerait par : « Tout est bien, mais encore trop jeunet... »

Il a dit :

— En vérité, je ne trouve rien, monsieur de Rouvre. Les poumons sont parfaits. Le cœur est solide. Les muscles, les nerfs en bon état. En conscience, — oui, il peut s'engager...

Je ne bronchai pas. Mais, au dedans de moi, il y eut un grand étonnement. Tout en me disant : « Cela vaut mieux, cela vaut mieux, que Robert soit bien portant, » — je me répétais : « Est-ce possible, — tout de même, est-ce possible qu'il soit en état de s'engager?... »

Robert, lui, se rhabillait. Il ne triomphait pas oralement. Mais il avait son fin sourire, muet.

— Eh bien? — interrogea ma femme, à son retour.

— Le docteur donne la permission...

— Ah! — fit-elle, avec le même étonnement que moi, le même trouble intérieur, sans doute, et la même acceptation...

12 *septembre* 1917. — J'ai fait consulter le colonel D..., spécialiste en matière de recrutement, et chef tout-puissant.

Mais le colonel D... trouve l'affaire complexe (j'en étais sûr), et la solution ne lui apparaît pas. Tout d'abord, donc, et pour prendre du champ, il veut que Robert passe la visite médicale réglementaire rue Saint-Dominique, devant un médecin-major.

Jour est pris à cet effet.

18 *septembre* 1917. — A onze heures, un ami qui s'était chargé d'accompagner mon fils revient :

— Voici, — me dit-il. — Le major n'a rien voulu savoir. Il trouvait absurde la manière de faire du colonel D... Il blâmait cet examen médical avant tout engagement. Néanmoins, sur l'insistance de votre fils, il s'est décidé à l'examiner. Et le résultat n'a pas été meilleur : il a absolument refusé de le prendre dans l'infanterie. Or, dans les autres armes, on n'accepte aucun engagement.

— Eh bien! il fallait s'en aller.

— C'est ce que j'ai conseillé. Mais votre fils, lui non plus, n'a rien voulu savoir. Il a expliqué au major qu'il était élève de l'École Normale, que, s'il était reconnu bon, il y aurait, de toute nécessité, une place pour lui au 32e d'artillerie, à Fontainebleau...

— Mais c'est inexact...

— Sans doute; et le major, je pense, n'a pas été dupe. Mais il a trouvé le jeune homme bien gentil, bien crâne. Il a dit : « Le 32e se débrouillera... » et il a signé un certificat conditionnel...

— Ouf! c'est bien compliqué. Mais tout de même Robert gagne chaque jour un petit peu...

Mon ami sourit :

— Je ne sais pas comment le colonel D... va en sortir...

27 *septembre* 1917. — Le colonel D..., en effet, n'en sort pas. Il a à concilier l'Instruction ministérielle, qui met les Normaliens au 32e d'artillerie, l'absence de vacances dans ce régiment, et le certificat du docteur, qui n'autoriserait Robert à contracter un engagement que pour entrer au 32e. Tout cela est fort inconciliable.

2 *octobre* 1917. — J'apprends fortuitement que le commandant C... vient d'entrer au cabinet du Président du Conseil, Ministre de la Guerre (M. Painlevé). Ce peut être le filon, — en bonne part. Je réussirai par lui, ou je ne réussirai jamais.

Je lui téléphone : nous convenons que je lui enverrai Robert.

20 *octobre* 1917. — Cela n'a pas l'air de mieux marcher. Le commandant C... a vu Robert, lui a promis tout son appui, et nous n'avançons pas. Je retéléphone. Il y a complication. Le commandant C... a consulté les officiers du Cabinet sur la marche qu'il devait suivre. Les officiers, dans la naïveté de leur cœur, et vu qu'il s'agissait d'un candidat artilleur, ont unanimement conseillé au Commandant de s'adresser à la Direction de l'Artillerie. Ces jeunes gens ignoraient que les engagements dans l'artillerie dépendent de la Direction de l'Infanterie...

Notre ami C... a donc fait suivre son petit dossier à la Direction de l'Artillerie. Celle-ci a répondu : « Connais pas ». Et la Direction de l'Infanterie, mortifiée, boude. — Nous voilà bien.

31 *octobre* 1917. — Le mois se termine dans l'énervement de Robert. Il est près de désespérer.

1er *novembre* 1917. — Nous avons tellement bousculé le destin, qu'il a cédé.

Voici la lettre que m'adresse le commandant C... :

PRÉSIDENCE DU CONSEIL
Secrétariat général

Paris, le 1er novembre 1917.

Cher Monsieur,

J'ai su l'autre jour, — trop tard, je le regrette, — la présence à la Direction de l'Artillerie, comme adjoint au Direc-

teur, d'un de mes camarades (un de mes conscrits) le lieutenant-colonel A... Je lui ai écrit de suite pour l'affaire de votre fils.

Ci-joint, non seulement copie de sa réponse, mais l'ordre même, pour votre fils de se rendre de suite au 32e à Fontainebleau.

L'ordre annexé, et que je tiens entre mes mains, est irrégulier au premier chef. Robert, — qui n'a signé aucun engagement, qui est ajourné, qui n'a pas fait le stage minimum réglementaire dans un corps de troupe, — est incorporé d'office au 32e d'artillerie, au titre d'élève de l'École Normale, pour rejoindre ses camarades (qui en sont d'ailleurs sortis) à l'École d'Aspirants de Fontainebleau!

C'est un beau succès d'obtenir un ordre pareil, et il y a eu, j'imagine, tant de signatures données aux fins d'embusquage, que celle-ci, irrégulière, mais donnée aux fins de procurer un soldat à la France, vaut d'être citée...

Robert rayonne.

3 *novembre* 1917. — Robert doit arriver à Fontainebleau dans la matinée, et les trains ne vont pas vite.

J'entends la bonne entrer dans sa chambre vers cinq heures. Je l'entends s'habiller, boucler son petit baluchon, puis passer chez sa sœur.

— Adieu, Simone. Je me sauve...

Puis il vient chez moi.

— Au revoir, papa...

— Bon courage, vieux. Ne prends pas froid, là-bas; et écris vite...

Nous nous embrassons...

Ensuite, tout doucement, il entr'ouvre la porte qui donne chez sa mère. Il ne faut pas réveiller la petite Denyse. — Dans un souffle :

— Au revoir, maman...

Voici la porte de l'escalier qui s'ouvre, qui se referme, — et le bruit des pas diminue, diminue...

C'est fini. Robert est parti vers la guerre...

5 *novembre* 1917. — La première lettre de Robert, militaire.

C'est ma femme qui la décachette et nous la lit. Denyse elle-même interrompt ses jeux. — Il a été reçu avec le res-

pect que l'on doit à une recrue pour qui le Ministre a pris une décision spéciale. Moins on a compris l'ordre, mieux on s'y est conformé. On l'a incorporé, jusqu'à régularisation officielle, dans un des groupes d'élèves, que l'on appelle brigade. Et il a endossé son bel uniforme de canonnier de deuxième classe. S'il n'avait pas le sentiment que tout cela n'est peut-être que provisoire, et que sa situation est aussi précaire que celle d'un danseur de corde sur sa corde, il serait tout à fait heureux.

10 *novembre* 1917. — La première visite de Robert, permissionnaire.

Les élèves-aspirants ont campos du samedi soir au dimanche soir. Robert va donc nous arriver vers huit heures, et nous restera toute la journée de demain dimanche. — C'est une grande impatience, à la maison.

Huit heures, — et le quart, — et la demie... A-t-il manqué le train? Est-il consigné, déjà?

Puis, un pas lourd dans l'escalier, un pas que nous ne connaissons point, et que nous reconnaissons.

Ma femme, Simone, se précipitent dans le vestibule, ouvrent elles-mêmes la porte. Est-ce lui? C'est lui : quelqu'un entre, et la porte se referme. — Le voici dans la salle à manger, sous la lumière du lustre électrique. Il paraît grandi, et en même temps tout rajeuni. Sa tête imberbe de dix-neuf ans ne semble pas en avoir plus de quinze. Il sourit, avec des yeux naïvement contents et fiers.

— Bonjour, papa...

Il avance vers moi avec un gros bruit de souliers ferrés. Il est tout bleu : veste, pantalon bouffant et jambières. Il évoque l'idée d'un Mascarille élancé.

Sa mère, qui est myope, se met à genoux devant lui :

— Voyons ton bel habit...

Et elle passe la main sur le passe-poil rouge, seule marque qui, dans l'uniformité du bleu, distingue aujourd'hui un artilleur d'un autre quelconque poilu.

— Comme te voilà richement habillé, — fait-elle en riant, — c'est du beau drap.

Après l'avoir bien palpé, elle l'installe devant le petit

couvert qui l'attend. Et nous le regardons manger. Et nous l'écoutons.

Simone le harcèle de questions d'ordre purement matériel, et sur son ordinaire, et sur son couchage, et sur ses camarades de chambrée. Mais Robert revient à sa préoccupation : comment tout cela va-t-il se terminer? Le gardera-t-on, ne le gardera-t-on pas?

Je le rassure :

— Tu sais bien que ta bonne fortune a mis tout exprès le capitaine Van G..., à Fontainebleau. Il va s'employer pour toi, là-bas, comme le commandant C... l'a fait à Paris.

Ce disant, je pense à part moi : que peuvent donc faire sur la terre les gens qui n'ont pas de relations?...

Dimanche, 11 *novembre* 1917. — Robert est fâché, et Simone plus encore que lui, de n'avoir pas de numéro à son uniforme. Pour nous faire honneur, il a mis son dolman du dimanche, et le tailleur du régiment n'y a pas encore cousu le 32 réglementaire.

Après la messe, nous courons de droite et de gauche pour trouver les chiffres qu'il faut. Mais c'est dimanche, c'est difficile.

Nous ne dénichons notre affaire, que l'après-midi, en allant chez le grand-père. Et c'est le grand-père lui-même qui, avec un poinçon, fait dans l'étoffe les trous par où passeront les griffes qui tiendront les chiffres de cuivre. Il s'y efforce, le grand-père, avec joie, lui aussi, et fierté, — une fierté qui transpire dans chacun de ses mots. Nous sommes tous pris du même vertige.

19 *novembre* 1917. — Il y a une petite nuance moins gaie, dans la lettre reçue ce matin.

J'ai relevé cette phrase :

... *Je n'ai pas été long à comprendre le prix que les soldats attachent à la correspondance : j'ai beau ne pas être au régiment même, ni avec des voyous comme camarades, je trouve forcément que chacun est bien seul ici...*

25 *novembre* 1917. — Néanmoins c'est vrai, c'est rigoureusement vrai qu'il est heureux, dans la satisfaction d'avoir obtenu ce qu'il voulait, et qui était le devoir.

Il en jouit pleinement, à ses visites du dimanche. —

Simone groupe autour de lui ses amies qui viennent l'admirer, qui assistent en riant à son petit dîner de cinq heures du soir, avant le départ pour Fontainebleau. Alice M..., Nanette, Marie T..., elles sont là, près de lui; l'une brosse sa capote, une autre joue avec son calot. Et Simone s'écrie :

— Comme nos dimanches sont gais, cette année...

23 *décembre* 1917. — Ma femme, silencieuse, lit les journaux, rapproche les nouvelles, les bruits qui courent, suppute, m'interroge :

— Est-ce vrai, cette histoire de nouveaux avions allemands très grands, qui viendraient en escadre sur Paris? Est-ce vrai qu'on les attend?

J'élude :

— Du moment que les journaux peuvent en parler, c'est qu'il y a du vrai. Mais ce n'est pas une raison parce que l'on s'attend à quelque chose pour que quelque chose arrive. Et puis, il faut franchir les tirs de barrage. Et puis, nous savons ce que c'est. Rappelle-toi le Zeppelin de la rue des Dames, tout près...

Mais ma femme reste inquiète. Le soir, elle se tient attentive dans le salon, et la moindre corne d'auto prend des allures de sirène. Alors, elle pense plus apparemment à Robert. Ce rappel de la guerre toute proche de nous, toute prête à fondre sur nous dans sa manière la plus horrible, ce rappel souligne que ce n'est pas seulement pour mettre un bel uniforme, et rire avec des petites filles, que Robert s'est engagé. Chaque jour qui passe nous rapproche de celui où c'en sera fini, du beau décor.

Ma femme y songe, pense tout haut, pour me forcer à parler :

— Et l'offensive allemande? Y crois-tu? Il n'y a plus de Russes, il n'y a plus d'Italiens, il n'y a plus que nous...

— Et les Anglais, et les Américains bientôt, — et le Tigre?...

— Oh! un vieillard...

— Le vieillard, et les millions de jeunes gens...

— Tu ris. Mais il y a des moments où je m'effraie. Crois-tu qu'on tiendra?

— Bien sûr...

Il est certain que j'ai toute confiance. Mais il est certain

que je ne sais rien. Ma foi est fondée sur des probabilités. Nous avons résisté en 14 sans préparation. Donc nous résisterons en 18, si bien entraînés, si bien armés, si bien aidés. Mais je n'en sais pas plus que le dernier des Kabyles, qui fait semblant de ramasser nos ordures dans les rues.

— Oh! — interrompt ma femme, — entends-tu?

— Non... Il est onze heures. Ce ne sera pas pour cette nuit. Va te coucher...

28 *décembre* 1917. — Robert est enfin soldat, — officiellement! Grâce au capitaine Van G..., il a, sans visite médicale nouvelle, été autorisé à contracter son engagement. Après quoi, il a été inscrit, en la forme, sur les contrôles de ce 32e, où il compte depuis deux mois moins trois jours, où, depuis deux mois moins trois jours, on le nourrit, l'héberge, et le paie... Si l'administration n'est pas contente, elle est bien difficile.

En nous annonçant ce couronnement de son long effort, Robert ajoute :

« *J'ai eu juste le temps d'entrevoir que je signais, non ma condamnation à mort, mais l'engagement de servir la France, fidèlement et avec honneur, pendant la durée de la guerre...* »

Je relis : « ... *non ma condamnation à mort...* » — Oh! je suis bien sûr qu'il riait, en écrivant ces mots...

31 *janvier* 1918. — Brusque réveil, cette nuit.

Ce n'était pas la sirène. C'étaient, déjà, les bombes...

11 *février* 1918. — A cause de ces gothas, notre train-train de vie est modifié.

Ma femme estime que son premier devoir est de protéger Denyse. Elle va donc l'emmener à Vaucresson, avec une bonne. Simone, qui n'a peur de rien, et qui l'a prouvé, en se rendormant sous les bombes, restera avec moi, à Paris. Mais nous promettons solennellement à ma femme de descendre désormais à la cave : autrement, les nuits de gothas lui seraient encore plus martyrisantes, loin de nous. Et nous irons la voir, le dimanche. En semaine, le téléphone fera la liaison.

Mais Robert nous méprise beaucoup, de ces arrangements. S'il comprend que l'on mette Denyse à l'abri, il admet peu que nous descendions à la cave. De plus, il a posé en principe que ses permissions doivent lui assurer le maximum de repos.

On ne se repose pas, à faire la navette entre sa cave et son lit. Il s'est donné à la patrie, très sérieusement. Toute fatigue qu'il s'impose, et qui n'est pas pour elle, est un petit vol qu'il lui fait. Il ne descendra à la cave que sur mon ordre.

17 *mars* 1918. — L'Assemblée annuelle de la Société des Gens de Lettres m'a empêché de passer ma journée avec Robert à Vaucresson. Heureusement, la séance finit assez tôt pour que j'aie l'espoir de l'attraper à son retour, à Saint-Lazare, et de l'embrasser, avant qu'il file pour la gare de Lyon.

Je vais doucement, dans cette fin d'après-midi de dimanche. Il fait beau, comme il ne fait beau qu'à Paris. Les gothas, au demeurant, n'ont pas fait fuir grand monde. Et le sentiment, qui est en chacun de nous, que la suprême tentative des Boches, leur offensive pour la paix se prépare, ne fait pas perdre un souffle de ce tiède printemps. Paris respire, entre deux nuits dans les caves... A la gare, j'achète un journal de modes que je sais que Simone désire, et je vais au quai, où ils doivent arriver, elle et son frère.

Les voici, Simone toute menue, Robert, grand, et chaque jour fortifié. Ces derniers mois l'ont transformé. On lit, sur sa bonne figure qui s'arrondit, la pleine satisfaction morale; et, quoi qu'il arrive, il aura vécu, depuis son engagement, le meilleur temps de sa vie.

— Tiens? papa... — fait-il.

— Oui... L'Assemblée a eu le bon esprit de finir comme il fallait. Suis-je de trop?

Nous cheminons un peu hors de la gare. Robert parle des examens de sortie, qui approchent. Encore quelques compositions, et le classement se fera, et il sera nommé aspirant, et il sortira de l'École, et il aura une belle permission de quinze jours, vers la mi-avril...

C'est sur cet espoir qu'il nous quitte. Il descend dans le Nord-Sud, file vers le P.-L.-M., en criant : « A dimanche... »

Nous ne nous attardons point à l'idée que, presque chaque nuit, dans notre Paris, des bombes tuent, et que, bientôt, ce Robert, dont les lourds souliers résonnaient à l'instant sur les marches du Nord-Sud, va s'en aller à son tour, avec un engin de mort, vers la zone si proche, où l'on se tue...

Simone s'appuie sur moi disant :

— Qu'il fait donc bon, ce soir...

9 *avril* 1918. — C'est vrai que deux dimanches viennent de passer, sans lui.

Dans ses lettres, il ne parvient pas à témoigner beaucoup d'émoi pour nos gothas et nos berthas. Il a établi, une fois pour toutes, nos probabilités d'être atteints, eu égard au nombre journalier de victimes et à l'importance de la population. Comme ces probabilités sont infimes, il ne s'y arrête pas. Mais il s'arrête fort devant ses permissions qui disparaissent.

Il est maintenant en pleins examens de sortie. D'un jour à l'autre, il va être nommé aspirant : son affectation, à un régiment quelconque, dépendra de son rang; d'après ce rang, il choisira sa résidence ou sa spécialité (artillerie lourde, artillerie légère, c'est-à-dire le 75, et artillerie de tranchée).

Robert est un garçon si bizarre, qu'il a volontairement peu travaillé ses cours. Il se considère, et à juste titre, comme beaucoup plus instruit que ses condisciples. Les problèmes d'écartement ou d'allongement de tir, qu'on lui donne à résoudre, n'accroîtront donc pas utilement sa culture. Alors, il s'en désintéresse. Mais il a besoin d'être chaque jour physiquement plus fort, car c'est ici sa légère infériorité. Donc, il soigne la bête, mange le plus possible, se promène le plus possible, dort le plus possible.

C'est pourquoi son rang sera vraisemblablement peu remarquable...

Je n'ai rien voulu tenter là-contre. Il aurait cru que je le poussais vers une bonne place en vue d'un bon coin. Il se fût cabré. J'ai simplement indiqué que l'artillerie lourde *à faible portée* était la plus attachante, comme service. Que va-t-il nous annoncer?

10 *avril* 1918. — Il est affecté au 31e d'artillerie, artillerie légère, au Mans. La résidence me plaît. J'y connais quelques personnes. Robert ne sera pas isolé. Son numéro, comme je m'y attendais, n'est pas brillant : 128e sur 178 élèves reçus aspirants. Cependant, il aurait pu choisir autre chose que l'artillerie légère, — autre chose, qui eût été le bon filon. Et il n'en a pas voulu.

12 *avril* 1918. — Robert a téléphoné hier qu'il devait se rendre au Mans, sans délai ni permission.

Heureusement, Paris est sur la route de Fontainebleau au Mans. Il pourra déjeuner à Vaucresson, et filer, par Versailles, sur son dépôt.

Moi aussi, je vais donc, pour le joindre, aller déjeuner à Vaucresson. Une fois encore, nous serons tous les cinq à la table familiale...

Sur le quai de la petite gare, pleine de soleil, pleine de tout le printemps qui s'épanouit, j'aperçois Robert transformé. Coiffé du képi d'officier, sur lequel court le galon blanc de l'aspirant, vêtu d'un imperméable bleu, serré à la taille et ample du bas, il est grand, fortifié et hâlé, — si différent du normalien maigre et long qui, huit mois plus tôt, dans ces mêmes bois de Vaucresson, désirait d'une telle ardeur son engagement!

Simone, près de lui, a, elle aussi, ses vœux exaucés. Ce bel officier, c'est son frère, et, le voir ainsi, c'est, pauvre petite, tout ce qu'elle demandait sur terre...

Je ne dispose que de très peu de temps : arrivé après Robert, je repars avant lui. Il m'accompagne donc à la gare, avec sa mère et Simone. Mais nous ne pensons pas que notre séparation soit définitive : nous ne sommes qu'au 12 avril, — il ne doit être au front que vers le 25, — nous espérons bien que, dans cet intervalle, il trouvera quelques heures pour revenir du Mans ici. C'est pourquoi nous devisons si tranquillement...

Et je les regarde tous les trois, lui, sa sœur, sa mère, debout devant mon wagon. Le reflet de la joie de ses enfants passe sur le visage pâli de ma femme. Elle est fière, elle aussi, et confiante de la confiance qu'ils ont tous deux. Elle sent que Robert vit en ce moment la plénitude de son rêve. Elle est heureuse pour lui, s'efface en lui...

— Allons, adieu, mon petit. Écris-nous vite. Va voir M. de L... et surtout, pas de bêtises : ne demande pas à partir avant ton tour. Ne force pas ta destinée. Tu es sur le chemin que tu as voulu : suis-le, selon ce qu'on te dira de faire...

19 *avril* 1918. — Robert en garnison.

Ses lettres sont radieuses. Il a trouvé là-bas l'accueil que

j'attendais, et un plaisir qu'il ne soupçonnait pas. Enfin sorti des lycées, des écoles, — des boîtes, — il ne voit pas tout de suite que la garnison en est une autre. Il fait en liberté sonner ses éperons sur le pavé des rues : toute sa joie, en ce moment, est là-dedans. Et puisque la guerre est au bout de cette halte, les soins nouveaux de son métier, les petits détails de la caserne lui sont un vrai plaisir. Il l'écrit textuellement à Simone :

« ... *Je suis heureux de faire connaissance par moi-même avec toutes les sensations du jeune officier en garnison... au prix desquelles un jeune homme n'achèterait pas vingt années d'existence....* »

Comme on dispose facilement de sa vie, lorsque l'on a vingt ans! Et quelle force, que cette insouciance...

21 *avril* 1918. — Oui, ceux qui craignent, ce sont ceux qui savent, et se souviennent. Les jeunes, n'ayant point de passé, se moquent fort de l'avenir. Et le présent seul est visible pour eux : c'est pourquoi ils en jouissent.

... Ils en jouissent, même à l'âge de Robert, même avec la culture de Robert, — puérilement : il a pu s'échapper du Mans pour quelques heures; il a passé avec nous la matinée d'un dimanche; — et, pendant tout le temps que nous nous sommes promenés, ils n'ont fait, sa sœur et lui, que parler uniforme, képi, houseaux, brodequins...

Il s'est voué à un grand but, et il sait de quel prix il peut être appelé à payer; il va, dans très peu de jours, se perdre dans une guerre atroce, et il sait les souffrances qu'il y pourra trouver; elle le sait, elle aussi, sa sœur, — et ils échangent gravement leurs vues sur la couleur d'une coiffure, sur la largeur d'une cravate, sur la forme d'une vareuse...

Je les blâme tout haut, — mais je les félicite tellement tout bas...

23 *avril* 1918. — Cependant, toute permission étant désormais supprimée, il faut bien que nous renoncions à l'espoir d'un nouvel arrêt, avant le départ définitif. Et quand il partira, où ira-t-il? Si c'est vers Amiens, nous ne le reverrons pas. Si c'est vers l'est, on peut espérer quelque combinaison, analogue à celle de l'autre jour.

Cet après midi, M. de L., qui, si excellemment, a mis à la

disposition de Robert sa maison et son influence dans les milieux militaires du Mans, m'a attaqué au téléphone. — Le terme est arrivé : Robert a reçu l'ordre de partir pour Chartres, d'où il sera dirigé sur une gare régulatrice inconnue. Et c'est ici que l'ingéniosité et le dévouement de M. de L. se sont déployés. Il a voulu découvrir le nom de cette gare régulatrice. Comme il s'agit d'un secret militaire, on pense qu'il y est vite parvenu. Robert va à Connantre, sur le réseau de l'Est, au sud d'Épernay. Connantre ravitaille le front de Champagne et du Chemin-des-Dames. (Je pense : « Cela va bien. Les Allemands n'attaqueront jamais par là »). M. de L. s'est arrangé pour que Robert puisse continuer son chemin sur Connantre, sans s'arrêter à Chartres; conséquence : Robert peut s'arrêter à Paris, qui est sur le trajet direct Le Mans-Connantre. Le tour est bien joué. — Il va arriver vers sept heures, pour ne repartir que demain, aux environs de midi. Mais M. de L. me conseille de l'aller recevoir moi-même à Montparnasse. Si mal que soit faite la surveillance des permissionnaires, il faut craindre un excès de zèle...

Voici Robert, tout empêtré de sa cantine, de sa musette, de sa boîte à masque; glorieusement empêtré, surtout, de ce grand sabre qu'il porte pour la première fois. Il m'embrasse, il rayonne, — il part pour le front.

Aucun militaire n'est ici pour demander à cet autre militaire, d'où il vient et où il va. — Nous passons.

Nous avons ce soir, une absolue confiance, et dans le destin de la France, et dans le destin de notre famille. Robert part : nous pensons uniquement que c'est bien l'heure de partir. Après les Gothas, les Berthas, le recul de mars, la corde est tendue à l'extrême, il faut se redresser, il faut arrêter le Boche. L'univers a les yeux fixés sur cette ligne incurvée où se déroule la Bataille de France. Robert s'en va vers cette bataille, au moment décisif, selon qu'il l'avait toujours désiré. Nous espérons dans la France et en lui, nous ne regrettons rien...

Avril 1918. — Mon service est tel que je n'ai pu revoir mon fils, ce matin. J'en avais la prescience, hier, quand je l'ai embrassé, chez sa grand'mère.

Je n'ai pu avoir que ce soir, par ma femme, des détails sur son départ.

— Comment cela s'est-il passé?

— Très bien. Robert avait réellement un enthousiasme sacré. Sous la voûte, nous avons rencontré son camarade du Condorcet, le jeune D...; Robert lui a serré la main, avec condescendance, comme à un petit garçon qui reste avec les femmes, tandis que lui, il allait à la guerre. Et c'est tout équipé, revolver en bandoulière, que, monté dans sa voiture, il a, d'une voix sonore, jeté ces mots, où passait toute sa fierté :

— A la gare de l'Est...

29 *avril* 1918. — Notre préoccupation, depuis que Robert est parti, est de découvrir, par un mot quelconque de ses lettres, le lieu exact où il se trouve. C'est ma femme qui y arrive.

Après un passage, où il parle d'un bombardement intensif subi par sa batterie, Robert a écrit :

... *Au contraire, en cet instant, j'entends à peine quelques lointains coups de canon (ce sont des réglages discrets); alors, un noble silence règne sur la plaine : en particulier, comme l'indique le nom d'un des points principaux du secteur, l'instrument favori d'Alfred de Vigny y fait totalement défaut...*

J'avais toujours indiqué que Robert devait être aux environs de Reims. Ma femme se remémore les noms les plus fameux de ces environs. Et soudain.

... *L'instrument de Vigny n'y est pas... Le cor n'y est pas... Voilà : Cor — n'y — est, — Cornillet... Robert est au mont Cornillet.*

Nous sommes rassurés, vraiment, de le savoir là...

20 *mai* 1918. — Ses lettres sont un crescendo d'allégresse. Tout ce qu'il fait, et quoi qu'il fasse, lui donne une joie sainte. Il est vraiment comme le jeune prêtre, aux jours qui suivent l'ordination, aux jours de communion complète avec le Maître. Il a fait huit jours de liaison avec l'infanterie, et il a connu la misère de la tranchée. Il a remplacé, un matin, tous ses officiers absents ou blessés. Il a déjà couru le pays, pour des missions risquées. Il a été « sonné » au passage des rivières. Il est heureux, dans le devoir plein.

Nous, qui le suivons par ses lettres, qui partageons ses émotions, nous portons avec nous comme un reflet de lui-

même; et notre maison, d'où notre fils est parti, est cependant animée et gaie, comme s'il était là.

1er *juin* 1918. — Semaine pénible, inattendue, dont je récapitule les jours, sans y croire.

Mardi, M. de C., député, chez qui nous devions dîner, téléphone, pour remettre; et je perçois une étonnante angoisse dans sa voix :

— Ils ont pris Craonne, et plus encore...

Mercredi, j'apprends, de source sûre, que Fismes est tombé dès mardi, et que la trouée s'élargit... s'élargit...

Vendredi, les administrations publiques se préoccupent, par ordre, de faire leurs malles.

Aujourd'hui, dimanche, le communiqué annonce les combats dans Château-Thierry...

Ma femme se moque un peu de moi :

— Ton Chemin-des-Dames inexpugnable, il a été plus long à prendre qu'à perdre...

Et elle me retourne mes aphorismes de connaisseur, à savoir que l'artillerie a peu à craindre dans les offensives, mais beaucoup à craindre pendant les retraites. Maintenant, on y est, dans la retraite. C'est maintenant que, sous le feu de l'ennemi, Robert, avec son léger 75, va courir de place en place, pour défendre une rivière, protéger un pont, sauver une arrière-garde. Que va-t-il arriver?

Rien, j'espère bien, car sa dernière lettre, reçue tout à l'heure, toujours aussi alerte, paraît ignorer le drame qui se joue sur sa gauche, au sud-ouest de Reims, à quelques kilomètres...

8 *juin* 1918. — La semaine a été meilleure. Les Allemands n'ont pas dépassé sensiblement Château-Thierry. Cela va se colmater, comme devant Amiens. Il est vrai que Robert est entré dans la danse, — mais après le grand danger, semble-t-il. J'imagine qu'il est non loin de la Marne, vers Dormans. Il écrit que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il en est resté près de quinze à cheval. Mais il n'en est que plus satisfait. Il est persuadé que le mauvais pas est franchi, ajoutant, textuellement : *J'ai la prétention d'être mieux placé que les habitants de Vaucresson ou de Paris pour le savoir.*

C'est à la fois méprisant et suffisant; et je n'y vois point

de mal. Puisqu'il juge ainsi, c'est que chacun, autour de lui, juge de même. Là-bas, ils ont sans doute des tuyaux. Le gouvernement ferait bien d'en faire profiter tous ces gens dont les bagages encombrent les gares, tous ces fourriers de déroute, qui se sauvent vers des cieux sans avions, des pays sans gothas, sans menace d'invasion, qui sont la minorité, sans doute, mais qui, étant les plus en vue, font, sans le savoir, le plus de mal...

11 *juin* 1918. — Nous serions bien en peine pour nous en aller, s'il le fallait. Simone est très gravement prise, d'une sorte de grippe, qui a brusquement évolué en pneumonie. La nuit a été des plus mauvaises. Bien que le médecin réponde d'elle à présent, ma femme n'avait pas besoin de cette émotion supplémentaire.

15 *juin* 1918. — J'arrive au bureau, assez fatigué par ce souci de Simone malade, de ma femme lasse, de l'ensemble des choses, que l'on sent si précaire. Mais les bouts de papier administratifs sont un dérivatif. Mon commis d'ordre me passe des lettres, que je lis. En voici une qu'il n'a pas décachetée, car elle m'est adressée personnellement. Je l'ouvre, en continuant de parler service. Je l'ouvre, je lis, et, quand j'ai lu, je dis :

— Voici une lettre que vous me passez comme cela, que je lis comme cela, qui n'est pas grave heureusement, mais où j'aurais pu tout aussi bien apprendre que mon fils a été tué... Écoutez :

Hôpital temporaire 45, Sézanne (Marne).

Monsieur,

Votre fils, M. Robert de Rouvre, me prie de vous annoncer son arrivée à notre hôpital. Il a été blessé hier 12 juin par un éclat d'obus, dans la région mastoïdienne. Il a été immédiatement opéré par un chirurgien distingué qui a pu extraire facilement le projectile. Ce matin, l'état du cher malade est satisfaisant, la température est 37°, il repose et ne souffre pas trop.

D'ici quelques jours, il sera probablement évacué sur l'intérieur. D'ici là, cher Monsieur, je me ferai un plaisir de vous tenir au courant.

Veuillez agréer, avec les souvenirs et les baisers de votre cher enfant, — etc.

Sœur Vincent,
fille de la Charité.

— Il n'y a rien à craindre, — observe mon commis d'ordre. — La lettre est très rassurante.

— En effet. La sœur ne parlerait pas d'évacuation, « d'ici quelques jours », elle ne dirait pas « je me ferai un plaisir... », si elle avait le moindre doute.

Cependant, le papier tremble un peu dans ma main. — Robert blessé, — si tôt! Et puis, sait-on jamais?

Je vais consulter notre commissaire militaire.

— Qu'en pensez-vous?

— Avec une lettre pareille, je vous assure, vous n'avez rien à redouter.

Cette affirmation m'est précieuse. Je n'ai plus aucune arrière-crainte. Et pour que ma femme n'en ait pas non plus, je prends soin, avant le départ du train qui doit m'emmener déjeuner à Vaucresson, de lui acheter quelque objet qu'elle réclame depuis plusieurs jours, et que j'ai constamment oublié de lui rapporter. Aujourd'hui, elle verra que je suis sans préoccupation...

Comme elle vient au-devant de moi, dans l'avenue :

— Tiens, — dis-je, — je m'en suis souvenu, cette fois...

— Tu es bien gentil.

— Tu es contente?

— Oui.

— Alors, ça va... Et voici autre chose : une lettre d'un hôpital de Sézanne. Robert est blessé, — un rien...

— Ah! — fait-elle, avec cette intonation sourde que je lui connais, quand elle n'en veut pas dire plus.

Je lui tends la lettre. Elle la lit. Elle reconnaît que rien n'y est alarmant, — excepté, peut-être, la blessure.

— Région mastoïdienne, — murmure-t-elle.

— C'est près de l'oreille...

Elle souligne :

— C'est le crâne...

Il est entendu que je vais écrire tout de suite à Sézanne,

demander des précisions. En même temps, j'agirai près du Sous-Secrétariat du Service de santé, pour que Robert soit dirigé sur un hôpital de notre région. S'il y est envoyé sous deux ou trois jours, je n'irai pas à Sézanne; s'il doit rester un peu plus là-bas, je l'irai voir.

— Nous avons un hôpital à Vaucresson, — dit Simone; — si Robert pouvait y venir!...

— Je tâcherai...

Et tandis que je m'en retourne à la gare, je dis à ma femme:

— Robert a toujours eu de la chance... Peut-être en est-ce encore, que d'être blessé, peu grièvement, en ce moment...

— Dieu t'entende, — réplique-t-elle.

Dimanche, 16 *juin* 1918. — Dieu n'a pas entendu.

Vers onze heures, cette nuit, un agent de la gare a sonné à la porte du jardin. C'est ma femme qui l'a interpellé, de sa fenêtre; et l'agent a expliqué qu'un ordre téléphonique était venu de Paris, me demandant d'être à mon bureau, bien que ce fût dimanche, le plus tôt possible, dans la matinée.

— Réponds, — dis-je à ma femme, — que c'est entendu. Au reste, je voulais y aller...

L'homme parti, ma femme m'interroge :

— Qu'est-ce? — Et un nom lui vient aux lèvres : — Robert?

— Comment diable veux-tu qu'il s'agisse de Robert? Quel lien y a-t-il entre le bureau et lui? On me dérange, comme on faisait en 1914, pour rien, — ou pour me demander le poids de mes dossiers à évacuer...

Il est vrai, il est très vrai, que je vois la chose ainsi. Aucun rapport ne peut exister entre la blessure de Robert et une convocation, à moi adressée, d'être au bureau de bon matin. Je dois donc être tranquille, je suis tranquille... Mais, tout de même, cette alerte dans la nuit, et cet enfant blessé, là-bas, et Simone, ici, que l'on a réveillée, et qui tousse, encore très atteinte, tout cela fait un ensemble lourd à porter...

C'est ainsi que le jour vient.

Je pars pour Paris par le premier train.

— Mon cher ami, — me dit le très haut fonctionnaire qui m'a appelé, — mon cher ami, ce n'est pas pour le service que je vous ai dérangé...

J'interroge des yeux, mais je sais déjà, et tout d'un coup, la réponse :

— C'est pour votre fils. Vous m'aviez demandé d'intervenir auprès du Service de Santé, pour le faire évacuer. Je n'arrive pas à comprendre comment, en quelques heures, il a pu être renseigné, mais le fait est que, tout de suite après dîner, hier, le Cabinet m'a téléphoné...

Il s'arrête :

— Votre fils est très mal, mon ami. Il faut y aller tout de suite...

Je murmure :

— Très mal... Vous dites : très mal... Vous en savez plus?...

— Non pas. Je vous le jure. Mais partez vite...

— Et comment? Il y a un train par jour, pour Sézanne. Il part le soir, entre 6 et 7, pour arriver vers le matin, quand il peut. Je ne serai donc là bas que dans vingt-quatre heures...

Mon ami, qui est en même temps mon chef, feuillette vivement l'indicateur. Moi, je regarde au loin. Sans comprendre très bien la portée du coup qui me frappe, j'ai la confuse croyance, la fervente croyance que, si je vais là-bas, je le parerai... Je suggère :

— Une auto?...

— C'est cela; vous avez raison. A quelle heure la voulez-vous?

Sur ma réponse, il donne l'ordre qu'une auto soit à la porte de mon bureau, à 2 heures. C'est le temps que je suppose qu'il me faut pour obtenir l'autorisation militaire. — Et je sors. Je monte à mon cabinet. J'ai besoin de me reconnaître, de calmer mon cœur et mes nerfs, de voir, s'il le faut, les choses en face. Les choses en face? Pour que quelqu'un de là-bas ait prévenu le Sous-Secrétariat du Service de Santé, il faut, ou que tout soit perdu, ou qu'il y ait quasi certitude de tout perdre. Si j'ai un peu de raison, si je veux avoir un peu de raison, je ne puis pas sortir de ce dilemme. Je n'en sors pas, et c'est cela qui me ronge; mais, jusqu'à ce que j'aie une précision, je resterai seul avec ce secret. Je n'en veux rien dire, ni à la mère, ni à la sœur. Car si un mieux survenait? — Oh! je vais aller voir, je vais aller voir...

Aller voir! Je dois d'abord obtenir l'autorisation de circuler dans la zone des Armées, et d'y circuler en automobile. Notre commissaire militaire me munit des indications, des recommandations qui lui semblent indispensables, mais suffisantes, et je me fais conduire au Service de la Circulation aux Armées, rue Saint-Guillaume. — Ce n'est plus rue Saint-Guillaume. Le Service a déménagé. Il faut aller rue de Rivoli. Soit : rue de Rivoli. J'agis automatiquement. Je rêve plus que je ne vis. Ceci est le terme exact. Je rêve, — avec des réveils brusques, des soubresauts.

Rue de Rivoli, cela fleure l'embusqué. Voici un beau jeune homme, fier de sa veste à basques bouffantes, ceinturée de cuir fauve, à qui je dois expliquer l'objet de ma démarche. Il reste fort distant, et peu encourageant.

— Il vous faut parler à l'officier de service... Vous n'obtiendrez rien...

D'un doigt vague, il m'indique un couloir et une porte. Je vais, et, devant la porte, un planton me confirme que c'est bien là. J'entre.

— Vous ne pouviez pas frapper?

— On m'a dit que je pouvais entrer...

— Vous voulez?

Je dis qui je suis, et j'ajoute :

— Mon fils est aspirant d'artillerie... Voici la lettre que j'ai reçue de l'hôpital de Sézanne, et, cette nuit, le Service de Santé m'a avisé que l'enfant va très mal. Je demande un sauf-conduit pour aller le voir.

— Cette lettre est une lettre privée; ce que vous me dites, tout le monde peut le dire : il faudrait une attestation du major.

— Une attestation? Est-ce que j'ai le temps d'en demander, d'en attendre une? Puisque je vous dis qu'on m'a téléphoné, du Service de Santé, de partir tout de suite? J'ai une auto. En trois heures, je puis être là-bas. Je viens vous demander une autorisation de circuler en auto...

L'officier me regarde. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, brun de teint, gris de cheveux, avec une moustache encore noire, assez épaisse, qui cache ses lèvres. Il a d'énormes lunettes rondes, en verre légèrement jaune. C'est de derrière

ces hublots qu'il m'examine. Il voudrait bien rire, mais j'en suis si loin qu'il se contente de dire :

— On ne voyage pas en automobile...

— Je vous demande pardon. Le Service de la Circulation existe précisément pour donner des autorisations, dans des cas exceptionnels. Le mien, — s'il n'est pas, hélas! exceptionnel, — est urgent. Vous savez mon nom, mon emploi. Je vous en prie, accordez-moi cette automobile...

Il répète :

— On ne voyage pas en automobile...

— Mais cependant, avec ces attestations du lieutenant-colonel V...

— Le lieutenant-colonel V... n'est pas mon supérieur...

Et ironiquement :

— Avez-vous un ordre du Grand-Quartier?

— Oh! s'il le faut, je l'aurai...

Je tends la main vers son téléphone, pour attaquer le lieutenant-colonel V..., le mettre au courant du débat, et lui demander cet ordre du Grand-Quartier. Mais l'officier arrête mon bras. Et il a ce mot, qui le juge :

— Mon téléphone n'est pas pour les civils...

Goujat! Son téléphone n'est pas pour les civils! Mais c'est pour qu'il puisse continuer à s'en servir, pour qu'il puisse continuer à demeurer dans ce fauteuil, d'où il domine les civils, que mon fils, peut-être, est en train de mourir, là-bas, où l'on m'empêche d'aller... Que puis-je répondre? Ou je me mettrai dans mon tort, ou il n'arrivera pas à comprendre...

Lui, sa phrase l'a satisfait, et radouci. Il veut être bon prince.

— Tout ce que je peux faire, c'est de vous donner l'autorisation ordinaire, de circuler en chemin de fer...

J'ai envie de refuser, puisque, le chemin de fer, je n'en veux pas. Mais si, tout de même, le Grand-Quartier, lui aussi, refusait? Mieux vaut une précaution supplémentaire.

— Soit, — dis-je.

— Donnez les renseignements à mon secrétaire.

Il s'agit d'un soldat, placé dans un coin. Je suis debout, e secrétaire assis. Mon fils est blessé, en danger de mort.

Ce gros garçon, qui a l'âge de mon fils, n'a pas envie de mourir. Et il m'interroge comme si j'étais le dernier des repris de justice :

— Votre nom?

Je le répète (c'est la troisième fois).

— Votre âge?

Je le dis.

— Votre profession?

Je l'indique.

— Vous êtes Français?

Alors, j'éclate :

— Vous vous foutez de moi? Non? vous vous foutez de moi? Si je suis Français? Vous savez ma profession, vous savez pourquoi je viens, et vous osez?...

Il n'insiste pas, paraphe la fiche qu'il vient de remplir, la passe à son patron, et me dit, humanisé :

— Veuillez retourner dans la salle d'attente. On vous y apportera le sauf-conduit.

Salle d'attente, en effet. Après plus de cinquante minutes, — minutes dont chacune était si longue, — un autre jeune attaché en veston à basques bouffantes, m'a enfin apporté cette autorisation, dont j'espère bien n'avoir pas à me servir...

Même jour. — J'avais tant attendu, qu'il était trop tard pour rien tenter, avant le déjeuner, auprès du Grand-Quartier. Je n'avais plus qu'à retourner près des miens, et tâcher, — par quel moyen? — de les préparer. En vérité, je n'ose pas. Ma femme va me dire : « Pourquoi t'a-t-on appelé, cette nuit? » J'inventerai cette explication : « Le commissaire militaire va lui-même dans la zone des armées. Il m'a offert de m'emmener. Cela simplifiera les choses... » Et j'ajournerai ainsi... j'ajournerai...

Ma femme, je le sens, n'admet qu'à moitié ma version. On se cache d'elle difficilement : non qu'elle soit soupçonneuse; mais elle a une sensibilité aiguë, qui s'aimante, pourrait-on dire, vers la douleur. Et aujourd'hui, elle demeure sous une impression de doute, un sentiment d'effroi, qu'elle ne cache pas. Cependant, sans mot dire, elle prépare ma valise.

Avant de partir, je monte chez Simone, toujours couchée,

encore très faible. Je profite de ce que sa mère est un instant éloignée, pour m'asseoir sur le bord de son lit et lui dire :

— Adieu, ma petite Simone. Je vais voir Robert. Tu sais que les blessures à la tête, ce n'est rien, ou c'est beaucoup. Si cela n'allait pas très bien, si mes lettres n'étaient pas rassurantes, sois bien courageuse, et, surtout, soutiens bien ta maman...

Elle me regarde, toute frappée. Je viens de briser en elle le plus beau de son âme, sa confiance en la vie. Maintenant, et pour toujours, elle saura que la vie n'est pas bonne de soi. Maintenant, pauvre petite, elle n'aura que le recours à Dieu, par la douleur.

J'ai un long déchirement. Je veux ajouter quelque chose, mais ma gorge s'y refuse. Je pars vite, ayant seulement répété aux bonnes, à mi-voix :

— Soutenez bien madame...

Et moi, qui me soutiendra? A Saint-Lazare, sur le quai même, je vois l'un des concierges de l'administration, l'excellent D... Il m'aborde, ce qui ne lui arrive jamais, et, à la manière dont il le fait, je devine, je sais, j'entends ce qu'il va me dire :

— Monsieur de Rouvre, un agent de la Mairie du VIIIe est venu tout à l'heure. Il était allé à votre domicile de Paris. Il a dit qu'il avait une communication à vous faire.

— Ah? — fis-je, — il n'a dit que cela?

— Monsieur de Rouvre, mon pauvre monsieur de Rouvre, il faut aller à la Mairie...

Je pense : c'est donc accompli? le sacrifice est donc si tôt consommé? Et je sais bien qu'il n'y a plus à douter. Je ne demande donc aucune autre explication; je pose mes paquets dans les bras du brave homme, et je m'en vais vers la Mairie. Elle est tout près, la Mairie, rue d'Anjou. Mais je ne pourrai pas y aller à pied. Non, je ne pourrai pas. J'ai toute ma tête à moi : cependant, les choses qui m'entourent semblent vaciller. Est-ce que je vais tomber? Non : seulement mes jambes sont trop faibles, — si faibles que je ne suis pas sûr d'arriver à cette voiture, que je hèle. J'y arrive, néanmoins, et, tout aussitôt, je suis à la Mairie.

Naturellement, comme c'est dimanche, le bureau qui m'a

convoqué est fermé. Mais le concierge, n'étant pas embusqué militaire, me comprend. Il me conduit lui-même vers un fonctionnaire de service. J'explique à celui-ci pourquoi je viens, et j'ajoute :

— ... J'ai du courage, monsieur : faites-moi cette communication.

Il est aussi tremblant que moi, prend un papier dans un dossier :

— Voici ce que nous avons reçu... Excusez-moi de ne savoir vous dire combien...

— Je vous remercie. Voulez-vous lire, monsieur?

Il lit ceci :

Médecin en Chef, hôpital temporaire 45, *Sézanne, à Mairie VIII*e *Paris.*

L'Aspirant de Rouvre, 31e *Artillerie, décédé à l'hôpital temporaire* 45 *le* 15 *juin* 1918. *Inhumation le* 18 *juin, à* 9 *heures. Prévenez famille.*

J'écoute. C'est plus terrible à entendre que je ne croyais. Mais je suis plus fort, devant cette certitude, que, tout à l'heure, dans le clair-obscur de l'appréhension. Je puis marcher; je me lève; je demande simplement une copie authentique de cette dépêche, qui peut m'aider à franchir quelque barrière, dans la zone des armées...

Et me voilà revenu dans mon cabinet, tout seul en face de moi, comme je l'étais ce matin, — avec la connaissance de l'irréparable, en plus ... Je murmure : « Pourquoi est-ce arrivé? Et si cela devait arriver, pourquoi est-ce arrivé si vite, si vite?... Il n'a eu aucune permission, aucun répit. Il a paru, il s'est offert, il a été pris... » Et cette constatation me frappe moi-même. Pour qu'il ait été pris si vite, n'est-ce pas parce qu'il s'est offert totalement? Un sacrifice n'a de valeur qu'autant que la victime est pure, et se donne. Pouvait-il y avoir victime plus pure, plus volontaire, plus consciente? Si donc la réversibilité des mérites n'est pas un vain mot, oui, Robert, par sa mort consentie, mérite à la France une récompense... Je le crois, je me l'affirme, et j'en suis fortifié. — C'est pourquoi je peux revenir à l'accomplissement des choses qu'il me reste à faire.

D'abord, mon Dieu! prévenir ma femme. — Ce n'est pas assez que j'aie subi le coup sans préparation, il me le faut donner à mon tour. Que vais-je dire? Et, premier point, que vais-je faire? On ne m'attend pas à Vaucresson, on me croit parti pour Sézanne, — vers le blessé! Vais-je y aller, et écrire de là-bas, seulement? Je suis si désireux de gagner du temps que, peut-être, j'y inclinerais; mais, soudain, je pense que l'envoyé de la Mairie s'est présenté chez nous, à Paris, que, sans doute, le concierge lui a donné notre adresse à Vaucresson, que, donc, quelqu'un, le garde champêtre ou un subalterne maladroit, peut brutalement venir tout dire d'un coup à ma femme. Non, je vais y retourner... Mais alors, il faut que je lui annonce que je reviens. Elle n'y comprendra rien. J'attaque au téléphone. Je voudrais que ce fût une bonne qui vînt à l'appareil : mais non, c'est Claire. Sa voix est presque rassurée : elle me croit déjà à Sézanne, et mon appel si rapide lui semble de bon augure. Je ne sais que dire, je dis :

— Non, je ne suis pas à Sézanne. Je ne pars pas aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Parce que... Écoute-moi... Parce que cela va plus mal, bien plus mal... Alors, je reviens près de toi. Attends-moi.

Elle a compris. J'entends un « oh! mon Dieu », — et comme un corps qui s'écroule. Ai-je eu dans ma vie une autre minute aussi affreuse?

Maintenant, je peux retourner à Vaucresson : on est prêt à m'entendre.

Mais il faut que je règle la question de l'automobile avec le Grand-Quartier. Et ce que l'on m'a refusé si impitoyablement le matin même, j'ai promesse de l'obtenir le lendemain, sans discussion. C'est que, cette fois-ci, on s'est adressé, pour moi, à la source même...

Quand j'arrive à la maison, je monte tout de suite dans la chambre de Simone. Je prends la pauvre enfant à bras le corps, bien fort :

— Ma petite Simone, ma petite Simone, c'est fini...

Ma femme, ma femme si faible, et si forte en ce moment, si courageuse, m'embrasse longuement, et nous commu-

nions sans mot dire... Puis, les yeux tournés vers l'insondable, elle s'écrie :

— Pourvu, mon Dieu, que sa mort serve à la victoire...

Oh! c'est bien vrai qu'il y a, dans cette perte d'un fils pour le pays, un réconfort surnaturel; c'est bien vrai que cette mère, qui, en d'autres temps, serait brisée, est droite, en ce moment, sous la rafale, et qu'avant de se voir elle-même, elle voit, et d'un œil plus clair que le mien, cette autre mère, mère idéale, qui est la patrie, pour quoi l'on meurt... Elle accepte, — si cela doit servir. Ensuite, elle ajoute, doucement :

— Je voudrais aller jusqu'à l'église...

— Va, — fais-je.

Et, la voyant partir, d'un tel calme, d'une telle fermeté, — *stabat mater*, — je dis à Simone :

— Des malheurs si totaux, si brusques, comme celui-ci, ou bien ils doivent être la punition de grandes fautes, ou bien ils sont la nécessaire oblation, faite par des cœurs sans tache, pour le bien de tous...

— Il n'y a pas de grandes fautes, chez nous, papa...

— Non : mais il y a ta mère, qui est une sainte...

17 *juin* 1918. — Me voici dans l'auto qui me conduit à Sézanne... J'ai laissé ma femme meurtrie près de ma fille malade, et je vais, tout seul, vers cette cérémonie, où je serai tout seul...

Sézanne est un grand centre militaire, le Q.-G. d'un groupe d'armées, le centre d'une École d'application d'artillerie lourde. Tout cet appareil guerrier m'est extrêmement pénible. C'est ici que Robert fût venu, vivant, à sa sortie de Fontainebleau, s'il avait été classé comme j'espérais, comme il n'a pas cherché à être; — c'est ici qu'il est venu mourir.

L'hôpital est installé dans un vieux couvent. Je fais demander la sœur Vincent, puisque c'est elle qui m'a écrit. Elle vient, et, en même temps qu'elle ou après elle, la sœur supérieure, et le chirurgien qui a opéré Robert, et le médecin qui l'a soigné, et mademoiselle d'A..., l'infirmière-major, qui n'a pas cessé d'être au chevet de mon enfant. J'écoute leurs récits successifs, chrétiennement résignés, ou strictement professionnels, ou douloureusement humains, et, de cet ensemble, je reconstitue les derniers moments.

Il est tombé le 12 juin, mercredi dernier, à la fin de l'après-midi, au cours d'un bombardement intense de sa batterie, installée près de Dormans, au sud de la Marne, et soudain repérée avec une précision inouïe. On me fait lire, sur le triste imprimé réglementaire, la constatation portée par le médecin du front, au moment où on l'a relevé : *Plaies par éclat d'obus de la région mastoïdienne gauche, et plaies superficielles de la face.*

Il ne parut pas alors gravement atteint, car le même docteur, téléphonant trois jours après pour s'enquérir du sort des blessés évacués sur Sézanne, ne parla de Robert que pour dire qu'il le pensait en bonne voie, — et déjà Robert était mort. — L'ambulance automobile anglaise le conduisit très vite, sans aucune difficulté, de Dormans à Sézanne : il était couché, opéré et pansé avant 8 heures du soir. Le docteur Latargé, professeur connu de Lyon, le considéra, lui aussi, après l'opération, comme tout à fait hors de danger, puisque l'éclat d'obus avait été facilement retiré, et que le bulbe, de toute apparence, n'était pas atteint.

Sauf sous le chloroforme, Robert, pas une minute, n'avait perdu connaissance. A son arrivée, comme la sœur Vincent lui demandait, selon la règle, l'adresse de ses parents, il la donna, mais il ajouta :

— Pour ne pas effrayer maman, envoyez la lettre à mon père, à son bureau...

Et il donna cette deuxième adresse.

La journée du jeudi fut bonne. C'est ce jeudi-là que la sœur m'écrivit. Le docteur autorisa une alimentation légère, et Robert dicta une lettre à son maréchal des logis, — une lettre de service. Mais, vers le soir, la température monta. Une hémorragie cervicale s'était produite. Le docteur Latargé, vite appelé, fit une nouvelle opération, purifia la plaie, et l'enfant, encore une fois, parut sauvé...

Le vendredi, moins bon que le jeudi, ne donna lieu, cependant, à aucune crainte. Robert s'entretenait doucement avec la religieuse; il lui parlait de ses deux sœurs, la grande, Simone, et la toute petite, Denyse, l'une comme l'autre, très aimées, et il se faisait joie de la prochaine permission, qui suivrait la convalescence. Avec mademoiselle d'A..., l'infirmière-major, il causait littérature.

L'aumônier étant venu à passer, la sœur avait simplement dit : « — Désirez-vous parler à monsieur l'abbé? — J'aime beaucoup parler avec les prêtres, » répondit Robert, — et il lui avait remis son âme, en conversation.

Dans la matinée du samedi, le général Ferraud lui remit la médaille militaire et la croix de guerre avec palme, gagnées en moins de deux mois. Elles avaient été demandées, sur le champ de bataille même, par son commandant qui, je l'ai dit, le croyait à peine blessé : ce n'est donc pas une décoration *in extremis*.

Après qu'il eut épinglé les deux rubans sur la chemise blanche, le général demanda doucement au jeune blessé, dont la figure d'enfant paraissait plus enfantine encore, dans le cercle de ses bandeaux :

— Êtes-vous content, mon petit?...

Robert eut un accent de joie profonde :

— Mon général, c'était ma plus chère espérance...

Et il ajouta, plus bas, modeste comme toujours, tourné vers mademoiselle d'A. :

— Je ne croyais pas en avoir fait assez...

Après la cérémonie, selon l'expression d'une petite dactylo qui y avait assisté, il « blagua » avec la sœur et mademoiselle d'A. — C'est assez marquer qu'il ne se sentait pas mourir.

Cependant mademoiselle d'A. n'était pas satisfaite. Elle lui trouvait une oppression inquiétante, venant plus de deux jours après l'extraction du projectile. Elle demanda que l'administration me prévînt par dépêche. — Je n'ai jamais reçu cette communication. — Au soir, avec son expérience douloureuse de tous ces cas de blessures, elle jugea qu'une nouvelle hémorragie avait dû se produire — que le bulbe avait été atteint, — et que l'on sauverait difficilement Robert. Alors, comme elle avait vu mon nom sur quelque couverture de revue, elle pensa qu'en téléphonant, elle-même, et de son chef, au Cabinet du Service de Santé, on ne manquerait pas de me trouver. Elle fit ainsi. Et c'est pourquoi on m'avait fait réveiller, dans la nuit de samedi à dimanche, sans que je comprisse le lien qu'il pouvait y avoir entre ce réveil et l'état de Robert.

Pendant ce temps, exactement à la même heure, lui, il allait plus mal. L'asphyxie gagnait...

Le docteur Latargé décida une suprême intervention; mais quand Robert dut passer de son lit sur la table d'opération, à la façon dont il laissa aller sa tête sur le brancard, la sœur Vincent pensa bien qu'elle ne le reverrait pas. Il tomba dans le coma presque aussitôt, et mourut sans savoir qu'il mourait, un peu après dix heures.

C'est ainsi que, loin de nous, et en trois jours, est parti ce petit héros, égal à tant d'autres par la fin acceptée, mais différent par sa volonté tenace de se dévouer, par son renoncement raisonné à un avenir que sa vie scolaire exemplaire, que ses succès récents lui assuraient superbe, et dont il eût pu jouir sans remords, puisque c'était l'Armée elle-même qui refusait de le prendre.

Il a préféré l'aléa de la mort à la certitude d'une existence honorable où, cependant, il n'y aurait pas eu tout le devoir. C'est pourquoi, de tant d'enfants sanglants, qu'elle a recueillis dans son sein dévasté, jamais la France maternelle n'en a reçu de plus humble, de plus caché, et, tout à la fois, de plus pur ni de plus élevé...

Il comptait vingt ans d'âge, un peu plus de sept mois de services militaires, et à peine six semaines de front...

Pendant que ces choses m'étaient apprises, où étais-je? que faisais-je ? J'étais dans le tout petit parloir du couvent, et j'avais écouté, le plus silencieusement que j'avais pu, avec, parfois, des sursauts de fierté, parfois un long frissonnement. Et quand ce fut fini, je dis :

— Puis-je le voir?

Mademoiselle d'A. me le déconseilla formellement.

— Il est trop tard, — dit-elle : — restez sur votre souvenir.

Les religieuses opinèrent dans le même sens.

On me conduisit seulement jusqu'à la porte de la petite pièce, qui sert de chapelle ardente, et où il dormait sa dernière nuit, à la lumière des cierges. La porte était entrebâillée; une religieuse veillait : je distinguai, sous les plis du drapeau, la rigidité de son corps allongé, et il fallut ces trois couleurs, pour me soutenir.

La mère-supérieure eut alors cette attention :

— Retirez les croix de guerre et la médaille de la poitrine du pauvre petit, et donnez-les à monsieur de Rouvre. Autrement, qui sait quand il les recevrait, par l'intermédiaire des bureaux.

Noble enfant! jusqu'à son dernier jour, il les aura glanées, les médailles et les distinctions! Mais, lorsque j'eus dans ma main ces reliques de bronze et d'or, ce n'est pas à lui que je pensai : ce fut à ma femme et à Simone... Leurs larmes seront plus douces, devant cette récompense donnée à leur petit soldat, ce rayon de gloire coulant sur lui...

18 *juin* 1918. — L'enterrement.

Un officier et trois soldats sont morts à l'hôpital, en même temps que le jeune aspirant. La veuve de l'officier a exprimé le désir d'avoir une messe spéciale, en musique... On m'a demandé si je voulais que l'aspirant fût avec l'officier, ou si je me contenterais du service ordinaire, avec les trois soldats.

J'ai répondu que ce dernier service, le service de tous, Robert l'eût réclamé.

Et c'est pourquoi je suis, à neuf heures, dans la chapelle de l'hôpital, devant quatre cercueils. Celui de mon fils ne se distingue des autres, que par la croix de perles que j'y ai déposée, au nom de Simone. Il n'y a de couronne, ni de ma femme, ni de moi. Les parents n'ont pas à mettre de couronnes sur la tombe de leurs enfants : ce sont eux-mêmes, tout entiers, qui y descendent. Mais j'ai voulu que la pauvre petite fût toujours apparemment présente ici. J'ai voulu que celui qui, sans savoir, visiterait ce champ de repos, sût qu'il avait une sœur, ce soldat, et pour qui il était tant! — Son Robert! — Et c'est pourquoi, mon Dieu! je ne sais pas si c'est sur lui ou sur elle, que je pleure en ce moment...

En avant du groupe des religieuses et des infirmières, je suis tout seul devant les quatre cercueils... Quatre bières côte à côte, dans une église, cela eût, en d'autres temps, représenté une catastrophe, et des foules s'y fussent précipitées. Aujourd'hui, c'est la guerre; on dit : « Quatre, seulement... »

Je suis seul, pour représenter les quatre familles, — seul, avec le chauffeur de mon auto. Brave garçon que je ne connais pas, mais qui, ayant appris pourquoi je suis venu, a tenu à prendre sa part de mon deuil.

Quatre cercueils, — et, parmi quoi, celui de Robert. Est-ce, est-ce possible? Je me revois près de lui, tout le long de sa courte existence. La première nuit de sa naissance, c'est moi qui l'ai veillé, la nourrice n'étant pas arrivée. Il a dormi près de mon lit son premier sommeil de nouveau-né, et, la première cuillerée d'eau que sa bouche ait bue, c'est moi qui la lui ai donnée. Quand il est entré à Condorcet, — il avait sept ans, il était tout petit, — c'est moi qui l'ai conduit à sa première classe, et, pendant cette première année, c'est moi qui, tous les matins, l'y ai mené. Les jours de neige ou de grande pluie, je le prenais sous mon bras, comme un paquet, pour lui faire traverser la place Clichy. Et, jusqu'au temps où, grand élève, il s'est trouvé beaucoup plus fort que moi pour bien des choses, je l'ai suivi dans chacun de ses devoirs, et nous avons intimement collaboré. Et, plus tard, bien qu'il eût des opinions si personnelles, si différentes, souvent, des miennes, et que nous eussions de longues controverses, ce sont tout de même les idées directrices de ma vie qui étaient les siennes, — et je l'ai peut-être tué, moi, en lui apprenant à tant mépriser les embusqués et les sous-embusqués, et en célébrant devant lui, un peu trop, les amants du devoir... Je l'ai poussé, poussé, dans cette voie qui l'a mené ici. Mon Dieu!...

Mon chauffeur s'approche de moi. La cérémonie est terminée : cela va bientôt être le cimetière. Je suis. Des soldats, fusils baissés, escortent leurs quatre camarades...

Honneurs militaires, décorations gagnées sur le champ de bataille, cimetière du front, — avait-il envisagé cette douloureuse apothéose, dans les moments, s'il en a eu, où la pensée d'un destin contraire l'a effleuré? Oui, si cette pensée lui est venue, si la vision de son âme s'y est jamais arrêtée, c'est bien ce rêve qu'il a dû faire, et nulles funérailles ne lui auraient semblé plus désirables.

Et maintenant, c'est fini. Il ne reste plus, dans ce champ des morts, agrandi pour les morts de la guerre, que les manœuvres italiens, dont la tâche consiste à creuser des fosses, à les combler, à en creuser d'autres, les combler encore, indéfiniment, indéfiniment... Je ne reverrai plus mon fils dans sa forme charnelle, ni même cette statue rigide, dont j'ai deviné les lignes, hier, sous les plis du drapeau, ni même ce cercueil,

que je viens de suivre, et qui, en quelque façon, nous le conservait encore...

C'est fini. Je n'ai plus, à tout jamais, que le souvenir... Mais la survie ne fait pas doute pour moi. Et Robert survivra de deux manières, personnellement, là où sont toutes les âmes, et collectivement, dans cette France éternelle, pour laquelle il est mort, pour laquelle combien d'autres, encore, vont mourir, et qu'il a voulu défendre, et qu'ils ont tous voulu défendre, afin que les enfants d'aujourd'hui, toutes les petites Denyse, pareilles à cette sœur qu'il aimait tant, puissent trouver, quand ils seront grands, le pays de bonheur qu'eux-mêmes, ils n'auront pas connu...

Je n'en doute pas, — et tout de même, mon Dieu! c'est bien dur.

11 *novembre* 1918. — Le sacrifice, consenti par lui, accepté par nous, a porté ses fruits.

Ma femme avait dit : « Pourvu que sa mort serve à la victoire »; et moins de quatre mois après, ce matin, vers midi, le canon de l'armistice a annoncé que l'Allemagne est à genoux.

Et quand le canon a retenti, il m'a semblé, — c'est étrange, — que Robert mourait seulement à ce moment-là.

Pendant les quatre mois de la bataille de libération, j'ai continué à voir mon fils parmi les combattants, et il y était, de toute certitude. La force des armées de Foch, elle était faite de ces morts, pour qui les survivants couraient à la vengeance. Si leur présence n'avait pas été réelle, permanente, absolue, les vivants n'auraient rien pu faire. L'enthousiasme des morts, la conviction des morts, l'abnégation des morts, créaient à chaque instant la volonté sainte des vivants. Ainsi, je sentais Robert collaborateur ardent de la victoire. En même temps, la menace suspendue sur la tête des survivants, le tremblement d'angoisse de leurs mères et de leurs épouses appariaient les sentiments de tous à notre deuil, et nous étions bien les mêmes parties dolentes de l'immense corps déchiré.

A présent, cela ira-t-il de même? ou ne va-t-il pas y avoir, dans la Nation, d'un côté ceux qui sont en noir, et de l'autre, ceux qui n'y sont pas? Cette joie, qui va monter de la paix, sera-t-elle compatible avec notre recueillement?

Lorsque j'arrive, à deux heures et demie, au Comité de la Société des Gens de Lettres, tout ceci, que j'exprime si mal, est sans doute marqué sur mon visage, car Vallery-Radot, l'homme de toutes les délicatesses, me dit en me serrant la main :

— Je comprends, je partage votre double émotion...

Double émotion, c'est bien cela : orgueil patriotique de la France victorieuse, fierté d'avoir donné plus que soi-même pour la France sauvée, oui, cela est en moi, mais, en moi aussi, un arrachement plus définitif. Et nous sommes, nous devons être deux millions à sentir ainsi aujourd'hui. Pour moi, je le sens affreusement. C'est pour cela que je passe si vite dans cette foule qu'un bonheur brusque déchaîne, dans cette foule qui roule, hurle, délire. Je rentre : et je vois bien dans les yeux de ma femme qu'elle pense tout ce que je pense.

Alors, pour la première fois depuis la mort de Robert, mes nerfs l'emportent, et j'ai un court sanglot.

24 *décembre* 1918. — Les petits enfants sont comme les Nations. On ne peut pas les attrister toujours. C'est pourquoi Denyse aura son cadeau de Noël.

J'ai acheté pour elle un jouet assez encombrant, et, pour éviter une découverte prématurée, je l'avais déposé dans un coin de mon bureau. Mais il faut bien aujourd'hui que je l'emporte, pour aider le petit Jésus dans sa tâche. Et comme je descends l'escalier, le brave D..., ce concierge qui était venu au-devant de moi, en juin dernier, m'aborde encore.

— Des colis sont arrivés tout à l'heure, du dépôt de la rue Lacretelle. Que faut-il faire?...

Le dépôt de la rue Lacretelle! Pour cette soirée de Noël, l'autorité militaire m'envoie enfin les effets de Robert, ses objets personnels, qu'elle détient depuis six mois, que, depuis six mois, je lui réclame...

Vais-je donc rentrer à la maison, le jouet de Denyse dans une main, et ces reliques dans l'autre? J'ai un poids énorme sur la poitrine. Mais ma femme et ma fille ont assez souffert. Je ne leur infligerai pas cette douleur, ce soir.

Je dis, doucement :

— Je sais ce que c'est, mon ami. Gardez tout cela jusqu'à après-demain, voulez-vous?...

Et je m'en vais par les rues, où j'ai bien l'air, avec ma voiture de poupée à la main, d'un papa comme les autres, que toute joie attend à la maison...

26 *décembre* 1918. — D... a monté, dans mon cabinet, la valise, la cantine, et un petit sac de toile, scellé par le régiment, contenant sa montre, son portefeuille, des lettres...

Petit à petit, je porterai ces choses à la maison, le plus doucement possible, pour éviter une trop forte émotion. Et c'est avec un tremblement que j'ouvre, que je déplie, que je regarde...

Voici son imperméable, que je lui ai vu, la première fois qu'il l'a mis à Vaucresson. Temps lumineux! Et comme il est maculé de boue... Peut-être l'avait-il; oh! sans doute il l'avait, — le 12 juin, à Dormans...

Et voici son képi, son cher képi d'aspirant, dont il était si fier, dont Simone était si fière.

Et voici son calot bleu, sa première coiffure militaire, si joyeusement mise.

Et voici son petit livre de messe, toute son âme dans le petit livre, et sa montre, la montre de sa première communion, et les lettres, nos lettres, qui nous reviennent soudain, à travers sa mort! Celles de Simone sont la majorité. — Pauvre petite. — Si je les relisais ses lettres, j'y retrouverais toute notre vie d'il y a un an, cette existence sous les gothas et les berthas, trop pleine de trop d'espoirs...

Lettres, vêtements, livres, — tristesse des objets où notre vie s'accroche. C'est tout ce que la France peut nous rendre de l'enfant qui, en récompense de ses succès d'école, a demandé à combattre pour elle...

CHARLES DE ROUVRE

MARE NOSTRUM[1]

Quelques jours plus tard, l'existence des deux amants changea du tout au tout. Freya ne voulait plus continuer à loger à l'hôtel. Une pudeur subite lui rendait intolérables les curiosités et les sourires des voyageurs et des domestiques. En outre, elle voulait que son amour ne connût plus aucune entrave. La doctoresse, qui avait pour elle des attentions de mère, lui donna le moyen de satisfaire ses désirs en lui offrant de venir vivre chez elle.

L'étendue de l'étage occupé par la doctoresse surprit Ferragut. Au delà du salon, il y avait encore une longue suite de chambres sans meubles, un dédale de cloisons et de couloirs où le capitaine avait peine à retrouver son chemin. Toutes les portes qui donnaient sur l'escalier dépendaient de l'appartement et lui constituaient autant de sorties.

Les amants s'installèrent à l'une des extrémités; leur logement était en somme indépendant, une des portes d'entrée le desservait directement. Ils occupaient un grand salon, surchargé de moulures et de dorures, mais pauvre en mobilier. Trois chaises, un vieux divan, une table chargée de papiers, d'objets de toilette, de comestibles, et un lit assez étroit placé dans un des coins : tels étaient les éléments de leur confort.

Ils vécurent comme de jeunes mariés, dans une amoureuse solitude. Les défauts de leur installation et les mille

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1923, 1er et 15 janvier 1924.

inconvénients de l'existence matérielle étaient pour eux motifs de joies enfantines. Freya préparait le déjeuner sur un réchaud à alcool, en repoussant son amant qui se croyait une plus grande compétence pour les travaux culinaires. Un marin sait un peu de tout.

Ferragut offrit de chercher une servante pour les ouvrages les plus vulgaires. Cette proposition souleva l'indignation de Freya.

— Jamais! Ce serait peut-être une espionne!

Et sa bouche, en prononçant le mot, avait une expression d'immense mépris.

La doctoresse s'absentait pour des voyages fréquents, et c'était Karl, l'employé aux écritures, qui recevait les visiteurs. Quelquefois il traversait la file des pièces vides, pour demander un renseignement à Freya; et celle-ci le suivait, quittant son amant pour quelques instants.

Ulysse, lorsqu'il se trouvait seul, assistait à un étrange dédoublement de sa propre personnalité : l'homme qu'il avait été avant la rencontre de Pompéi revivait. Son navire, sa maison de Barcelone lui réapparaissaient.

— Dans quelle situation t'es-tu fourré? — se demandait-il avec remords. — Comment se terminera tout ceci?

Mais à peine entendait-il résonner le pas de Freya dans la chambre voisine, que tous ces souvenirs s'enfuyaient, pour laisser place à la seule réalité présente.

Il avait perdu la notion du temps. Les jours se brouillaient dans sa mémoire, et il n'aurait pu, seul, en faire le compte exact. Une semaine s'était écoulée chez la doctoresse et tantôt il croyait que cette séquestration n'avait duré que quarante-huit heures, tantôt il l'estimait à près d'un mois.

Ils sortaient peu. Les matinées passaient sans qu'ils s'en rendissent compte, les préparatifs du déjeuner succédant aux longues somnolences du réveil.

Les après-midi — des après-midi de harem — s'écoulaient sans que Ferragut quittât le divan où il s'était étendu. Freya lui chantait à mi-voix des mélopées orientales incompréhensibles et mystérieuses. Tout à coup, comme un serpent qui se dresse, elle bondissait impétueusement et com-

mençait à danser presque sans bouger les pieds, un mouvement onduleux ployant ses membres agiles. Ulysse lui souriait, plongé dans une extase hébétée, la main droite tendue vers un tabouret arabe chargé de bouteilles.

Freya accordait à la provision de liqueurs un soin tout particulier. Le marin était ivre, d'une ivresse savamment dosée qui ne dépassait jamais la période couleur de rose.

Parfois les deux amants prenaient leurs repas au dehors, et les restaurants du Pausilippe ou du Vomero, où Ferragut avait joué le rôle de suppliant sans espérance, le voyaient maintenant, rempli d'orgueil, conduire Freya par le bras.

Lorsque la doctoresse était à Naples, elle invitait ses deux protégés à sa table; on eût dit une bonne mère qui reçoit sa fille et son gendre. Sous ses lunettes, ses yeux scrutateurs paraissaient sonder l'âme de Ferragut; elle semblait douter de sa fidélité. Puis, au cours de ces repas, composés de viandes servies froides à l'allemande et abondamment arrosés de boissons, elle finissait par s'attendrir. L'amour était pour elle la plus belle chose de l'existence, et elle ne pouvait regarder les deux amoureux sans qu'un brouillard d'émotion vînt troubler sa vue.

— Ah! capitaine, aimez-la beaucoup! Ne la contrariez pas! Obéissez-lui en tout... Elle vous adore.

Dans sa ferveur patriotique, elle se laissait aller parfois à célébrer les exploits accomplis par les sous-marins allemands dans les eaux anglaises aux dépens de paisibles transatlantiques. Freya, plus perspicace, sentait que ces récits n'étaient nullement du goût d'Ulysse et prenait bien soin, lorsqu'elle se retrouvait seule avec lui, de déclarer :

— Rien de tel n'arrivera en Méditerranée. Je puis te l'assurer. Les sous-marins n'attaqueront que les vaisseaux de guerre.

Et, pour effacer l'impression que les discours de la doctoresse avaient produite, la jeune femme multipliait ses séductions.

Presque nue, elle allait et venait à travers le salon, sûre de sa beauté, orgueilleuse de son corps d'ivoire ferme et pur, sur lequel les ans n'avaient pas encore eu de prise. Parfois, agitant autour d'elle des voiles multicolores, elle esquissait

quelqu'une de ces danses rituelles, qu'elle avait apprises à Java... Tout à coup, la morsure du froid l'arrachait à ce songe tropical, et d'un dernier saut, elle courait se réfugier dans les bras de Ferragut.

— Oh! mon argonaute aimé! Mon requin!

Elle se pelotonnait contre la poitrine du marin, lui caressait la barbe, le poussant pour s'enfoncer contre lui sur le divan, qui se révélait bien étroit pour eux deux.

Quand, fatiguée de danser au milieu du salon, Freya ne venait pas se réfugier dans les bras d'Ulysse, elle ouvrait un coffret de santal où ses bijoux se trouvaient réunis. Elle les en retirait avec une hâte fébrile, comme si elle craignait qu'ils ne se fussent évaporés dans leur prison. Il fallait alors que son amant admirât tous les joyaux un à un, depuis le collier de perles jusqu'aux bijoux exotiques aux formes étranges.

Le soir, ils allaient de temps en temps dîner dans une brasserie située au centre de la ville. Les salles avaient de fausses allures médiévales : poutres en plâtre peint couleur bois de chêne, verrières gothiques. Le patron, qui était Allemand, échangeait souvent quelques mots à voix basse avec Freya. Un soir, il montra au capitaine un objet qu'il considérait comme une grande curiosité. C'était un vase orné de figures grotesques qu'il avait été chercher parmi les bocks de porcelaine alignés le long des murs.

Ferragut n'eut point d'hésitation :

— C'est un ancien vase péruvien.

— Oui, c'est une « huaca », — approuva Freya. — J'ai été là-bas, moi aussi. Nous fabriquions des antiquités.

Freya interpréta mal le geste que fit son amant. Elle crut que cette fabrication de « souvenirs incas » le stupéfiait.

— L'Allemagne est grande... Rien ne résiste au pouvoir d'adaptation de son industrie!

Et une flamme d'orgueil brilla dans ses yeux tandis qu'elle énumérait les truquages archéologiques auxquels elle avait participé.

— Nous avons rempli des musées et des collections particulières de statuettes égyptiennes et phéniciennes on ne peut plus modernes. Puis nous avons fabriqué des antiquités

du Pérou, pour les vendre aux voyageurs qui visitaient l'antique empire des Incas. Des indigènes à notre solde se chargeaient de les déterrer au moment opportun, à grand renfort de publicité...

Mais ce qui intéressait Ferragut était ce « nous » employé par Freya. Qui donc fabriquait des antiquités péruviennes? Était-ce son mari, le savant?

— Non, — dit Freya tranquillement. — C'était un autre, un artiste de Munich. Il avait peu de talent pour la peinture, mais une grande intelligence pour les affaires. Nous revînmes du Pérou avec la momie d'un Inca que nous promenâmes dans presque tous les musées de l'Europe, sans trouver d'ailleurs personne pour l'acheter. Nous gardions l'Inca dans notre chambre, à l'hôtel, quand...

Mais Ferragut ne s'intéressait pas aux aventures du pauvre monarque indien arraché au repos de sa tombe. Un de plus! Chaque confidence de Freya lui révélait un nouveau prédécesseur.

En sortant de la brasserie, le capitaine marcha d'un air sombre. Freya, au contraire, riait de ses souvenirs, amusée par l'évocation de ce cadavre d'Inca...

La colère d'Ulysse éclata soudain... L'officier hollandais, le savant naturaliste, le chanteur qui s'était tué d'un coup de revolver, et maintenant le falsificateur d'antiquités... Mais combien d'hommes avait-elle donc dans sa vie? Combien comptait-elle encore lui en révéler? Pourquoi ne les sortait-elle pas tous à la fois?

Freya fut surprise de la véhémence de l'attaque. La colère du marin lui faisait peur. Puis elle rit, s'appuya avec force sur son bras, et dit, le visage tendu vers lui :

— Tu es jaloux! Mon requin est jaloux! Parle encore. Tu ne sais pas combien je suis heureuse de t'entendre. Plains-toi! Bats-moi! C'est la première fois que je vois un homme jaloux. Ah! Méridionaux! Ce n'est pas pour rien que les femmes vous adorent!

Et elle disait vrai. Elle éprouvait une sensation nouvelle devant cette colère virile provoquée par le dépit amoureux. Ulysse était bien différent de tous ceux qu'elle avait connus auparavant : hommes froids, indifférents et égoïstes.

— Mon Ferragut! Comme je t'aime! Viens, viens; il faut que je te récompense.

Ils étaient dans une rue du centre, à l'angle d'une ruelle montueuse. Elle le poussa, et à peine eurent-ils fait quelques pas dans cette voie étroite et obscure qu'elle saisit Ulysse dans ses bras et, tournant le dos à la lumière et à l'animation de la grande rue, lui donna un de ces baisers impérieux qui faisaient vaciller le capitaine sur ses jambes.

La colère du marin s'apaisa, mais il n'en continua pas moins ses plaintes pendant leur retour. Il voulait à tout prix être éclairé sur les amants que Freya avait eus avant lui.

— Je veux te connaître, — répétait-il. — Je dois te connaître, puisque tu m'appartiens. J'en ai le droit.

Ce droit, invoqué avec un entêtement enfantin, fit sourire douloureusement Freya.

— Pourquoi veux-tu savoir? — demanda-t-elle avec découragement. — A quoi cela t'avancera-t-il? La vérité est excellente dans toutes les autres circonstances de la vie, mais elle est fatale à l'amour. Crois-moi, repousse ces chimères du passé. Le présent ne te suffit-il pas? N'es-tu pas heureux?

Et, pour lui prouver que rien ne manquait à son bonheur, elle peupla cette nuit-là le mystère de leur chambre d'une interminable série de voluptés farouches, qui firent tomber Ulysse dans un anéantissement pesant et doux.

Il avait le sentiment de son avilissement. Il adorait et détestait cette femme qui dormait à son côté... Il ne pouvait s'en séparer. Lui, qui se considérait quelques mois auparavant comme un homme ferme et volontaire, il lui arrivait de supplier et de pleurer lorsqu'elle parlait de s'éloigner.

Parfois Ulysse interrogeait sa maîtresse sur sa vie actuelle. Il était préoccupé des travaux mystérieux de la doctoresse, et voulait savoir la part que Freya y prenait.

Les réponses étaient incomplètes. « Je ne fais qu'obéir à la doctoresse, qui sait tout... » Puis elle hésitait et rectifiait. Non, son amie ne pouvait pas tout savoir. Au-dessus d'elle étaient le comte et d'autres personnages qui venaient de temps en temps la voir, comme de simples voyageurs de passage. Et la chaîne des agents, du plus grand au plus petit, se perdait dans de mystérieuses hauteurs qui faisaient pâlir

Freya, tandis que, dans ses yeux, dans sa voix, passait une expression de respect superstitieux.

Il ne lui était permis de parler que de ses propres travaux, et elle le faisait discrètement, contant les procédés qu'elle avait employés, mais sans jamais nommer ses collaborateurs, ni indiquer le but qu'elle avait poursuivi. Le plus souvent d'ailleurs, elle avait agi sans savoir quel serait le résultat de ses efforts : roue d'une machine, elle connaissait l'engrenage voisin, mais ignorait le reste du mécanisme et le but de son mouvement.

Ulysse s'étonnait des procédés invraisemblables et grotesques, utilisés par les agents de l'espionnage.

— Mais c'est du roman-feuilleton : ce sont des moyens ridicules, que tous peuvent apprendre dans les livres et les mélodrames!

Freya approuvait. C'était pour cela même qu'on les employait. Le moyen le plus sûr pour désorienter l'ennemi était de se servir de procédés vulgaires. Bismarck avait trompé toute la diplomatie européenne en disant simplement la vérité : personne en effet ne s'attendait à ce que la vérité sortît de sa bouche.

Elle lui montra des portraits d'elle qui dataient de quelques années. Certains avaient été pris au Japon, d'autres au Transvaal.

— J'ai été partout! — affirma-t-elle avec orgueil.

— A Paris aussi? — demanda le marin.

Elle hésita avant de répondre, mais à la fin eut un geste d'acquiescement... Elle avait été souvent à Paris. En juillet 1914 elle se trouvait installée au Grand Hôtel. Heureusement, elle avait été avisée deux jours avant l'ouverture des hostilités, et ainsi elle avait pu éviter d'être retenue dans un camp de concentration... Et elle ne voulut pas en dire davantage. Elle était prolixe et sincère lorsqu'il s'agissait de travaux lointains, mais le souvenir de ses exploits récents lui inspirait une réserve inquiète et craintive...

La doctoresse n'entreprenait plus de voyages. Par contre, le nombre de ses visiteurs augmentait. Parfois, lorsque Ulysse se disposait à se rendre chez elle, Freya le retenait :

— N'y va pas... Elle tient un conseil.

A plusieurs reprises, Ferragut, en passant sur le palier, vit la porte capitonnée du bureau se refermer sur des groupes d'hommes, tous d'aspect germanique : voyageurs qui venaient s'embarquer à Naples avec une certaine précipitation, ou voisins de la ville accourus prendre les ordres de la doctoresse.

Celle-ci se montrait plus préoccupée que de coutume. Ses yeux glissaient distraitement sur Freya et sur le marin, comme si elle ne les voyait pas.

— Mauvaises nouvelles de Rome, — disait Freya à son amant. — Ces mandolinistes maudits nous échappent.

Ulysse, rassasié de plaisir, songeait de nouveau à la vie paisible du foyer. Timidement, il essayait d'évaluer la durée de sa douce réclusion. Depuis combien de temps vivait-il auprès de Freya?

— Quinze jours, — lui répondait sa maîtresse.

Mais il insistait, refaisait ses calculs; et elle de lui affirmer que trois semaines seulement s'étaient écoulées depuis que le *Mare Nostrum* était parti de Naples.

— Il faudra que je m'en aille, — disait Ulysse avec hésitation. — On m'attend à Barcelone; je n'ai pas de nouvelles. Que va devenir mon navire?

La jeune femme prenait un air distrait, affectait de ne point entendre ses timides insinuations. Un soir enfin elle lui répondit catégoriquement :

— Le moment approche de tenir ta parole, de te sacrifier pour moi. Ensuite, tu pourras partir pour Barcelone, et moi... moi, j'irai te rejoindre. Si je ne puis y aller, nous arriverons bien pourtant à nous rencontrer : le monde est petit.

Ce que l'avenir lui réservait, pouvait-elle le savoir? Sa pensée n'allait pas au delà de ce sacrifice exigé de Ferragut...

Le soir du surlendemain la doctoresse et le comte firent appeler le marin. La voix de la doctoresse, toujours bienveillante et protectrice, prit cette fois un léger accent de commandement.

— Tout est prêt, capitaine.

Comme il ne pouvait pas utiliser son propre vapeur, elle lui avait préparé un autre navire. Il devait se borner à suivre

les instructions du comte. Celui-ci lui indiquerait le bateau dont il aurait à prendre le commandement.

Les deux hommes s'en allèrent côte à côte. C'était la première fois qu'Ulysse sortait dans la rue sans Freya, et, en dépit de son enthousiasme amoureux, il éprouva une agréable sensation de liberté.

Ils descendirent vers le rivage, et, dans le petit port de l'île de l'Œuf, franchirent la passerelle qui reliait au quai une petite goélette à la coque verdâtre. (« Quatre-vingts tonneaux », avait évalué Ferragut du premier coup d'œil). Après avoir parcouru le pont le capitaine examina les agrès et la machine auxiliaire, un moteur à pétrole qui permettait de faire sept milles à l'heure lorsque, faute de vent, on ne pouvait naviguer à la voile.

Sur la poupe, Ferragut avait vu le nom du bateau et son port d'attache. C'était une goélette sicilienne, de Trapani, construite pour la pêche. Un calfat artiste avait sculpté une langouste dans le bois du gouvernail. Des deux côtés de l'étrave montait un double chapelet de crabes, taillés avec un souci du détail digne, dans sa naïveté, des imagiers médiévaux.

En se penchant sur une écoutille, le capitaine se rendit compte que la moitié de la cale était pleine de caisses. Chacune d'entre elles devait contenir deux grands bidons d'essence.

— Très bien, dit-il au comte qui l'avait suivi en silence. Où est l'équipage?

Kaledine lui montra trois matelots, assez âgés, accroupis à l'avant. C'étaient des vétérans de la Méditerranée, d'humeur renfermée et taciturne; ils obéissaient machinalement aux ordres, sans se soucier de savoir où ils allaient ni qui les commandait. Un gamin déguenillé leur servait de mousse.

— C'est tout? — demanda Ferragut.

Le comte assura que d'autres hommes viendraient renforcer l'équipage au moment du départ. Celui-ci aurait lieu aussitôt que le chargement serait terminé. Il y avait certaines précautions à prendre pour ne pas attirer l'attention.

— De toute façon, soyez prêt à vous embarquer rapidement, capitaine. Peut-être ne vous aviserai-je que deux heures à l'avance...

Le lendemain, à la tombée de la nuit, le comte vint cher-

cher Ferragut. Tout était prêt : le navire attendait son capitaine.

La doctoresse prit congé d'Ulysse avec une certaine solennité. Freya, sur son ordre, sortit un instant du salon où ils étaient réunis et revint sans tarder avec une bouteille étroite et longue. C'était un vieux vin du Rhin — cadeau d'un commerçant de Naples — que la doctoresse conservait pour une occasion extraordinaire. Elle emplit quatre verres; puis, prenant le sien, elle regarda autour d'elle avec indécision :

— Où se trouve le Nord? — demanda-t-elle.

Le comte le lui indiqua silencieusement. Alors, la dame leva son verre avec une lenteur solennelle, comme si elle offrait une libation religieuse à la mystérieuse puissance qui était là-bas, loin, très loin, vers le Nord. Kalédine s'inclina avec un semblable geste de ferveur.

Ulysse allait porter le verre à ses lèvres, pour dissimuler le rire que la gravité de l'imposante dame était sur le point de faire naître sur ses lèvres.

— Fais comme eux! — murmura Freya à son oreille.

Et tous deux portèrent une brinde muette, les yeux tournés vers le Nord.

— Bonne chance, capitaine! — dit la doctoresse. — Votre retour sera rapide et heureux, car nous travaillons pour une juste cause... Jamais nous n'oublierons vos services.

Freya voulut accompagner Ferragut jusqu'au navire. Le comte, qui allait s'y opposer, se contint en voyant le geste bienveillant de la sensible doctoresse. « Ils s'aimaient tant! Il fallait bien faire quelque concession à l'amour! »...

Ils descendirent tous les trois par les rues en pente de Chiaia jusqu'à la côte de Santa Lucia. Ferragut, malgré sa préoccupation, remarqua la tenue du comte. Vêtu de bleu, coiffé d'une casquette noire, celui-ci avait l'air d'un yachtman s'apprêtant à prendre part à une course de cotres. Sans doute avait-il adopté ce costume pour donner un caractère de solennité à cette séparation.

Dans les jardins de la Villa Nazionale, Kalédine s'arrêta. Il ne tolérait pas que Freya allât plus loin. Elle pouvait attirer l'attention dans le petit port de l'île de l'Œuf, où ne fréquentaient que des pêcheurs. Le ton de l'ordre

fut incisif, impérieux; la jeune femme obéit sans protester.

— Adieu! Adieu!

Oubliant la présence du sévère témoin, elle embrassa ardemment Ulysse. Puis elle éclata en sanglots. Ulysse eut l'impression qu'elle n'avait jamais été aussi sincère qu'à ce moment-là, et il dut faire effort pour se dégager de l'anneau de ses bras.

— Adieu! Adieu!...

Puis, bien qu'il sentît les yeux de Freya fixés sur lui, il suivit le comte sans oser tourner la tête.

Sur le quai de Santa Lucia, il aperçut son ancien hôtel : par toutes ses fenêtres il versait la lumière dans la nuit. Devant le perron, le concierge accueillait un jeune homme qui venait de descendre d'une voiture chargée d'une malle. Ferragut songea tout à coup à son fils Esteban. Le jeune voyageur présentait de loin une certaine ressemblance avec lui... Et le capitaine poursuivit son chemin, souriant avec amertume à ce souvenir inopportun.

Aussitôt qu'il eut pénétré dans la goélette, Ulysse passa en revue l'équipage. Les trois vieux Siciliens s'étaient renforcés de sept jeunes hommes, blonds et charnus, aux manches retroussées. Ils parlaient italien, mais le capitaine n'eut pas de doute sur leur véritable nationalité.

Plusieurs d'entre eux commencèrent de lever l'ancre, et Ferragut jeta un regard vers le comte comme pour l'inviter à partir. Le navire se détachait peu à peu du quai; on allait retirer la planche qui servait de passerelle.

— Je pars avec vous, — dit Kalédine. — La promenade m'intéresse.

Ulysse, qui était décidé à ne s'étonner de rien durant ce voyage extraordinaire, se borna à une exclamation de courtoise allégresse : « Tant mieux! » Et, sans plus s'occuper du comte, il se consacra à la conduite du navire, qu'il s'agissait d'abord de faire sortir du port. Le ronflement du moteur de la goélette, bizarre et antique machine dont le bruit ressemblait à l'aboiement d'un chien enroué, fit trembler les vitres de la côte de Santa Lucia. Les voiles se gonflèrent claquant sous les premières poussées du vent.

Le voyage dura trois jours. La première nuit, le capitaine savoura, avec un voluptueux égoïsme, la joie de reposer seul.

La chasteté avait pour lui le charme délicieux de la nouveauté. La seconde nuit, dans l'étroite et malodorante cabine, il fut tenu éveillé par les souvenirs qui commençaient de renaître. Oh! Freya! Quand la verrait-il de nouveau?

Le comte et lui n'échangèrent que de rares paroles, mais ils passèrent de longues heures côte à côte, assis auprès de la roue du gouvernail. En dépit de leur silence, ils étaient plus amis qu'à terre. La vie en commun déterminait le soi-disant diplomate à se départir un peu de sa morgue.

L'aisance avec laquelle il allait et venait sur le pont, certains termes techniques qu'il employa malgré lui, ne permirent plus à Ferragut de douter de sa véritable profession.

— Vous êtes marin! — dit-il tout à coup.

Et le comte le reconnut, jugeant inutile de dissimuler plus longtemps. Oui, il était marin.

— Alors, que fais-je ici? — se demanda Ferragut. — Pourquoi m'a-t-on donné le commandement?

Il ne pouvait comprendre pourquoi cet homme, qui aurait pu diriger le navire sans aide étrangère, avait recherché son concours.

Indubitablement, Kalédine était un officier de marine, et tous ces marins blonds, qui travaillaient comme des automates, devaient également appartenir à une flotte de guerre. La discipline les faisait obéir aux ordres de Ferragut, mais on sentait que, pour eux, il n'exerçait le commandement que par délégation. Le véritable chef à bord, c'était le comte.

La goélette passa en vue de l'archipel de Lipari, puis fit route vers l'Ouest, en longeant les côtes de Sicile. A la hauteur du cap San Vito, elle prit la direction du Sud-Ouest et cingla vers les Ægates.

Elle devait attendre, dans ce bras de mer qui sépare la Tunisie de la Sicile, vaste détroit au milieu duquel se dresse le pic volcanique de l'île de Pantellaria. Le comte n'avait besoin de donner que de brèves indications : Ferragut le comprenait à demi-mots et réglait la marche du navire selon les désirs de son compagnon. Celui-ci ne put cacher l'admiration que lui inspirait la maîtrise du capitaine.

— Vous connaissez bien votre mer! — dit-il.

L'autre hocha la tête en souriant. C'était vraiment « sa mer »

en effet. Il pouvait l'appeler « *mare nostrum* » ainsi que faisaient les Romains, ses anciens maîtres.

Comme si la simple vue de l'eau lui eût permis de deviner les fonds qu'elle recouvrait, Ferragut maintint le navire dans les limites du vaste banc de l'Aventure. Il naviguait lentement, ne conservant que quelques voiles déployées, croisant sans cesse dans les mêmes eaux.

Au bout de deux jours, Kalédine commença de s'inquiéter. Plusieurs fois, Ferragut l'entendit murmurer le nom de Gibraltar. Le passage de l'Atlantique à la Méditerranée représentait le plus grand péril pour ceux qu'il attendait.

Du pont de la goélette, on ne pouvait voir qu'à courte distance, et le comte grimpa plusieurs fois aux échelles de corde de la mâture pour embrasser du regard un champ plus vaste.

Ce fut de là qu'un matin, il héla le capitaine pour lui indiquer un point de l'horizon. Il fallait faire route dans cette direction. Là étaient ceux qu'il cherchait.

Ferragut lui obéit, et une demi-heure après, apparurent, l'un derrière l'autre, deux bateaux allongés et bas sur l'eau, qui marchaient à grande vitesse. C'étaient des sortes de destroyers, mais sans mâts ni cheminées; ils glissaient presque à ras de l'eau; on les avait peints en gris et, à une certaine distance, ils se confondaient avec la mer.

Ils se placèrent de chaque côté du voilier, s'approchant si près de lui qu'ils semblaient devoir l'écraser entre leurs coques. Plusieurs câbles métalliques lancés de leurs ponts vinrent s'enrouler autour des mâts de la goélette : les trois vaisseaux ne formèrent plus qu'une seule masse que balança la lente ondulation de la mer.

Ulysse examina curieusement les deux navires. Étaient-ce là les fameux sous-marins?... Il vit, sur leur pont d'acier, des écoutilles rondes et saillantes comme des cheminées, par où se montraient des groupes de têtes. Les officiers et l'équipage étaient vêtus comme les pêcheurs de la mer du Nord : vêtements imperméables d'une seule pièce, suroîts cirés. Beaucoup d'entre eux agitèrent en l'air ces suroîts, et le comte leur répondit en ôtant sa casquette d'un geste large. Les matelots blonds de la goélette poussèrent des cris, répondant aux accla-

mations de leurs camarades des submersibles : « *Deutschland über alles* ! ».

Mais cet enthousiasme, qui équivalait à un chant de triomphe, dura peu. Des coups de sifflet retentirent, des hommes coururent sur les ponts d'acier et Ferragut vit son navire envahi par deux files de matelots. En un moment, les écoutilles furent ouvertes, on entendit un bruit de planches arrachées, et les bidons d'essence commencèrent à être emportés des deux côtés. Autour du voilier, l'eau fut parsemée de caisses ouvertes qui s'éloignèrent en flottant mollement.

A l'arrière le comte était en conversation avec un officier; celui-ci lui racontait le passage du détroit de Gibraltar que les sous-marins avaient franchi complètement submergés, en observant par leur périscope les torpilleurs anglais en patrouille de surveillance.

— Rien, commandant, — continuait l'officier, — pas le plus petit incident... Une navigation magnifique.

— Que Dieu châtie l'Angleterre! — dit le comte.

— Que Dieu la châtie! — répondit l'officier, comme s'il eût dit : *amen*.

Ferragut se vit oublié, ignoré de tous ces hommes qui couraient sur le pont de la goélette. Quelques matelots, dans leur précipitation, le bousculèrent. Il n'était que le patron du voilier, un civil qui n'avait pas sa place dans la hiérarchie de ces hommes de guerre.

Il commença de comprendre pour quel motif on lui avait donné le commandement de la goélette. Sans doute le comte allait-il s'embarquer sur un des sous-marins. Kalédine, en effet, semblant tout à coup se souvenir de la présence de Ferragut, s'approcha de lui et lui tendit la main avec une affabilité de camarade.

— Capitaine, mille remerciements. Ce service est de ceux qui ne s'oublient pas... Peut-être, ne nous reverrons-nous jamais... Mais si, un jour, vous avez besoin de moi, sachez qui je suis.

Et, comme s'il présentait un de ses amis, il continua d'un ton cérémonieux :

— Archibald von Kramer, lieutenant de vaisseau de la flotte impériale.

Sa qualité de diplomate n'était pas entièrement usurpée : il avait été attaché naval dans plusieurs ambassades.

Ensuite il donna à Ulysse des instructions pour le retour. Il devrait attendre au large de Palerme. Un canot viendrait le chercher pour le ramener à terre. Tout était prévu... Il remettrait alors le commandement au véritable patron de la goélette, un couard qui s'était fait payer très cher la location de son bateau, en se gardant bien d'exposer sa propre personne. Dans la cabine se trouvaient des papiers en règle qui permettraient de justifier le voyage.

— Saluez ces dames en mon nom... Dites-leur qu'elles entendront bientôt parler de nous. Nous allons nous rendre maîtres de la Méditerranée.

Le transbordement du combustible continuait. Ferragut vit von Kramer descendre dans l'un des sous-marins. Puis il crut reconnaître sur l'autre submersible deux des matelots qui avaient fait partie de l'équipage de la goélette; leurs camarades les recevaient avec des cris et des embrassements.

Le déchargement dura jusqu'au milieu de l'après-midi. Ulysse ne s'était pas rendu compte que le petit navire contenait un aussi grand nombre de caisses. Quand la cale fut vide, les derniers matelots allemands disparurent, les câbles qui retenaient le voilier furent retirés. Un officier cria à Ulysse : « Vous pouvez partir. » Les deux submersibles, plus bas sur l'eau encore qu'à leur arrivée, avec leurs cales remplies d'essence et d'huile, commencèrent de s'éloigner.

En se voyant seul à l'arrière de la goélette, Ferragut ressentit une subite inquiétude : « Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? » lui cria une voix intérieure.

Mais, en voyant les trois vieux et le gamin qui constituaient maintenant tout son équipage, il oublia ses remords. Il allait avoir fort à faire pour suppléer à ce manque de bras. Ce fut à peine si, pendant deux nuits et un jour, il put prendre quelques instants de repos : il devait s'occuper à la fois du gouvernail et du moteur, car ayant si peu d'hommes à sa disposition, il ne se risquait pas à employer toutes ses voiles.

A l'aube du deuxième jour, Palerme fut en vue. Les lumières du port s'éteignirent une à une. Ferragut fit replier toutes les voiles, confia le quart à l'un des matelots et alla se coucher

dans la cabine. Au milieu de la matinée, il fut éveillé par des voix qui criaient de la mer : « Où est le capitaine? »

D'un canot qui les avait amenés plusieurs marins sautaient sur la goélette. Le patron venait reprendre possession de son bateau pour le faire rentrer au port dans des conditions parfaitement régulières. Ulysse, à son tour, descendit dans la petite embarcation pour regagner la terre. Un homme, rubicond et obèse, qui paraissait avoir un grand ascendant sur le patron, vint se placer auprès de Ferragut.

— Vous devez déjà être informé de ce qui arrive? — dit-il tandis que deux rameurs faisaient glisser le canot sur les vagues. — Ces bandits! Ces mandolinistes!

Ulysse, sans savoir pourquoi, fit un geste affirmatif. Ce bourgeois indigné était un Allemand, un des agents de la doctoresse : là-dessus aucun doute n'était possible.

Une demi-heure plus tard, Ferragut sautait sur un quai, sans que personne s'opposât à son débarquement; la présence de son obèse compagnon semblait endormir toutes les vigilances. Malgré cela, le bonhomme montrait un désir ardent de se séparer du capitaine afin de courir s'occuper de ses propres affaires.

Il sourit en apprenant qu'Ulysse voulait partir immédiatement pour Naples.

— Vous faites bien... Il y a un train dans deux heures...

Et, ayant conduit Ulysse jusqu'à une voiture de louage, l'Allemand disparut précipitamment.

Le capitaine fut frappé du mouvement extraordinaire qui régnait dans les rues de Palerme : les passants se groupaient pour écouter la lecture des journaux. Beaucoup de fenêtres arboraient des drapeaux nationaux entrelacés avec ceux de France, d'Angleterre et de Belgique.

Arrivé à la gare, il sut la vérité : il apprit l'événement auquel avait fait allusion le commerçant. Depuis la veille, l'Italie était en guerre avec les Empires Centraux.

Ulysse se sentit passablement inquiet en songeant au rôle qu'il venait de jouer en pleine Méditerranée. Si tous ces gens qui défilaient derrière des drapeaux, en poussant des acclamations, allaient deviner son exploit et se jeter sur lui! Aussi respira-t-il avec satisfaction lorsqu'il se trouva à l'in-

térieur d'un wagon... De plus, il allait voir Freya, et il lui suffisait d'évoquer son image pour que s'évanouissent tous ses remords.

Le voyage fut long et difficile. Le train stoppait des heures entières, pour laisser passer d'autres trains chargés d'hommes et de matériel de guerre. Dans toutes les stations, il y avait des soldats en tenue de campagne, des drapeaux, des foules enthousiastes.

Après quarante-huit heures de voyage, Ulysse arriva enfin à Naples... La voiture qui l'emmena vers le vieux palais de Chiaia lui sembla marcher avec une insupportable lenteur.

Comme il traversait le vestibule, la concierge, grosse commère aux cheveux frisés et poussiéreux, qu'il n'avait qu'entr'aperçue auparavant dans les profondeurs de son antre, lui barra le passage.

— Ces dames ne sont plus dans la maison... Ces dames sont parties subitement avec Karl, leur employé.

Et elle donna des détails sur cette fuite, avec un sourire hostile et plein de malignité.

Ferragut comprit qu'il ne devait pas insister. La matrone, furieuse du départ de ces « Allemandes », semblait déjà voir en lui un espion présumé, qu'il serait bon de dénoncer. Toutefois, par honnêteté professionnelle, elle l'informa que la *signora* blonde, la plus jeune et la plus sympathique, avait pensé à lui en s'en allant.

— Elle m'a confié vos bagages. Ils sont dans ma loge.

Ulysse s'empressa de disparaître. Il enverrait quelqu'un pour prendre ses malles. Et, sautant dans une autre voiture, il se fit conduire à l'hôtel de Santa Lucia. Quel coup inattendu!

En le voyant entrer, le portier fit un geste de surprise. Avant que Ferragut eût pu le questionner sur Freya — il espérait vaguement qu'elle était venue se réfugier dans cet hôtel — l'homme lui dit :

— Capitaine, votre fils est venu ici; il espérait vous trouver.

Ferragut balbutia, désorienté : « Quel fils? » L'homme aux clefs brodées apporta le livre des voyageurs et lui montra une ligne : « Esteban Ferragut, Barcelone ». Ulysse reconnut l'écriture de son fils, et une angoisse indéfinissable étreignit sa poitrine.

La surprise le laissa sans voix, et le portier poursuivit ses explications :

— C'est un garçon sympathique et intelligent. A plusieurs reprises, le matin, je l'ai accompagné pour lui faire visiter la ville... Il s'est mis en relations avec les consignataires de votre navire... Il demandait partout des nouvelles de son père. Hier enfin, convaincu que vous étiez retourné à Barcelone, il est parti à son tour... Si vous étiez arrivé douze heures plus tôt, vous l'auriez trouvé ici.

Le portier n'en savait pas davantage. Occupé à exécuter les ordres de dames sud-américaines, il n'avait pu saluer le jeune homme à son départ de l'hôtel.

— Votre fils ne savait trop s'il ferait le voyage sur un vapeur jusqu'à Marseille, ou si, gagnant Gênes par chemin de fer, il s'embarquerait là pour Barcelone...

Ferragut voulut savoir quand Esteban était arrivé. Le portier, levant les yeux, se livra à un long calcul mental... Enfin, il fixa une date, et le marin, à son tour, dut mettre de l'ordre dans ses souvenirs...

Il se frappa le front avec la paume de la main; son geste eut la violence d'un coup de poing.

Le jeune homme qu'il avait vu entrer à l'hôtel... le soir où il allait prendre le commandement de la goélette qui devait porter du combustible aux sous-marins allemands... c'était son fils.

VIII

LE JEUNE TÉLÉMAQUE

Toutes les fois que le *Mare Nostrum* revenait à Barcelone, Esteban Ferragut éprouvait une sensation d'éblouissement. Il lui semblait que, par un panneau grand ouvert, une lumière glorieuse venait éclairer son existence paisible et monotone de fils de famille.

Alors, on ne le voyait plus vagabonder dans le port, admirant de loin les grands transatlantiques ancrés en face du monument de Colomb, ou les cargos qui s'alignaient le long

des docks. Un grand navire était, pour quelques semaines, son absolue propriété. Le capitaine et les officiers passaient leur temps à terre, avec leurs familles. Toni, le second, était le seul qui couchât à bord. Nombre de matelots demandaient la permission de vivre en ville, et le bateau restait confié à l'oncle Caragol et à la demi-douzaine d'hommes chargés d'assurer la propreté du bâtiment.

Le petit Ferragut pouvait se donner l'illusion d'être le capitaine du *Mare Nostrum*. Il s'agitait sur le pont, s'imaginant affronter une tempête formidable, examinait avec une gravité de connaisseur les instruments du bord, parcourait toutes les parties habitables du navire, descendait aux cales, qu'on avait ouvertes, pour les aérer, en attendant la cargaison; enfin il se jetait dans le canot de service, et, le détachant de l'échelle, s'en allait ramer pendant quelques heures, avec plus de satisfaction qu'il n'en avait jamais eu sur les yoles légères du Club des Régates.

Ses visites se terminaient à la cuisine, où l'invitait l'oncle Caragol, qui le traitait avec une familiarité paternelle. Le jeune rameur avait-il chaud? « *Un refresquet?* » Et il lui préparait cette douce mixture, qui avait le don de faire choir, d'un coup, les hommes dans l'ivresse.

Bien qu'à terre il ne connût, en fait de liqueurs, que celles, très anodines, que sa mère réservait aux fêtes de famille, Esteban, une fois qu'il avait mis le pied sur le vapeur, sentait la nécessité d'absorber des boissons alcooliques, pour montrer qu'il était un homme. « Il n'est pas au monde une boisson qui puisse me griser! » et, au deuxième « *refresquet* » de l'oncle Caragol, il s'abîmait dans un nirvana paisible.

Lorsqu'il le contemplait affectueusement de ses yeux malades, le cuisinier s'imaginait avoir fait un saut de quelques douzaines d'années en arrière, et se trouver à Valence, causant avec cet autre Ferragut, qui s'échappait de l'Université pour ramer dans le port. Il en arrivait presque à croire que son existence recommençait.

Il écoutait les plaintes du gamin, l'interrompant pour lui donner avec solennité de graves conseils. Ce Ferragut de quinze ans se montrait mécontent de la vie. Être un homme, et vivre avec des femmes : une mère et des cousines qui pas-

saient leurs journées à faire de la dentelle! Vouloir être marin, et se voir forcé d'étudier les assommantes matières du baccalauréat! Comme si un capitaine avait besoin de savoir le latin!

Ce qu'il voulait, c'était en finir avec la vie d'étudiant, passer l'examen de capitaine au long cours et apprendre le métier sur le pont, aux côtés de son père. Qui sait s'il n'arriverait pas, vers les trente ans, à commander le *Mare Nostrum*, ou un bateau semblable?...

Pour Esteban il n'y avait au monde que deux sujets d'admiration, la mer et le capitaine Ferragut. De ce dernier il avait prêté le visage et les allures à tous les héros de roman qui, échappés des pages des livres, étaient venus prendre corps en son imagination.

Tout petit, il avait vu souvent sa mère pleurer avec une tristesse résignée. Quelques années plus tard, sachant bien, en gamin précoce qu'il était, quelles sortes de relations existent entre l'homme et la femme, il pressentit que toutes ces larmes étaient causées par la légèreté et les infidélités du navigateur absent.

Esteban avait pour sa mère une adoration de fils unique et d'enfant gâté, mais il n'en admirait pas moins le capitaine et excusait toutes les fautes qu'il avait pu commettre. Son père était l'homme le plus brave et le plus beau de la terre. C'était ainsi qu'il le voyait. Un jour, en fouillant dans les tiroirs de la cabine paternelle, le gamin trouva de nombreuses photographies de femmes au-dessous desquelles il lut des noms de pays lointains. Toutes avaient dû être follement éprises du capitaine du *Mare Nostrum*. Hélas! aussi vite qu'il pût devenir un homme, Esteban ne pourrait jamais égaler ce triomphateur à qui il devait la vie!

Lorsque, venant de Naples, le vapeur arriva à Barcelone sans Ferragut, le jeune homme n'en fut aucunement surpris.

Toni, si avare de paroles d'ordinaire, prodigua sur-le-champ les explications : le capitaine Ferragut était resté là-bas pour une affaire importante, mais il n'allait pas tarder à venir; peut-être même viendrait-il par terre pour arriver plus vite. Son second l'attendait d'un moment à l'autre.

Esteban s'attrista de voir sa mère attacher à cette absence

une réelle importance. La pauvre femme avait les yeux pleins de larmes et se montrait inquiète. Son instinct féminin lui faisait deviner quelque proche danger. Aussi, dès le lendemain, décida-t-elle de mander Toni, afin d'obtenir de lui quelques précisions. Esteban, chargé d'aller chercher le marin, se rendit aisément compte de l'inquiétude que celui-ci éprouvait à l'idée de s'entretenir avec doña Cinta. Toni quitta son bord sans se départir d'un mutisme lugubre : il semblait qu'on l'emmenât subir des tortures mortelles. Bientôt, il se mit à fredonner sourdement, ce qui était chez lui l'indice d'une profonde préoccupation.

Le jeune Télémaque ne put assister à l'entrevue, mais il rôda aux environs de la porte fermée et réussit à entendre quelques mots prononcés à voix plus haute. C'était sa mère qui parlait le plus souvent. Toni répétait d'une voix sourde les mêmes excuses : « Je ne sais pas. Le capitaine va arriver d'un moment à l'autre. »

Mais, en sortant du salon et de la maison, le marin donna libre cours à sa colère contre lui-même, contre sa maudite nature qui ne lui permettait pas de mentir, contre toutes les femmes, mauvaises ou bonnes. Il croyait en avoir trop dit. Cette dame avait, pour extirper les paroles, une habileté de juge!

Le soir, pendant le dîner, la mère ouvrit à peine la bouche. De ses mains nerveuses un tremblement convulsif passait aux assiettes et aux fourchettes. Elle regardait son fils avec une pitié tragique, comme si elle pressentait que des malheurs épouvantables allaient s'abattre sur la tête de l'enfant. Après avoir tout d'abord opposé un mutisme désespéré aux questions d'Esteban, elle finit par s'écrier :

— Ton père nous abandonne!... Ton père nous a oubliés!...

Et elle sortit de la salle à manger pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

Le jeune homme dormit mal, mais il dormit. L'admiration qu'il éprouvait pour son père, un certain sentiment de solidarité masculine le portaient à n'attacher que peu d'importance à cette crise de larmes. Faiblesse de femmes! Sa mère n'était pas à la hauteur de son rôle. Ce n'était pas une petite affaire que d'être la femme d'un homme aussi extraordinaire

que le capitaine Ferragut. Mais lui, Esteban, qui, en dépit de sa jeunesse, était un homme fait, allait intervenir et mettre en lumière la vérité.

Lorsque, du pont du vapeur, Toni le vit arriver sur le quai, le lendemain matin, il eut la tentation de se cacher... « C'était doña Cinta, sans doute, qui le réclamait encore afin de poursuivre son interrogatoire. » Mais il se tranquillisa en entendant le gamin déclarer qu'il venait de son propre gré passer quelques heures sur le *Mare Nostrum*. Néanmoins, le second préféra éviter de demeurer auprès du jeune homme, — ne se laisserait-il pas aller à commettre quelque bévue s'il causait avec lui? — et il feignit d'avoir à faire dans les cales. Peu après, il quitta le navire et alla rendre visite à un de ses amis sur un vapeur assez éloigné.

Esteban entra dans la cuisine, appelant joyeusement l'oncle Caragol. Celui-ci aussi était changé. Ses yeux, humides et rouges, regardaient le gamin avec une extraordinaire tendresse. Il gardait un silence plein d'inquiétude et jetait autour de lui des regards angoissés comme s'il eût redouté de voir un précipice s'ouvrir sous ses pieds. Mais, songeant soudain au respect dû à ceux qui venaient visiter ses domaines, il se mit à préparer deux *refresquets*. C'était la première fois, depuis que le vaisseau était de retour, qu'il allait servir Esteban. Les jours précédents, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il n'avait pas songé à confectionner un seul de ses breuvages enivrants. Le retour de Naples à Barcelone avait été triste : sans son capitaine, le vapeur avait un aspect funèbre.

Pour toutes ces raisons, Caragol eut la main un peu lourde, et prodigua le rhum jusqu'à ce que le liquide fût couleur tabac.

Ils burent... Lorsque les verres furent à moitié vidés, le jeune Télémaque se mit à parler de son père. Le cuisinier leva aussitôt les bras au ciel et fit entendre un grognement pour marquer son désir de ne point aborder ce sujet.

— Ton père reviendra, *Estevet*, — ajouta-t-il. — Il reviendra, mais je ne sais quand. Certainement plus tard que ne l'affirme Toni.

Ne voulant pas en dire davantage, il avala tout le reste

de son verre, et, pour rattraper le temps perdu, commença aussitôt à préparer un second rafraîchissement.

Peu à peu, la prudente réserve qu'il s'était imposée s'évanouit et il bavarda avec son abandon habituel. Pourtant, au début, il sut s'en tenir aux généralités. Il fit de la morale au fils de Ferragut : une morale à sa façon, dont il interrompit fréquemment l'exposé pour porter son verre à sa bouche.

— Estevet, mon fils, respecte ton père. Imite-le comme marin. Sois bon et juste avec les hommes que tu commanderas... Mais fuis les femmes!

Les femmes! aucun sujet n'était aussi favorable à son éloquence d'ivrogne compatissant. C'est à elles que le monde doit le chagrin. Tout est soumis à leur infernale puissance.

— Crois-moi, mon fils, en cela, n'imite pas ton père.

Le vieux en avait trop dit pour reculer et, par bribes, il lâcha le reste. Esteban apprit ainsi que le capitaine était du dernier bien avec une dame de Naples, que tout autre motif invoqué par lui pour rester dans cette ville n'était que prétexte, et qu'en réalité il était sous l'influence de cette femme.

— Elle est jolie? — demanda avec avidité le gamin.

— Très jolie, — répondit Caragol. — Et des parfums!... Et un froufrou d'étoffes précieuses!...

Télémaque ressentit en même temps de l'orgueil et de l'envie. Une fois de plus, il admirait son père, mais cette admiration ne dura que quelques instants. Une idée nouvelle s'empara de lui tandis que le cuisinier continuait :

— Donc il ne viendra pas. Je sais ce que sont ces femmes élégantes et parfumées; de vrais démons qui, lorsqu'ils saisissent un homme, lui enfoncent profondément leurs ongles dans la peau. Il faut leur couper les mains pour leur faire lâcher prise... Et notre navire ne fait rien; ni plus ni moins que s'il était au bassin de radoub! Pendant ce temps-là, les autres s'emplissent d'or!...

Et il avala d'un trait ce qui restait de son second verre.

Cependant dans l'esprit du gamin une grande idée prenait corps, une idée que lui avait suggérée sa douce ivresse. S'il allait à Naples chercher son père?...

En cet instant, tout lui paraissait possible. Le monde était couleur de rose, comme toutes les fois qu'il le contemplait

en trinquant avec l'oncle Caragol. Les obstacles étaient infimes, tout s'arrangeait avec une facilité prodigieuse, et les hommes avançaient par grands sauts.

Mais quelques heures plus tard, lorsque sa pensée se dégagea de ces fumées fallacieuses, Esteban ressentit une grande crainte en songeant à l'accueil que lui ferait son père. Comment celui-ci le recevrait-il? Comment expliquer d'ailleurs ce voyage à Naples? Et l'enfant trembla en évoquant l'image des sourcils froncés et des yeux irrités du capitaine Ferragut.

Le jour suivant, cette inquiétude fit place à une confiance subite. Son père, il s'en souvenait, avait applaudi à ses prouesses de rameur dans le port de Barcelone et vanté à maintes reprises sa force et son intelligence. Il revoyait les yeux bienveillants du héros et son doux sourire.

Oui, lui, Esteban, ne craindrait pas de parler en toute franchise au capitaine Ferragut. Il lui dirait qu'il était venu à Naples pour l'emmener, pour le tirer de péril. Ainsi fait tout homme qui voit un ami en danger... Peut-être son père se mettrait-il en colère, peut-être le frapperait-il; mais bien certainement il finirait par céder.

Le caractère du père réapparaissait dans le fils et emportait sa décision. Le voyage serait absurde, périlleux? Tant mieux! Raison de plus pour l'entreprendre. Il était un homme et devait ignorer la crainte.

Pendant quinze jours, il prépara sa fugue. Il n'avait jamais fait de voyage important. Une fois seulement, il avait accompagné son père dans un rapide voyage d'affaires à Marseille. N'était-il pas temps qu'un homme comme lui, qui, par ses lectures, connaissait tous les peuples de la terre, commençât de courir le monde?

L'argent ne le préoccupait pas. Doña Cinta ne l'en laissait pas manquer, et il était d'ailleurs facile de mettre la main sur son trousseau de clefs. Un vapeur, vieux et lent il est vrai, mais qui présentait l'incontestable avantage d'être commandé par un ami de son père, venait d'entrer dans le port et devait appareiller le lendemain pour l'Italie.

Ce marin accepta sans passeport le fils de son camarade. Grâce à ses amis de Gênes, il ferait passer cette irrégularité. Entre capitaines, on se doit de ces services, et Ulysse Ferragut,

qui attendait son fils à Naples — c'était en effet ce qu'avait déclaré Esteban —, n'allait pas perdre son temps à des formalités bureaucratiques.

Télémaque, muni de mille pesetas — trouvées dans la boîte à ouvrage où sa mère serrait son argent — s'embarqua le lendemain. Une petite valise, emportée de la maison avec des précautions infinies, constitua tout son bagage.

De Gênes, il alla à Rome, et de là à Naples. Avec l'aplomb de la jeunesse, il renforçait de mots espagnols et catalans le vocabulaire sommaire acquis dans des représentations d'opérette italienne. Le seul renseignement positif qui le guidât dans son voyage était le nom de l'hôtel de Santa Lucia, que Caragol lui avait indiqué comme étant la résidence de son père.

Pendant plusieurs jours, il chercha vainement le capitaine Les commissionnaires de Naples, qu'il visita, croyaient que celui-ci était retourné depuis longtemps dans son pays.

En constatant l'inutilité de ses recherches, Esteban prit peur. Sans doute, le capitaine devait-il maintenant être rentré à Barcelone. Et cette expédition, qui avait commencé comme un voyage de héros, n'allait plus être que la fugue d'un gamin étourdi. L'enfant se souvint de sa mère qui, peut-être, pleurait à cette heure en relisant la lettre qu'il lui avait laissée pour expliquer sa fuite.

De plus, l'Italie, tout à coup, se rangea aux côtés des Alliés, décision que tous attendaient, mais qu'on considérait en général comme devant être différée longtemps encore. Que restait-il à faire au jeune Espagnol dans ce pays?... Et, un beau matin, il disparut...

Comme le portier de l'hôtel ne pouvait rien lui dire de plus, le père, une fois la première impression de surprise passée, se rendit aux bureaux de ses consignataires, espérant y recueillir d'autres nouvelles. On ne s'intéressait, là, qu'à la guerre. Mais Ferragut était propriétaire de vapeur et vieux client de la maison. Aussi le directeur le conduisit-il auprès des employés qui avaient reçu Esteban.

Ils ne savaient pas grand'chose. Ils se rappelaient vaguement un jeune Espagnol qui disait être le fils du capitaine

et demandait de ses nouvelles. Sa dernière visite avait eu lieu deux jours auparavant. Le jeune homme ne savait encore s'il retournerait en Espagne par chemin de fer, ou s'il s'embarquerait sur l'un des trois vapeurs qui étaient dans le port, prêts à partir pour Marseille.

— Je crois qu'il est parti par le chemin de fer, — dit l'un des employés.

Un autre, désireux d'attirer sur lui l'attention de son chef, confirma cette déclaration : certainement le jeune homme était parti par terre. Lui-même l'avait aidé à calculer le prix du voyage jusqu'à Barcelone.

Ferragut n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il fallait avant tout partir. Cet inexplicable voyage de son fils était pour lui à la fois un remords et un sujet d'alarme. Que se passait-il chez lui?

Le directeur de la maison lui indiqua un vapeur français qui, venant de Suez, partait le soir même pour Marseillle. Il se chargeait d'arranger son passage et de le recommander au commandant. Le départ devait avoir lieu quatre heures plus tard. Ulysse, après avoir été chercher ses bagages et les avoir expédiés à bord, alla revoir tous les endroits où il avait vécu avec Freya. Adieu, jardins de la Villa Nazionale et blanc Aquarium! Adieu, *Albergo*!

La présence inexplicable d'Esteban à Naples avait d'ailleurs atténué le chagrin que lui avait causé la fuite de l'Allemande. Il pensait tristement à l'amour perdu, mais en même temps, il se demandait avec une douloureuse inquiétude ce qu'il allait apprendre en rentrant chez lui.

Un peu avant le coucher du soleil, le vapeur français leva l'ancre. Il y avait longtemps qu'Ulysse n'avait navigué en qualité de simple passager. Désorienté, il erra, par les couloirs, mêlé à la foule des voyageurs. La force de l'habitude l'amena sur le pont où il adressa la parole au capitaine et aux officiers. Ceux-ci ne furent pas longs à apprécier son mérite professionnel.

Mais, en ce lieu, Ferragut n'était qu'un intrus, et le dépit de se voir sur une passerelle où il lui était interdit de donner un seul ordre, le fit redescendre aux salons et examiner les groupes de voyageurs. C'étaient, pour la plupart, des Français

qui revenaient d'Indo-Chine. Dans l'entrepont étaient logées quatre compagnies de tirailleurs annamites, petits, jaunes, aux yeux obliques, à la voix miaulante. Ils allaient à la guerre. Leurs officiers vivaient dans les cabines du centre, et emmenaient leurs familles à qui un séjour prolongé aux colonies avait donné un aspect exotique.

Ulysse vit, étendues dans des fauteuils, des dames vêtues de blanc, qui se faisaient éventer par leurs boys chinois; des officiers bronzés, amaigris, l'air malade, qui paraissaient galvanisés par cette guerre dont l'annonce était venue les arracher à leur sieste asiatique; des enfants, beaucoup d'enfants, heureux de se rendre en France, le pays de leurs rêves, et oubliant, dans leur joie, que leurs pères allaient peut-être y trouver la mort.

La navigation ne pouvait être meilleure. La Méditerranée était une plaine d'argent sous la lumière de la lune. De la côte invisible, arrivaient, par tièdes bouffées, les parfums des champs. Des groupes, dans le salon, évoquaient, avec une satisfaction égoïste, les dangers des voyages dans les mers du Nord, infestées de sous-marins allemands. Par bonheur, la Méditerranée était à l'abri de cette calamité. Les Anglais bloquaient le détroit de Gibraltar, et toute la Méditerranée n'était qu'un lac tranquille au pouvoir des Alliés.

Avant de se coucher, Ferragut pénétra dans une cabine du pont supérieur, où se trouvait installée la télégraphie sans fil. Le grésillement d'huile frite que faisaient entendre les appareils avait attiré son attention. L'employé, un jeune Anglais, se dépouilla du casque de nickel dont les deux récepteurs lui couvraient les oreilles. Lassé de son isolement, il cherchait à se distraire en entamant des conversations avec les télégraphistes des navires qui se trouvaient dans le champ de ses appareils. La visite de ce passager, qui lui adressa la parole en anglais et lui offrit un cigare, l'arracha aux plaisirs d'une causerie qui s'étendait à trois cents milles à la ronde.

— Tout va bien!... Nous avons pas mal de compagnons de voyage.

Et le voilà énumérant les bateaux qui se tenaient en communication avec le vapeur. Le plus proche était le *Califor-*

nian, un navire anglais venant de Malte; parti de Naples dix heures auparavant, il se dirigeait également vers Marseille et n'était pas à plus de cent milles. Les autres bateaux, qui faisaient la même route, étaient plus éloignés. Il leur eût fallu beaucoup de temps pour se rapprocher les uns des autres; mais le merveilleux appareil les maintenait pourtant en communication constante, et ils causaient paisiblement, comme un groupe de camarades qui suivent le même chemin.

De temps en temps, le télégraphiste, prévenu par le crépitement de ses bobines, remettait son casque pour écouter ses compagnons éloignés.

— C'est le télégraphiste du *Californian*, — dit-il après un de ces appels. — Il va se coucher. Rien de nouveau.

Et le jeune homme célébra l'agrément de la navigation en Méditerranée. Au début de la guerre, il avait été employé sur un vapeur faisant le service de Londres à New-York, et il se souvenait des nuits d'inquiétude, des jours d'anxieuse vigilance, où l'on vivait dans la crainte de voir soudain surgir un périscope au-dessus des vagues ou de recevoir l'appel lointain d'un navire torpillé par un sous-marin. Dans cette mer-ci, au moins, on était aussi tranquille qu'en temps de paix.

Le pauvre télégraphiste, Ferragut le devina, désirait jouir des charmes de cette tranquillité. Son camarade de service ronflait dans la cabine voisine, et lui, sentant sa tête s'incliner sur la table des appareils, souhaitait d'en faire autant. « A demain! »

Aussitôt allongé sur l'étroit matelas de sa cabine, Ulysse s'endormit. Ce fut un sommeil paisible qu'aucun rêve ne vint troubler... Aussi Ferragut croyait-il n'avoir dormi que quelques minutes lorsqu'il fut réveillé en sursaut. Dans l'ombre se détachait la vitre ronde du hublot, bleuâtre, et voilée par l'écume de la mer, comme un œil plein de larmes.

Le jour se levait. Quelque chose d'extraordinaire venait de se passer sur le bateau. Ferragut avait le sommeil léger du capitaine qui doit savoir s'éveiller en temps opportun. La mystérieuse perception d'un danger avait écourté son repos. Il entendit au-dessus de sa tête le piétinement de gens qui

couraient tout le long du pont; des voix s'élevaient. Tandis qu'il s'habillait à la hâte, il sentit qu'un coup de barre violent modifiait soudain la direction du navire.

Arrivé sur le pont, il lui suffit d'un coup d'œil pour se convaincre qu'aucun danger ne menaçait le vapeur même. Rien d'anormal ne semblait s'y être produit. La mer, encore sombre, frôlait doucement les flancs du navire, et il continuait d'avancer d'une marche régulière. Sur le pont, aucun passager. Tous dormaient dans leurs cabines. Sur la passerelle étaient groupés le commandant et tous les officiers; quelques-uns, vêtus à la légère, venaient évidemment d'être arrachés à leur sommeil.

En passant devant le poste de T. S. F., Ferragut eut l'explication de l'événement. Le jeune homme avec lequel il s'était entretenu la veille, se tenait sur le pas de la porte, auprès de son compagnon, qui avait maintenant le casque et manipulait la manette de l'appareil, écoutant les bateaux invisibles, et leur répondant.

Une demi-heure auparavant, alors que le télégraphiste anglais était sur le point de terminer sa garde et d'abandonner son poste à son camarade, un signal l'avait retenu sur son siège. Le *Californian* lançait par télégraphie sans fil l'appel du danger, le S. O. S., formule qui n'est employée qu'en cas de péril grave. Puis, en l'espace de quelques secondes la voix mystérieuse avait répandu son tragique récit à travers des centaines de milles. Un submersible venait d'apparaître à courte distance du *Californian* et tirait sur lui quelques obus. Le vapeur anglais, confiant en sa rapidité essayait d'échapper... Alors le sous-marin lui envoyait une torpille.

Tout cela s'était passé en vingt minutes. Bientôt s'éteignirent les échos de la lointaine tragédie : la communication était interrompue. Dans les appareils, il y eut un crépitement plus fort, puis, plus rien!... Le silence absolu.

Le télégraphiste de service ne répondait plus maintenant aux regards interrogateurs de son compagnon que par des hochements de tête négatifs. Il n'entendait que les dialogues entre les navires qui, eux aussi, avaient reçu l'avis. Tous s'inquiétaient du silence soudain et, changeant leur route,

comme le vapeur français, se dirigeaient vers l'endroit où le *Californian* avait rencontré le submersible.

— Ils sont donc dans la Méditerranée! — s'exclama avec stupeur le télégraphiste en achevant son récit. — Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici?

Ferragut ne se risqua pas à monter sur la passerelle. Il craignait de sentir les regards de tous ces marins se fixer sur lui. Il lui semblait qu'ils pourraient deviner ses pensées.

Un navire de passagers venait d'être coulé à pic à une distance relativement faible du bateau sur lequel il se trouvait. Peut-être était-ce von Kramer l'auteur du crime? Voilà pourquoi l'officier allemand l'avait chargé d'annoncer à ses deux compatriotes que, bientôt, elles entendraient parler de ses prouesses! Et Ferragut avait prêté la main aux préparatifs de ce crime!

— Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? — lui demandait la voix irritée de sa conscience.

Au bout d'une heure, il eut honte de rester sur le pont. En dépit des ordres du commandant, et malgré la consigne sévère, la nouvelle avait circulé de cabine en cabine. Alarmées par le calme même qui régnait sur le navire, des familles entières apparaissaient, chacun achevant de s'habiller à la hâte et s'efforçant de passer une ceinture de sauvetage essayée pour la première fois. Les enfants gémissaient, terrifiés par l'inquiétude de leurs parents. Des femmes pleuraient sans raison. Le navire se dirigeait vers le lieu du torpillage : il n'en fallait pas davantage pour troubler certains alarmistes, tout prêts à croire que l'ennemi était demeuré immobile, au même point, attendant leur arrivée pour renouveler l'attentat.

Des centaines d'yeux étaient fixés sur la mer, épiant les ondulations de sa surface et croyant reconnaître, dans tout ce qui passait à fleur d'eau : pièces de bois, herbes, ou boîtes de fer-blanc, l'extrémité d'un périscope.

Les officiers du bataillon de tirailleurs étaient allés dans l'entrepont pour maintenir la discipline. Mais les Asiatiques avaient gardé leur apathie sereine : la crainte de la mort semblait leur être étrangère. Quelques-uns seulement examinaient la mer avec une curiosité enfantine, désireux de

connaître ce nouveau jouet diabolique inventé par les races supérieures.

Dans les salons de première, l'étonnement égalait l'inquiétude :

— Des sous-marins dans la Méditerranée! Serait-ce possible?

Les derniers éveillés se montraient incrédules et il fallait les affirmations des hommes de l'équipage pour qu'ils acceptassent de croire à la réalité de l'événement.

Ferragut erra comme une âme en peine. Le remords le poussa à se cacher dans sa cabine. Ces gens, avec leurs plaintes et leurs commentaires, l'exaspéraient. Mais son isolement ne tarda pas à lui sembler insupportable. Il lui fallut voir, savoir : ainsi le criminel revient instinctivement à l'endroit où il a commis son crime.

A midi, l'on vit à l'horizon quelques légers nuages de fumée. De tous côtés, accouraient les navires attirés par cet appel inattendu.

Le paquebot français, qui tenait la tête dans cette course secourable, modéra soudain sa vitesse. Il venait de pénétrer dans la zone du naufrage. Dans les hunes, des matelots exploraient la mer, criant des indications d'après lesquelles le capitaine réglait la marche du vapeur. Au cours de ces évolutions, on commença de distinguer, de tous côtés, de tragiques épaves.

Les passagers, pressés contre les bastingages des divers ponts, virent des ceintures de sauvetage qui flottaient, vides; un canot, la quille en l'air; un amas de pièces de bois, fragment d'un radeau construit en toute hâte, et qu'on n'avait pu achever.

Bientôt, de mille bouches, s'éleva une clameur, suivie d'un silence funèbre... Maintenu par les épaules sur un madrier, un corps de femme passait. Une de ses jambes était couverte d'un bas de soie grise. La tête pendait en arrière, laissant traîner dans l'eau ses cheveux blonds, poignée d'algues dorées. Les seins, jeunes et fermes, se montraient par l'ouverture de la chemise de nuit, plaquée par l'eau contre le corps. La jeune femme avait dû être surprise par le naufrage au moment où elle tentait de s'habiller; la terreur, peut-être, l'avait

poussée à se jeter à la mer. Un rictus horrible à voir contractait son visage, dont tout un côté apparaissait tuméfié, à la suite de quelque choc.

Ulysse regardait par-dessus les épaules de deux femmes qui, les mains crispées sur le bastingage, tremblaient de tout leur corps. Et soudain Ferragut aperçut le cadavre et il se mit lui aussi, le marin intrépide, à trembler comme une femme. Ses yeux se voilaient; il ne pouvait voir cela! Et il retourna se cacher dans sa cabine.

Un torpilleur italien manœuvrait entre les épaves, comme s'il cherchait la piste de l'auteur du crime. Les vapeurs s'étaient arrêtés pour mettre à l'eau les embarcations de secours, qui allaient recueillir morts et vivants.

De nouveaux cris parvinrent à Ferragut abîmé dans son désespoir : il devait encore se passer quelque événement extraordinaire; et, une fois de plus, le besoin de savoir le ramena sur le pont.

Le vapeur venait de rencontrer une chaloupe pleine de naufragés; les autres navires, accourus pour participer au sauvetage, recueillaient de leur côté des embarcations occupées par les survivants de la catastrophe.

Dès qu'ils avaient mis le pied sur le pont les rescapés les plus valides se voyaient entourés par des groupes de passagers : on les plaignait, on se pressait pour leur offrir des boissons chaudes. Certains d'entre eux faisaient quelques pas, en chancelant comme des gens ivres, et se laissaient tomber sur un banc. D'autres devaient être hissés à grand'peine hors de la chaloupe, et il fallait les transporter aussitôt, dans des fauteuils, à l'infirmerie du vapeur.

Des soldats britanniques, calmes et flegmatiques, réclamaient une pipe dès leur arrivée, et, se mettaient à fumer avec avidité. Quelques naufragés, à peine vêtus, se contentaient de s'enrouler dans un manteau et tout comme s'ils eussent été dans un salon, commençaient à faire avec calme le récit détaillé de la catastrophe. Un séjour de dix heures dans un canot surchargé, errant à l'aventure, l'attente angoissée d'un secours n'avaient pas brisé leur énergie.

Le désespoir des femmes était plus grand. Ferragut aperçut, au centre d'un groupe de dames, une Anglaise toute jeune,

blonde, svelte, élégante, qui pleurait en balbutiant des explications. Elle s'était vue dans une chaloupe, séparée de ses parents sans savoir comment. Peut-être étaient-ils morts maintenant? Son espoir, bien faible, était qu'ils avaient pu se réfugier dans une autre embarcation, et venaient d'être recueillis par un des vapeurs qui participaient au sauvetage.

Une douleur désespérée, bruyante, méridionale, vint interrompre de ses cris, la rumeur des conversations. Portant un enfant dans ses bras, une pauvre femme italienne venait de monter à bord.

— *Figlia mia! Mia figlia!* — clamait-elle, la chevelure éparse et les yeux gonflés de larmes.

Au moment du naufrage, elle avait perdu de vue sa fille, âgée de huit ans; à peine sur le vapeur français, elle se dirigea d'instinct vers l'avant, cherchant à retrouver l'endroit même qu'elle occupait sur l'autre navire, comme si elle eût espéré y voir soudain apparaître son enfant. La voix déchirante se perdit dans les escaliers de l'entrepont. *Figlia mia!... Mia figlia!...*

Ulysse ne voulut plus l'entendre. Cette voix stridente lui semblait pénétrer, comme une pointe, à l'intérieur de son cerveau.

Il s'approcha d'un groupe, au centre duquel un jeune homme, nu-pieds, vêtu d'un pantalon élégant et d'une chemise ouverte sur la poitrine, parlait, et parlait encore, ramenant de temps en temps sur ses épaules un manteau qu'on venait de lui donner.

Dans un mélange d'italien et de français, il narrait la perte du *Californian*.

Ce passager avait été réveillé par le premier coup de canon tiré sur le paquebot par le submersible. La poursuite avait duré une demi-heure. Les plus hardis et les plus curieux se tenaient sur le pont et croyaient déjà leur salut assuré en voyant le vapeur gagner de vitesse sur son ennemi. Soudain une ligne noire avait rayé la mer : on eût dit une arête frangée d'écume; elle s'allongeait avec une vitesse vertigineuse, tandis que sous l'eau se formait un remous... Bientôt, il y eut, contre la coque du navire, un choc qui le fit trembler de l'avant à l'arrière, sans qu'une seule tôle, un seul boulon, pût échapper à l'énorme dislocation... Puis, ce fut une explosion formidable,

une gerbe gigantesque de fumée et de flammes, un nuage jaunâtre — dans lequel sautaient des objets noirs : fragments de métal et de bois, tronçons de corps humains.

Une lueur de folie brillait dans les yeux de l'homme, tandis qu'il évoquait ces souvenirs.

— Un de mes amis, un jeune homme de mon pays, — continua-t-il en poussant un soupir, — venait de s'écarter de moi pour mieux voir le submersible; il s'était placé à l'endroit où eut lieu l'explosion... Soudain il disparut : j'eus l'impression qu'il s'était volatilisé. Je le vis, et je ne le vis plus... Il éclata en mille pièces, comme s'il eût porté la bombe à l'intérieur de son corps!

Et le naufragé, obsédé par ce souvenir, n'accordait qu'une minime importance aux scènes qui suivirent : la lutte de la foule pour arriver aux canots, les efforts des officiers pour rétablir l'ordre, la mort de ceux, nombreux, qui, fous de désespoir, se jetaient à la mer, l'attente tragique, dans des embarcations surchargées qui émergeaient à peine au-dessus de la mer, et que les moindres vagues semblaient à chaque instant sur le point d'engloutir.

En quelques minutes, le vapeur avait disparu : l'avant s'était enfoncé tout d'abord, puis les cheminées, et le bateau s'était dressé presque verticalement; au sommet, ses deux hélices tournaient, folles, dans un frémissement d'agonie...

Le narrateur resta bientôt seul. D'autres naufragés qui, à leur tour, commençaient le lugubre récit, attiraient les curieux.

Ferragut regardait le jeune homme. Son aspect physique, son accent, lui faisaient deviner un compatriote.

— Vous êtes Espagnol?

Le naufragé répondit affirmativement.

— Catalan? — poursuivit Ulysse en catalan.

Cette question galvanisa le rescapé.

— Monsieur aussi serait Catalan?

Et souriant à Ferragut comme à une apparition céleste, il entreprit une fois de plus l'histoire de ses infortunes.

Il était voyageur de commerce. Oui... né à Barcelone... Il avait pris la voie de mer. Elle lui semblait devoir permettre de voyager plus rapidement, les lignes de chemin de fer étant encombrées par la mobilisation italienne.

— Y avait-il d'autres Espagnols à bord? — demanda ensuite Ulysse.

— Un seul : mon ami, ce jeune homme de qui j'ai parlé tout à l'heure. L'explosion de la torpille le mit en pièces... Je l'ai vu...

Le capitaine sentit augmenter son remords. Un compatriote, un pauvre jeune homme, qui avait péri par sa faute!...

Lui aussi, le voyageur de commerce paraissait avoir la conscience tourmentée. Il se considérait comme responsable de la mort de son compagnon. Il l'avait connu à Naples peu de jours auparavant; mais le sentiment de fraternité que ressentent des jeunes gens d'un même pays lorsqu'ils se rencontrent loin de leur patrie, les avait unis.

Tous deux étaient Barcelonais. Le pauvre jeune homme, presque un enfant, comptait retourner par terre « et c'est moi qui, au dernier moment, l'en ai détourné en lui démontrant les avantages d'un voyage par mer. Qui pouvait imaginer qu'il y eût des sous-marins allemands dans la Méditerranée?... »

Le voyageur insista sur le remords qu'il éprouvait. Il ne pouvait oublier cet adolescent qui, pour faire le voyage en sa compagnie, était allé au-devant de la mort!

— C'est à Naples que je l'ai connu; il cherchait partout son père...

— Ah!

C'était Ulysse qui avait laissé échapper cette exclamation. D'un geste violent, il avait avancé la tête, comme s'il eût voulu la séparer de son corps. Ses yeux saillirent hors des orbites.

— Le père, — continua le jeune homme, — commandait un navire. C'était le capitaine Ulysse Ferragut.

Un cri... On accourt... Un homme vient de tomber tout à coup, et son corps rebondit sur le pont...

IX

LA RENCONTRE DE MARSEILLE

Toni, qui détestait les voyages en chemin de fer à cause de l'immobilité engourdissante à laquelle ils condamnent, dut cependant abandonner le *Mare Nostrum* et souffrir le supplice

de se voir enfermé pendant douze heures avec des inconnus.

Ferragut, malade, était dans un hôtel du port, à Marseille. On l'avait débarqué du vapeur français arrivant de Naples. Plongé dans un mutisme douloureux, il voulait mourir. Pendant le voyage, il avait essayé plusieurs fois de se jeter à la mer, et, pour empêcher de nouvelles tentatives de suicide, on avait dû le soumettre à une étroite surveillance.

Tout cela Toni l'avait appris de la bouche du commandant d'un vapeur espagnol, qui était arrivé de Marseille le lendemain même du jour où les journaux de Barcelone avaient annoncé la mort d'Esteban Ferragut dans le torpillage du *Californian*. Le voyageur de commerce avait fait partout le récit de l'événement, sans manquer d'y ajouter dans quelles circonstances il avait rencontré le père, et comment celui-ci, en apprenant la nouvelle, s'était évanoui de désespoir.

Toni avait couru à la maison de son capitaine. Tous les Blanes y étaient, entourant Cinta, tentant de la consoler.

— Mon fils!... Mon enfant!... — gémissait la mère, en se tordant de douleur sur un canapé.

Et le chœur familial noyait ses plaintes sous une pluie de conseils saugrenus et d'appels à la résignation.

La malheureuse, en apercevant Toni, s'était écriée avec désespoir :

— Son père!... Son père!...

Et elle avait fixé sur le second un regard où elle eût voulu faire passer toute sa pensée.

Mieux que personne, Toni le connaissait, ce père, et savait quelles étaient les raisons qui l'avaient retenu à Naples. C'était par la faute de Ferragut que le jeune homme avait entrepris ce voyage insensé, dont l'épilogue avait été la mort. Cinta voyait en ce malheur un châtiment céleste. Dieu pour punir les père de ses péchés l'avait frappé dans son fils...

Le second avait vite quitté le salon. Il ne pouvait supporter le regards ni les allusions de doña Cinta. Et comme si cette émotion n'eût pas suffi, il avait reçu, quelques heures plus tard, la nouvelle de l'état de santé précaire de son capitaine. Et il était parti pour Marseille...

Dès son arrivée, Toni se fit conduire à l'hôtel (un hôtel où descendaient d'ordinaire les officiers de la marine marchande).

Il trouva Ferragut installé sur le balcon de sa chambre. On découvrait de là tout le Vieux Port.

Ulysse avait maigri, ses yeux s'étaient creusés et avaient perdu leur éclat, sa barbe inculte trahissait le peu de soin qu'il prenait de sa personne.

— Toni! Toni!...

Il étreignit son second, en fondant en larmes. C'était la première fois qu'il pouvait pleurer, et cela parut le soulager un peu. La présence de Toni le rappelait à la vie; en sa mémoire se pressaient des souvenirs oubliés de voyages et d'affaires. Toni faisait revivre toutes les énergies d'autrefois : Ferragut avait soudain le sentiment que le *Mare Nostrum* était venu le chercher.

Mais en même temps la honte et le remords l'envahirent : Toni connaissait son secret; il était le seul à qui il eût parlé du ravitaillement des sous-marins allemands.

— Mon pauvre Esteban!... Mon fils!...

Le capitaine démêlait une relation fatale entre son expédition clandestine et la mort de son fils.

Toni eut du tact. Il déplora la mort d'Esteban, mais ne dit pas un mot de la part de responsabilité qui revenait au père.

— Moi aussi, j'ai perdu des enfants... et je sais qu'on ne gagne rien à désespérer... Du calme!...

Toni ne fit aucune allusion aux jours qui avaient précédé le tragique événement. Si Ferragut avait moins bien connu son second, il eût pu croire qu'il avait tout oublié : dans ses gestes, dans ses regards, une seule préoccupation se manifestait : voir le capitaine recouvrer au plus tôt la santé...

Ranimé par la présence de ce compagnon discret, Ulysse retrouva ses forces et, quelques jours plus tard, put quitter la chambre, où il avait cru mourir, pour se rendre à Barcelone.

Ce fut presque en tremblant qu'il pénétra chez lui. La douce Cinta, qu'il avait jusqu'alors considérée un peu comme une inférieure — semblable en cela aux Orientaux qui dénient une âme à la femme — lui inspirait maintenant une sorte de crainte. Qu'allait-elle dire en le voyant?

Elle ne dit rien de ce qu'il redoutait. Elle se laissa embrasser; puis, inclinant la tête, elle éclata en sanglots désespérés, comme si la présence de son mari venait d'évoquer en elle, plus nette

encore qu'auparavant, l'image du fils qu'elle ne reverrait plus. Bientôt elle sécha ses larmes, et plus pâle, plus triste que jamais, elle reprit le cours de son existence accoutumée.

Ferragut la vit, ses deux petites nièces assises à ses pieds, poursuivre ses éternels travaux de dentelle; elle ne les quittait que pour s'occuper de son mari et veiller aux moindres détails de son bien-être. C'était son devoir. Dès son enfance, elle avait su les obligations qui incombent à l'épouse d'un marin lorsque, tel un oiseau de passage, il revient pour quelques jours au logis.

Pourtant, en dépit de ces attentions, Ulysse sentit qu'un infranchissable fossé le séparait maintenant de sa femme. Cette impression n'était que trop justifiée il en eut bientôt la preuve.

Un jour, désireux d'illuminer d'un pâle rayon de soleil la vie crépusculaire de Cinta, obéissant aussi à un élan d'affection ancienne, il crut pouvoir embrasser sa femme.

Elle eut un geste de pudeur offensée et se dégagea avec énergie...

Ulysse eut soudain devant lui une femme nouvelle : livide, les narines frémissantes de colère, une lueur de folie dans les yeux, Cinta révéla enfin le fond de sa pensée. Ce fut un flot de paroles hachées de larmes.

— Non!.. Non!... Nous vivrons ensemble puisque tu es mon mari et que Dieu veut qu'il en soit ainsi; mais je ne t'aime plus : je ne peux plus t'aimer!... Le mal que tu m'as fait!... Et moi qui t'aimais tant!... Tu peux chercher dans tes voyages, dans tes vilaines aventures, tu n'y trouveras pas une femme qui t'ait aimé comme moi!

Et elle évoquait en une plainte interminable tout son passé d'amour modeste et soumis, de fidélité discrète et patiente :

— D'ici, je t'ai suivi dans tes voyages. A ton retour je savais que tu m'avais oubliée, que tu m'avais été infidèle. Tout me le disait : les papiers trouvés dans tes poches, les photographies égarées dans tes livres; les allusions de tes camarades, tes sourires d'orgueil!

Un instant, le flot impétueux de ses paroles s'arrêta, et la flamme que le souvenir avait fait passer sur son visage pâle s'éteignit.

— Tout cela, — continua-t-elle, — je le dédaignais. Je

connais les gens de mer : je suis fille de marin. Bien souvent j'ai vu pleurer ma mère, je me suis impatientée de sa simplicité. Ce que peuvent faire les hommes dans les ports lointains ne vaut pas une larme... Oh! Une femme qui aime son mari, n'est pas sans en souffrir!... Mais elle est prête aussi à pardonner... Maintenant par contre... Maintenant!

L'épouse ne pouvait évoquer sans colère les infidélités récentes.. Ses rivales n'étaient plus les femmes vénales des grands ports, ni les voyageuses, qui ne peuvent donner que quelques jours d'amour, comme on donne l'aumône, sans s'arrêter. Maintenant Ulysse s'était amouraché, comme un jouvenceau, d'une femme belle et élégante, d'une étrangère qui lui avait fait oublier ses affaires, abandonner son navire, et l'avait retenu au loin, oublieux de sa famille... Et le pauvre Esteban, dont l'attitude de son père avait déjà fait presque un orphelin, était parti à sa recherche, s'exposant ainsi à la mort... et quelle mort!

Ferragut faisait pitié. Il baissait la tête, ne se sentant pas la force de renouveler les protestations confuses qu'il avait tout d'abord opposées à sa femme.

— Si elle savait toute la vérité! — lui disait la voix du remords.

Par bonheur, il était impossible que Cinta arrivât jamais à la savoir, et l'idée même de cette impossibilité lui fit essuyer l'algarade avec une silencieuse humilité. Telle est l'attitude du criminel qu'un juge, ignorant de ses crimes, accuse d'un simple délit.

— Jamais plus je ne pourrai t'aimer, Ulysse! Tu es la cause de la mort de mon fils. Il vivrait encore s'il n'était parti à ta recherche pour te rappeler à tes devoirs de père... Quand je pense à cela, je te hais... je te hais!... Tu as tué mon fils!... Ma seule consolation est de croire que, si tu as une conscience, tu souffres encore plus que moi.

Cette scène horrible convainquit Ferragut qu'il ne lui restait plus qu'à fuir. Cette maison n'était plus sa maison; Cinta n'était plus sa femme. Le souvenir du mort, partout présent, se dressait toujours entre eux. Il ne s'offrait plus à Ulysse qu'un seul parti possible : reprendre la mer. Son navire serait, pour le reste de ses jours, son seul refuge,

comme l'étaient jadis les monastères pour les grands criminels. Là, seulement, il trouverait un asile...

Un jour, il avisa Toni que, dans quelques heures, on lèverait l'ancre. Il avait offert ses services aux marines alliées, pour ravitailler la flotte qui bloquait les Dardanelles. Le *Mare Nostrum* allait transporter des vivres, des armes, des munitions et des aéroplanes.

Toni tenta une objection : il était facile de trouver des voyages plus sûrs et aussi fructueux; on pouvait aller en Amérique...

— Et ma vengeance? — interrompit Ferragut. — Je veux consacrer le reste de ma vie à faire tout le mal que je pourrai aux assassins de mon fils. Les alliés ont besoin de navires : je leur donne le mien, et moi-même.

Connaissant les préoccupations de son second, il ajouta :

— De plus, ils payent bien. Ces voyages rapportent beaucoup... On donnera ce que je demanderai.

Pour la première fois depuis qu'il était inscrit au rôle du *Mare Nostrum*, le second eut un geste de mépris pour la valeur du fret.

— J'oubliais, — continua Ulysse, souriant en dépit de sa tristesse. — Ce voyage ne heurtera pas tes idées : nous allons travailler pour la République.

Après avoir été prendre une cargaison en Angleterre, le vapeur partit pour les Dardanelles. Ferragut voulut naviguer seul, il refusa la protection des destroyers qui escortaient les navires marchands réunis en convoi.

Il connaissait bien la Méditerranée. De plus, il était de nationalité neutre, et le pavillon espagnol se déployait à l'arrière de son navire. Cet usage abusif de son drapeau ne lui inspirait aucun remords. Il ne faisait, après tout, que suivre l'exemple des corsaires allemands, qui arboraient des pavillons neutres pour s'approcher de leurs victimes sans éveiller leurs soupçons. Les procédés les plus déloyaux des anciens pirates avaient été ressuscités par la flotte allemande.

Ulysse ne craignait pas les sous-marins. Il avait confiance en la vitesse du *Mare Nostrum* et en sa bonne étoile.

— Si nous rencontrons un sous-marin, — dit-il à son second, — qu'il soit au moins devant nous : c'est mon seul souhait.

Il espérait pouvoir alors lancer à toute vapeur son navire sur le submersible, et l'aborder par le travers.

Mais la Méditerranée n'était plus la mer de jadis; et le capitaine n'en connaissait plus tous les secrets; il n'y pouvait plus vivre en pleine confiance comme auparavant. Il ne restait dans sa cabine que pour dormir et passait de longues heures, auprès de Toni, sur la passerelle. Les deux officiers se parlaient sans se regarder : les yeux fixés sur la mer, ils surveillaient les moindres mouvements de sa surface bleue. Tous les hommes de l'équipage, même ceux qui n'étaient point de quart, comprenaient la nécessité d'une vigilance semblable...

Si, par hasard, le capitaine s'attardait dans sa cabine, l'horrible souvenir venait aussitôt le torturer.

— Esteban!... Mon fils!...

Et ses yeux se remplissaient de larmes.

Le remords et la colère lui faisaient imaginer de terribles vengeances. Leur réalisation était impossible et il en était bien convaincu, mais il trouvait dans de telles pensées un apaisement momentané.

Un jour, en rangeant des papiers oubliés dans une valise, il trouva un portrait de Freya. Des sentiments bien opposés s'éveillèrent en lui, tandis qu'il contemplait le sourire hardi, les yeux pleins d'assurance de sa maîtresse. Il admirait la beauté de cette apparition, et le souvenir des voluptés passées éveillait en lui un grand trouble. En même temps, un sentiment farouche de vengeance l'agitait... Freya n'était-elle pas la coupable? Ne méritait-elle pas la mort?

Il déchira la photographie, puis, un moment après, en recueillit les morceaux et finit par les ranger soigneusement.

Sa colère se tourna alors contre un autre coupable. Il songea à ce faux diplomate, à ce von Kramer qui, peut-être, avait lui-même lancé la torpille meurtrière...

Si le hasard pouvait le lui faire rencontrer! Quelle joie il éprouverait à se trouver seul en face de lui!...

V. BLASCO IBAÑEZ

(A suivre.)

(Traduction MARCEL THIÉBAUT.)

LA POÉSIE

DE

GEORGES RODENBACH

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle...
Il était la couleur sensible du Silence.....

Mon âme est devenue aquatique et lunaire;
Elle est toute fraîcheur, elle est toute clarté,
Et je vis comme si mon âme avait été
De la lune et de l'eau qu'on aurait mis sous verre.

Imaginez un poète subtil, mol et pur, dont tous les vers, je pense, répandent une odeur de découragement. Il est doux; il n'aime que la douceur, une certaine douceur élégiaque où se mire le ciel, et dont se bercent les âmes

Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine.

Il ne sait trouver au monde que des motifs de s'affliger; et son affliction lui est une liqueur triste, mais pleine de charme. Volontiers, il dirait, après l'autre, qu'à verser des larmes, il y a je ne sais quelle volupté. Cœur exténué dès l'aube, faible et dédaigneux des belles aventures comme des grandes entreprises, il goûte dans la solitude

Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues...
L'odeur fanée et la musique qui s'achève...
Et des adieux d'encens et de fleurs décédées...

ou bien il écoute des voix mystérieuses :

Voix des cygnes, voix des cloches, voix de la lune.

Ainsi, parmi des paysages moroses, qu'il orne d'une apparence légendaire et quasi posthume, balançant d'une main lasse la blancheur des guipures et des mousselines immatérielles, le poète nous donne le spectacle d'un homme qui renonce à vivre et qui flotte à la dérive aux nappes des vaines songeries.

Cœur impressionnable et sous trop d'influences,

il n'aspire qu'à s'exiler de l'univers; il chante encore, et ses paroles sont harmonieuses et douloureuses, mais sans courage.

***

On goûtait quelque discrétion dans la confidence, lorsque, s'il se voulait ranger parmi les hommes malheureux, Baudelaire écrivait :

Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus!... *à bien d'autres encor;*

comme Benserade, à l'occasion d'une peine moins profonde, avait dit :

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla;
J'en connais de plus misérables.

Georges Rodenbach, s'il s'agit de ses maux, il s'en plaint, il en parle, il les découvre, il les étale.

...Voyez
S'il est une douleur comparable à la mienne.

Il a beaucoup souffert, il n'a pas cessé de souffrir; il se trouve « *à jamais comme en convalescence* » :

C'est fini tout espoir, tout effort manuel
Pour tirer de la vie un peu de renaissance.

Pourtant, ce désespoir lui est cher,

(Ah! cette volupté d'augmenter son supplice);

son isolement, sa souffrance, il les tient pour la marque et la

rançon de sa grandeur; et si, solitaire, mais timide, il n'est point pareil, certes, au Moïse de Vigny, il ne lui déplaît pas, du moins, qu'on l'inscrive parmi

Les martyrs d'idéal que leur grande âme ennuie.

Au reste, n'ayant garde d'oublier le mot de Novalis — « les maladies des pierres sont des végétations » — il saura faire de ses propres gémissements les fanfares de son apothéose :

Quand la pierre est malade, elle est toute couverte
De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte;
La pierre n'est plus pierre; elle vit; on dirait
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,
Et que, *d'être malade, elle s'accroît d'un règne,*
La maladie étant un état sublimé
Un avatar obscur où le mieux a germé!
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts
Dont naquit tout à coup une occulte semence,
Les malades que nous sommes seraient alors
Des hommes déjà morts *en qui le dieu commence!*

Ne manquons point de méditer de tels propos. Ils nous montrent que la fièvre et ses frissons, le spleen, le vague à l'âme, en cette théorie de la décadence, constituent la couronne incomparable et la richesse de l'homme supérieur...

La maladie étant un voyage chez Dieu...

***

Enfance parmi les paysages du Nord... De ces décors il n'a retenu que la nonchalance et le désenchantement.

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté...
Ah! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte!
— Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin!

Cités comme endormies, eau morte des canaux, béguinages, mélancolies,

En des jours gris, des jours de souffrances plénières...
Tout est gris doux comme la fin d'un demi-deuil...
Ah! ces villes, ce grand silence monotone...
En ces villes qu'attriste un chœur de girouettes...
Ah! cette pluie et ces cloches qui sont complices...

Mémoire d'une existence sans joie et qui méditait aux dernières lumières ternes du jour, lorsque les carillons

S'effeuillaient dans le vent comme des fleurs de fer.

Le grand collège était triste; « enfant trop pâle », « enfant trop sage », le petit Georges était de ceux qui ne jouent jamais; il s'attardait devant les miroirs; il rêvait en suivant le glissement des cygnes et des nuages;

Nous lisions, tout songeurs, des vers de Lamartine...
Nous pleurions longuement Graziella trahie...

et quand les cloches sonnaient, déjà il pensait à la mort.

Cette époque obscure était heureuse; mais, habile à dissoudre tous les bonheurs, même passés, il n'ignore point l'art douloureux de mêler à la douceur des souvenirs une amertume désolante ni d'insinuer que, ses jeunes années, c'est le seul recul des saisons peut-être qui les enlumine et les fleurit de quelque félicité.

Le Passé, c'est un cher enseveli qu'on pleure,
Que nous aimons surtout, maintenant qu'il est mort...
Enfance! *éloignement d'où lui vient sa douceur...*
Jeunesse! Enfance! *attrait des choses disparues...*

***

Il est seul; mais après sa confiance et son espoir puérils, qu'il dédaigne, mais qu'il regrette et qu'il embellit encore dans ses songes, il lui semble qu'une pareille solitude, il ne l'a pas toujours connue; et, malgré mille raisonnements spécieux, il souffre et se désole. Tout ce qui l'entoure, tous les objets où il glisse une allusion à son propre destin, baignent dans une atmosphère de veuvage : le piano est veuf, veuf le salon, l'eau est veuve; et, poussant jusqu'au pléonasme l'expression de ce sentiment, il écrit :

Oh! ceux-là, je les plains, *ces veufs d'épouses mortes*
Qu'ils aimèrent en rêve et dont ils n'ont rien eu.

Ne pourrait-on chercher les causes de cette tristesse, en songeant au vers de Leconte de Lisle :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel!

en songeant à l'âme grave de Rodenbach, à ce poète qui se noie aux flots de l'univers et qui vainement de la main cherche quelque branche solide, quelque éternel rameau. Ne l'entendez-vous pas qui murmure :

Les bonheurs temporels, ce n'est pas le bonheur,

ou bien encore qui nous veut apitoyer sur ses yeux

Lassés depuis longtemps de bonheurs temporaires.

***

L'amour ne lui fut point oubli du monde, ni durable ivresse. Il avait chanté la paix heureuse de deux âmes, dans la pénombre du soir :

Douceur! ne plus se voir distincts! N'être plus qu'un!
Silence! deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se la dire.

Mais de quel autre ton n'a-t-il pas ailleurs défini le vain espoir

De ne plus être seul, ni deux, mais un enfin...
Rêve illusoire! On est deux miroirs face à face
Se renvoyant quelques reflets à leur surface...
Ah! s'être, fût-ce un jour, réalisé divin!
Avoir enclos l'éternité dans des minutes!
Mais c'était se vouer à d'impossibles luttes,
Car on ne peut pas faire avec deux corps un cœur...

Il pourra bien, et dans cette idée même que deux âmes ne se peuvent jamais unir ni confondre, trouver subtilement de nouvelles raisons d'aimer, mais quelle mélancolie!

Je t'aime, ô mon amour, parce que l'un et l'autre
L'infini nous sépare ainsi qu'un noir témoin,
Puisque, même enlacés, nous nous sentons si loin
Sans jamais pouvoir faire un seul cœur qui soit nôtre!

Mais ce n'est point, à l'ordinaire, en se penchant sur la fontaine des douleurs, qu'on puise l'eau des consolations;

(La chair est une argile et les cœurs sont de marbre);

et la pensée que les plus confiantes tendresses, et qui paraissent

immortelles, doivent finir, ruine encore le peu d'allégresse qui demeure au rêve des amants :

Car la peur de se perdre à la fin du voyage,
L'inéluctable adieu qui les doit séparer,
Le port où les marins descendront amarrer
Le navire lassé de s'ouvrir un sillage,

Toute la vision de leur bonheur détruit
Dès qu'ils auront fini la longue traversée,
Met un trouble si grand au fond de leur pensée
Qu'ils n'osent même plus se parler dans la nuit.

Mais est-il même besoin, pour s'endolorir, de songer à la fin d'un amour encore vivace, si l'aube quotidienne,

C'est comme une faux d'or à travers la fenêtre
Coupant les blés du rêve et les fleurs du plaisir?

C'est par de telles rêveries qu'on en vient à détruire toute tendresse aussi bien dans le souvenir que dans l'espérance — et le présent n'est qu'un éclair entre eux deux et dont la flamme aisément s'atténue et s'éteint; et si l'on est Rodenbach, on compose alors un quatrain qui rend le son d'une épitaphe :

J'ai la nostalgique pensée,
Jugeant tout amour décevant,
Que mon unique fiancée
Est décédée encore enfant.

***

Il sera seul, toujours seul, dans ce « *désert d'ennui* » qu'est l'existence, dans ce gris paysage où rien ne le peut enivrer et dont la monotonie l'accable, tandis que règne en son esprit

La peur que demain soit comme aujourd'hui,
Que l'heure jamais ne sonne autre chose...

Il ne vit plus; il vivote, dans l'effroi des octobres, des crépuscules et des dimanches :

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année...
On est toujours enfant par la crainte du soir...
Ah! le triste bouquet des heures du dimanche...

Car l'automne, comme la fin du jour, glisse en nous une lassitude désespérée :

Ah! tout ce que le soir nous inocule
De dégoût de vivre et d'à quoi bon,
Et de dégoût mental, auquel nous succombons...
Ah! ce crime quotidien du crépuscule!

et qui se lamente et ne sait plus à quel dieu dédier ses souffrances, et n'est point satisfait de la tâche accomplie, loin de goûter le calme, ne respire qu'angoisse à l'approche des ténèbres.

Or, n'est-ce pas déjà comme apprendre à mourir
Que se perdre soi-même, ainsi, sans qu'on le sente,
Dans cette ombre d'instant en instant grandissante?

Poésie de la lampe qui éclôt dans l'inquiétude et qui, à la lumière du soleil, à la clarté de la lune, substitue la faiblesse mélancolique de sa lueur :

Le soleil qui revit dans les lampes fidèles...
Les lampes ont inauguré leurs clairs de lune...

Et ce poète raffiné, qui ne dédaigne point, certes, de donner dans le précieux, — et n'a-t-il pas écrit touchant les cierges :

Et les cires qui sont mortes de se pleurer? —

ce poète se va divertir — si l'on peut user d'un tel mot quand on parle de lui — se va plaire à transposer le clair de lune :

L'âme, ce lys aussi, se pâme au *clair de lampe*...
Nous consolons nos yeux avec du *clair de lampes*...

tout de même qu'il nous fait des confidences sur son cœur,

Qu'un *clair d'amour* sans doute aurait édulcoré.

Mais le loisir du soir, s'il lui est douloureux, que sera-ce donc du paisible dimanche? Durant des heures et des heures, le poète inactif demeure en face de lui-même et contemple sa misère. Il a l'effroi de ce « *spleen hebdomadaire* », de ce colloque avec sa destinée, de cette épouvante dans la solitude que lui épargnent du moins, au long des autres journées, les occupations, les besognes, fussent-elles médiocres,

Flux et reflux de jours qui s'accroît et décroît
Dont l'écume est un peu de vanité qui chante.

Mais le dimanche est un implacable miroir dont rien ne nous incite à détourner la tête.

Dimanche : un pâle ennui d'âme, un désœuvrement...
Le dimanche est un ciel vide et silencieux...
Un jour vide, un jour triste, un jour pâle, un jour nu...
Un jour où le silence, en neige immense, tombe;
Un jour comme anémique, un jour comme orphelin.
Les dimanches : tantde tristesse et tant de cloches!...
Le dimanche, attristé de cloches, remémore
Les bonheurs espérés et qu'on n'aura pas eus.

Mais les cloches apportent dans leur bruit bien d'autres pensées plus graves, plus émouvantes encore :

Les cloches, c'est de la séculaire musique.
Son de l'Éternité tout à coup reconnu...
Le dimanche est le jour où l'on entend les cloches!
Le dimanche est le jour où l'on pense à la mort!

Que si quelques-uns d'entre nous ne parvenaient point à extraire une désolation si profonde des loisirs ni des carillons dominicaux, qu'ils n'omettent pas de relire ces deux vers de Georges Rodenbach :

La langueur du dimanche et son morose ennui
N'est-ce pas d'être inapte à l'ivresse de vivre?

***

Lorsqu'on a fait ce miracle morose que l'univers ne soit plus qu'une urne funèbre d'où s'épanche la tristesse, il n'est plus, si l'on garde encore quelque force, que de balancer entre deux méthodes : ou bien disparaître, ou bien supprimer le monde.

Quatre fois, au cours langoureux de ses poèmes, Rodenbach doucement chante le suicide et c'est toujours l'eau qui est au point de le charmer :

Ce silence est si vaste et si froid qu'on s'étonne
De survivre soi-même au néant d'alentour
Et de ne pas céder à la mort qui délie...
L'eau s'en vint d'elle-même au-devant d'Ophélie.
Or le silence doux, dont l'eau nous circonvient,
Nous tente et nous entraîne à son tour dans des roses...

Son amour du repos, son dégoût de la vie
Sont si contagieux que plus d'un l'a suivie
Dans la chapelle d'ombre, au fond pieux des eaux,
Où, tranquille, elle chante au pied des longs roseaux
Dont l'orgue aux verts tuyaux l'accompagne en sourdine.

Elle chante! Elle dit : « Les doux abris que j'ai
Pour ceux de qui le cœur est trop découragé... »
Ah! la molle attirance et quelle voix divine!
Car, pour leur fièvre, c'est la fraîcheur d'un bon lit!
Et beaucoup, aimantés par cet appel propice,
Perclus, entrent dans l'Eau comme on entre à l'hospice,
Puis meurent. L'Eau les lave et les ensevelit
Dans ses courants aussi frais que de fines toiles;
Et c'est enfin vraiment pour eux la *Bonne* Mort,
Cependant que, le soir, autour du corps qui dort,
L'Eau noire allume un grand catafalque d'étoiles.

Mais puisque, grâce aux dieux, Rodenbach n'a point voulu céder aux voix de l'onde, c'est qu'il a élu l'autre méthode, qui est d'abolir l'univers.

La suppression du monde est, comme on pense, fort difficile à pratiquer, surtout lorsqu'on tient à ne mourir pas, afin de méditer encore sur les décombres de l'écroulement universel. Mais nous parlons par images et il s'agit seulement de supprimer le monde dans nos pensées, de faire sauter les ponts qui relient notre âme à l'extérieur et d'effacer

Nos passions, nos buts, nos devoirs, nos mobiles.

Vieille doctrine du renoncement, dont Rodenbach nous offre deux allégories, soit qu'il se compare à une eau immobile et transparente :

Qu'importe! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel...

De redire en miroir les choses éternelles?

soit que dans la lune calme il choisisse son propre symbole :

Mon âme a pris la lune heureuse pour exemple...
Or mon âme, elle aussi, dans un ciel odieux,
Toute aux raffinements que son caprice crée
N'aime plus que sa propre atmosphère nacrée.
Qu'importe, au loin, la vie et sa vaste rumeur...
Mon âme, où tout désir se décolore et meurt,
N'a vraiment plus souci que d'elle et ne prolonge
Rien d'autre que son songe et son divin mensonge.

Jules Laforgue, s'il lit encore, se doit réjouir et s'il lit de

tels vers — quoique dénués d'ironie — et s'il entend Rodenbach quand il chante

Un entraînement blanc vers les faubourgs lunaires,

ou lorsqu'il nous confie :

La lune m'a hanté d'un paysage blanc,
Pays immaculé dont la candeur enjôle,
Terre anormale et qui scintille en assemblant
Un climat d'île chaude et la blancheur du pôle.

Tel, si nous le considérons parmi les aquarelles dont il orne les murs de son isolement, le poète, fermant les yeux, abandonne les choses visibles pour les choses invisibles, et se replie dans ses pensées. Nouveau Narcisse, il ne contemple plus que lui-même, comme afin de démêler, sous le grouillement de ses idées et de ses sentiments, la source et le mouvement de la vie et pour sentir — et, s'il y parvenait, quel réconfort! — qu'il est, depuis toujours, et pour toujours, lié à des réalités secrètes et qui ne finiront point, qu'il est une onde de quelque fleuve éternel.

Ah! ce que l'âme sait d'elle-même est si peu
Devant l'immensité de sa vie inconnue,
Sans même le soupçon d'être un abîme bleu
Au fond duquel sa Destinée est seule et nue.

Transposant sa méditation au langage des Muses, il peuple sa poésie d'objets, qui, si nous nous penchons sur eux, ne nous montrent jamais que notre propre image — les eaux tranquilles et les miroirs — et qui, s'emplissant, en quelque manière, de notre visage, deviennent notre allégorie ou notre symbole.

Ainsi, mon âme, seule, et que rien n'influence!
Elle est, comme en du verre, enclose en du silence,
Toute vouée à son spectacle intérieur,
A sa sorte de vie intime et sous-marine...
Et que lui fait alors la Vie? Et qu'est-ce encor,
Ces reflets de surface, éphémère décor?

Mais, à la vérité, si Descartes a pu, sur la réalité de sa vie intérieure, poser la base de son édifice, et si nous avons vu Barrès construire sa pensée suivant une méthode comparable, — Rodenbach, recroquevillé dans ses propres profondeurs, n'a jamais su trouver le précepte hardi qui lui eût permis de

sortir de cet *aquarium mental*, où il s'est noyé. De renoncement en renoncement, nous le voyons qui tournoie et s'enfonce. Il fuit les raisonnements comme des pièges et s'enferme et somnole et meurt dans le silence et dans l'obscurité, pareil à l'escargot muré dans sa coquille.

Douceur de ce silence et de ne plus savoir
S'analyser...
Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir de rêves mi-rêvés...
Et tout s'éteint! Plus de rêve qui se dévide!
Douceur! penser du vague et regarder du vide!

Pourtant, il sent secrètement qu'il n'a pu vaincre la nature, et se veut du moins donner la triste illusion que tout chavire et s'effondre avec lui-même en des catastrophes où semble retentir encore la voix du poète des *Complaintes*. La neige atténue les contours et les rumeurs;

Et c'est la fin : le ciel sous de funèbres toiles
Est trépassé; voici qu'il croule en flocons lents,
Le ciel croule; mon cœur se remplit d'astres blancs
Et mon cœur est un grand cimetière d'étoiles!...

Ciel qui s'éteint! Vaste hôpital de l'Infini...
Où les nuages vont élégiaquement,
Corbillards cahotant des cadavres d'étoiles.

***

Rodenbach, n'est-ce donc qu'une grande lamentation, un grand désastre, un tourbillon de ténèbre où ne luise aucune étoile? Mais les Muses du moins le consolèrent. Il n'a point certes la sereine et belle assurance d'un Malherbe et s'il pense, sans doute, écrire pour l'éternité, il n'ose le proclamer. A peine, le laisse-t-il entendre. Il hésite, il gémit encore :

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines!
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Il raille même et méprise :

La gloire? écrire un peu son nom dans la fumée!

Mais ne le croyez pas ou ne le croyez guère. S'il n'avait pas foi dans la poésie, écrirait-il des vers? Et voyez, avec la nuance

d'un « *peut-être* », comme il nous confie son espérance cachée :

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !

Il avait l'espoir que ses vers seraient la consolation des faibles, des affligés, des cœurs abandonnés qui lui semblaient pareils au sien, et que ses poèmes, pour panser leurs blessures, leur apporteraient

Des mots doux, des mots blancs, comme de la charpie.

Alexandrin d'ailleurs où son art se trouve défini le plus heureusement du monde. Car sa poésie peut bien utiliser des rimes qui eussent fait la joie de Banville — *acacias, apprécias; tu erres, mortuaires; ingenias, gloxinias; tu les as, mimosas; quiet, qui est; me plains-je, linge;* — multiplier les rimes intérieures :

A quoi peut-il servir qu'on sonne *encor* du *cor?...*
Mais revoici venir les *mantes inclémentes*
Qui tachent ces blancheurs de leur *noir nonchaloir...*

elle n'en demeure pas moins une poésie grise, sans fanfare, sans vigueur, anémique, convalescente, avec ses jets d'eau pâles sous la lune et ses blancs cygnes silencieux qui se mirent dans l'eau morte ...

O cygnes d'accord avec le décor.

Il murmurait :

Si débile qu'on semble et si distant qu'on soit,
Peut-être qu'on exerce un pouvoir malgré soi...
Ainsi la lune, à son insu, du haut de l'air,
Toute loin qu'elle soit du tumulte des houles,
Attire avec ses yeux la douleur de la mer...

Mon âme, sois ce clair de lune sur les foules...

Et il murmurait aussi cette prière, cette prière émouvante et incertaine que nous entendons encore en évoquant aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de sa mort :

Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre
Dans la mélancolique éternité du Livre.

TRISTAN DERÈME

TABLEAUX DE PARIS

Inondations. — L'eau du futur été s'en est allée,... l'eau des réserves de la belle saison, du prochain juin, qui eût alimenté les fontaines qu'on écoute bruire sous le feuillage massif de juillet; l'eau désaltérante des jours caniculaires, nécessaire aux cultivateurs, l'eau qui pèse aux bras des jardiniers dans les vieux arrosoirs, aux soirs qui finissent les jours brûlants. Les montagnes ont laissé partir le trésor de la terre, que la gelée devait maintenir sous l'écorce du sol, faire pénétrer dans ses profondeurs... L'eau s'est enfuie tout à la fois... Avec l'inondation, ce qui devait enrichir, ruine.

Un dimanche de Paris, où toute la population s'est jetée dehors pour courir aux quais. Adieu cinéma, music-hall, la représentation est gratuite entre les ponts. Et puis, c'est un spectacle émouvant, ailleurs, enfin, que sur l'écran. Le peuple est las de suivre des balcons et des stalles du cinéma, des catastrophes muettes, des incendies sans haleine, des inondations qu'il peut contempler d'un pied sec, des Siciliens fuyant devant les laves de l'Etna ou des Japonais errant affamés sur les ruines de Tokio, tandis qu'il grignote gentiment, dans l'ombre, une « bouchée » de chocolat à la crème. Le falsifié, le maquillé, tiennent une place si importante dans les films, qu'on devient, par contraste, plus friand encore que jadis des cataclysmes, fléaux et de tout ce qui fait *vedette* sur les affiches de la Nature.

Les quais sont processionnellement couverts d'une foule familiale, paisible, qui mêle le faubourg Saint-Honoré au faubourg Saint-Antoine, des hauteurs de Ménilmontant à

celles de Passy et rassemble, dans la communion d'un même effroi, d'un même amour inexprimé pour le danger et ce qui fait panique, — au détriment de quelques-uns, — des gens auxquels l'occasion n'avait plus été offerte, depuis les raids des gothas ou les canonnades des berthas, de fraterniser dans le frisson de l'angoisse.

J'imagine que ces Parisiens-ci, parmi lesquels je ne vois pas, comme chez Voisin ou au Casino de Paris, trois quarts ou quatre cinquièmes d'étrangers, ressemblent à s'y méprendre à ceux que ces mêmes rives ont ainsi vus passer, depuis Sainte Geneviève. Il y a, dans le public endimanché, un côté lavé, paré, verni, qui le réunit à d'innombrables cortèges de dimanches effacés. La joue rose et luisante de l'enfant est la même sous le chapeau qui varie et Gavarni, comme Saint-Aubin ou Fragonard, reconnaîtraient leurs modèles, entre ces femmes qui ont déjà posé pour Debucourt, pour Manet et pour Helleu. Et je ne sais pas ce qui m'intéresse le plus dans ce paysage d'inondation, du panorama ou des spectateurs.

Après la gare d'Orléans, vers Bercy, au crépuscule approchant. Contre un viaduc qu'on dirait représenté par le naïf et méticuleux pinceau d'Henri Rousseau, le douanier, des chalands, des demi-navires avec mâts, cordages, chaudières, des barques et des pontons, le tout au-dessus de l'œil, presque à niveau du parapet. Deux remorqueurs au second plan, semblent dater de Flaubert au chapitre premier de l'*Éducation Sentimentale*, avec leurs aubes, leurs armatures de bois, peintes d'un vert délavé, leurs cheminées étroites inclinées, baguées au milieu d'un large trait blanc, sur lequel un disque noir a l'air cubiste et funambulesque...

Sur la rive droite, en aval, des bâtiments munichois, un amas de constructions et de cheminées d'usines, fuselées au ras de l'eau : un vague Hambourg, tel que nous l'imaginons du moins.

Et, en amont, la berge aux masures hétéroclites, branlantes, minuscules, minables, l'eau à moitié du rez-de-chaussée, l'eau qui n'a guère considéré l'obstacle improvisé de bâches tendues sur des pieux et qui noie la ligne du tramway... Une passerelle longe les bâtiments à hauteur du premier étage... Un agent se tient en permanence devant elle, qui se

perd dans la brume du soir. Quelque rare habitant se risque à la suivre pour regagner son logis clapotant... Dans un débit, à trois pas de l'eau, des hommes boivent, en fumant, fatalistes et dominicaux....

La nuit tombe. Une vieille, aveugle, conduite par une fillette, demande à un agent la permission de passer... Elle s'éloigne vers la passerelle, à petits pas, flanquée de la gamine dont les jambes grêles font des bâtons sur l'eau claire du soir.

Et le fleuve, le fleuve sauvage, primitif, tourbillonne au long des quais, sous l'arche des ponts, le fleuve encore indomptable, comme autrefois, — lorsqu'il coulait à travers les plaines désertes.

***

Gurdjieff. — La vaste scène du Théâtre des Champs-Élysées. Au fond, sur le sol, des divans faits de matelas. Et, dans toute la hauteur, jusqu'aux cintres, des draperies... Et vingt danseurs blancs, en pantalons amples et pyjama serré à la taille par une écharpe de couleur. Sur la tête, un long tuyau de feutre bis. Bras croisés, ils se trémoussent en cadence, aux accords de l'orchestre qui joue quelque air oriental accommodé et cuivré.

La moitié des danseurs sont femmes, mais l'œil n'a pas discerné tout d'abord, à cause de la similitude des costumes. Il y a dans le rythme, sa brièveté, sa détermination quelque chose de particulier qui soulève agréablement. Il semble que les êtres animés qui paradent devant nous, dansent sur des nombres. Ils ont l'air d'automates vivants.

Leurs évolutions évoquent le ballet dans la clinique. Leur divertissement est à la danse ce que la biscotte est au pain viennois ou un office du culte réformé, dans une chapelle en Scandinavie, à une messe pontificale sous le dôme de Saint-Pierre.

M. Gurdjieff, a beaucoup voyagé en Afghanistan, au Turkestan; il a visité le Thibet, le Kafiristan; il a vécu en Zachkarie et au pays de Lotko... Il a été reçu par les moines de Matchna et ceux du Takmour-Bogaeddine. Ces noms donnent à un programme l'aspect d'une page des *Mille et une*

Nuits. Évidemment, nous ne pouvons point contrôler l'extrême exactitude de ces pérégrinations, mais nous éprouvons le sentiment que M. Gurdjieff a dû pénétrer, en effet, dans beaucoup de monastères et de temples.

Son but est le développement harmonique de l'homme. Noble but. La civilisation a arraché l'individu aux conditions normales dans lesquelles il aurait dû vivre, dit M. Gurdjieff, ce qui n'est que trop certain... La civilisation a fait évoluer plusieurs de ses facultés, au détriment des autres... Dans un seul homme, on dirait que trois hommes différents vivent, dont le premier ne fait que penser, le second que sentir, le troisième que vivre des instincts et des fonctions motrices. Un homme logique, un homme émotif et un homme automatique. M. Gurdjieff ajoute, avec assez de raison, que ces trois hommes dans un seul ne se comprennent jamais...

Et tout l'effort de cet institut, qui s'est établi au *Prieuré*, près de Fontainebleau, consiste à mettre en harmonie la coexistence de ces trois êtres dans un même individu.

Le Mouvement est un des facteurs d'*harmonie* sur lesquels compte ce rénovateur. C'est à cette partie de son programme que nous assistons au Théâtre des Champs-Élysées.

L'Institut de Fontainebleau prend les hommes à forfait, et, si l'on peut dire, les femmes pareillement. Mais on n'y entre pas sans façons. Il faut être inspecté au préalable. Les fiches contiennent des cases pour l'examen du sang, de la salive et toutes sortes d'autres analyses.

On étudie à Fontainebleau l'agriculture, le dessin, comme la musique... On y peut devenir Mozart, Olivier de Serres, Holbein — en dansant. Harmonieusement.

Il ne faut pas trop en rire. Car il y a, tout de même, « quelque chose là... »

Ces ballets sont des exercices pour pensionnaires de maison de santé, à long bail... Une danse qui resserre les muscles abdominaux, assouplit les reins, assure le bon fonctionnement de l'organisme, supplée à quelques heures de marche, et, pour le développement des bras et des jambes, équivaut au travail du bûcheron et du scieur de bois...

C'est la panacée d'un cérébral, d'un mystique, d'un voyageur non sentimental, romantique à rebours, sinon misogyne

du moins dépourvu de sensualité, qui évolue entre Brahma, Bouddha... et la maréchale Booth. On a le sentiment, devant ces danseurs frénétiques, rythmiques, inépuisables, d'une religion nouvelle suisso-asiatique, pour palaces et righis.

Mais le mélange, la drôlerie même, la gymnastique, l'ascétisme de santé, la confusion des sexes, la trépidation de ces ensembles, en font, pendant le premier quart d'heure, un spectacle, un tableau d'aujourd'hui significatif et distrayant, qui instruit, divertit, enseigne des possibilités, évoque, au pied des pylônes de la T. S. F., des sanatoriums sous des rafales d'avions, aux rayonnements de clartés sidérales, pendant que des phonos géants moudraient des mélodies inouïes : un *âge d'or*, renouvelé, l'âge du platine, ou peut-être, tout simplement, l'âge de l'aluminium.

***

Au Sénat. — Après les élections de dimanche dernier, la salle des Délibérations, au Sénat, cinq heures du soir. L'animation qui précède ou suit les heures marquantes de la vie politique.

J'accompagne un ami anglais. Il est souvent dangereux de montrer à un étranger les rouages de notre Administration, de pousser devant lui certaines portes, qui révèlent à nos yeux des pauvretés, des faiblesses, des négligences, qui nous amoindrissent, nous diminuent et dont souffre notre amour-propre. Pénétrer au Sénat en compagnie d'un membre à la Chambre des Communes, ce pourrait être une inconséquence...

L'Ancien palais de la reine Marie de Médicis, date d'un temps où l'on ne craignait point, pour construire une demeure royale, de prendre une place qui, n'étant à personne, n'appartenait qu'au roi. Il est géométrique, rectangulaire, avec une cour magnifique, destinée à recevoir un grand nombre de gardes, de cavaliers et de carrosses. De nos jours, dans les cités, les espaces de ce genre sont interdits à toute ambition. Le parc qui l'environnait était immense, il gagnait les hauteurs où vit aujourd'hui une population d'étrangers venus apprendre chez nous l'art qui n'est presque plus français et le demeure pourtant, — comme ces aristocraties qui se maintiennent vivantes

et vigoureuses, parce qu'elles se rafraichissent incessamment, en allant chercher au dehors, pour se les assimiler, des forces nouvelles.

De la bibliothèque au plafond décoré par Delacroix, nous regardons le jardin du Luxembourg et son bassin qui semble recueillir les dernières clartés du jour.

Watteau hanta ce parc. Sans doute, nous lui devons ses concerts les plus charmants, ses crépuscules les plus enveloppés de mystère. Aujourd'hui, les avenues se terminent brusquement coupées, le parc a considérablement diminué, des ceintures de macadam et de chaussées l'enserrent et, lorsque vient la nuit, des immeubles, derrière les grilles, s'illuminent.

C'est un lieu qui fait honneur à la France, qui marque avec éclat la grandeur de son passé.

Le Directoire a passé par ici. Barras a demeuré là et je me souviens d'avoir visité le palais jadis, jusqu'aux combles, en compagnie de M. G. Lenôtre, qui évoquait dans chaque pièce, avec un art et une documentation qui doivent disparaître après lui, des fantômes demeurés vivants et des scènes qui retrouvaient lumière, parfum et action.

Aujourd'hui, nous montons l'escalier de MM. les Sénateurs, installé au début du siècle dernier, après Napoléon ou à la fin de son règne splendide et éphémère, et qui occupe une ancienne galerie... Les degrés, couverts de tapis rouges sont roides, mais l'apparence a gardé cet espace non mesuré qui paraît indispensable à encadrer la vie des grands et tracer autour du pouvoir, ce vide que l'imagination remplit de lumière et d'échos.

La salle des séances est à peu près vide. A la tribune, M. Gaston Menier, interpelle le gouvernement sur les inondations et l'urgence de porter secours aux sinistrés. Il dit le lamentable aspect de la banlieue. Mais le Gouvernement n'est représenté que par deux de ses membres, qui n'osent prendre de décision; et dans l'attente des ministres compétents ou responsables, ils se troublent, ajournent...

Sur les canapés de la grande salle des délibérations qu'emplit un bourdonnement de conversations de bonne compagnie, deux ou trois sénateurs d'un âge respectable, sont assis, courbés, engourdis, avec des visages du temps de Lamartine... Ils

regardent passer leurs confrères plus jeunes d'un air égaré, indifférent et surpris.

Les peintures des plafonds, encadrées d'ornements dorés, les cariatides, les chambranles des portes, les motifs qui les surmontent, créent une atmosphère d'autrefois, surchargée d'attributs et de richesses, qui doit contribuer à donner aux décisions, comme aux propos, plus de calme, de sang-froid, le sentiment de la continuité nécessaire, peut-être aussi de nonchalance.

De nombreux huissiers attendent dans les portes, prêts à servir. En passant dans le salon où est installé la buvette, mon compagnon de la Chambre des Communes aperçoit à l'étalage de la vendeuse de tabac, des pipes de bruyère. Il en trouve une magnifique et l'achète dix-huit francs. Il me la tend pour que je l'admire et je lis le nom et l'adresse d'un fabricant anglais...

— Oh! s'écrie-t-il, désappointé... A Londres, elle vaudrait deux shellings!

***

Monet. — Une émouvante exposition, rue de Sèze, d'un maître de plus de quatre-vingts ans; une sélection de toiles d'un artiste, glorieux, devant laquelle défile tout ce qui forme l'atmosphère intellectuelle et artiste de Paris. Claude Monet est l'un de ceux qui ont ouvert les fenêtres et qui, même lorsqu'ils se sont trompés ou se fatiguaient, continuèrent encore à pousser leur œuvre dans tous ses aspects, toutes ses métamorphoses. Cette sélection de 65 toiles, qui vont de 1867 à 1919, est faite avec la collaboration d'amateurs de choix et donne la physionomie la plus marquante du talent de Monet.

... Dans le même temps, rue des Pyramides, dans l'arrière-salle d'un marchand de tableaux, une autre exposition, d'un autre peintre presque octogénaire, qui a vécu péniblement sa vie dans un labeur constant et qui demeure au crépuscule, devant la nuit approchante, les mains aussi vides, le nom aussi peu connu, que l'autre, le grand impressionniste est glorieux... Vingt-trois petites toiles, c'est tout ce qu'on a

pu réunir. Lorsque la malchance vous tient, elle serre. Sa main est un étau. Auguste Gérardin, voici quelques années, expédia en Argentine vingt-cinq ou trente de ses meilleures toiles pour être exposées et vendues. Ni un franc, ni un tableau ne revinrent au port. Les artistes ne sont guère outillés pour la vie. Heureux lorsqu'ils rencontrent une amitié secourable. Madame Marcelle Tinayre s'est dévouée au vieux peintre, c'est elle qui a suggéré, réalisé, cette petite exposition, pour aider ce grand enfant, qui a peint des fruits et des fleurs avec la conscience de Chardin et de Fantin et qui, s'il n'a pas réussi, n'a pas été moins ému, ni moins rigoureusement fidèle devant la Création.

Dernièrement, il se rend aux environs de Paris, chez madame Tinayre, par le train : « Ils ne m'ont pas pris trop cher, » dit-il, en arrivant... « Il n'a jamais téléphoné de sa vie », ajoute madame Tinayre, pour prouver à quel point son protégé n'est pas de ce temps. D'ailleurs, son exposition l'a tellement ému, qu'il a dû se mettre au lit!

Ici, nous voyons aussi, à côté des œuvres les plus récentes, celles des débuts, entre autres, une barricade de la Commune, qui voisine avec un paysage de 1923... Cette barricade, qui évoque les journées de 1830 d'Eugène Delacroix, sans l'image de la *Marseillaise*, on voudrait la voir au Petit Palais pour conserver le nom d'un de ces innombrables travailleurs, restés en chemin, mais qui, semblables aux parcelles qui gravitent à la suite des comètes, participent à la lueur que les yeux contemplent dans le ciel.

Revenons rue de Sèze... Claude Monet, dans son génie, n'est point sans faiblesses, précisément parce que la vérité qu'il poursuit l'entraîne à des excès. Il ne semble réussir, ou vouloir réussir que ce que les autres n'ont pas vu avant lui ou n'ont pas su fixer. Il est le peintre de l'insaisissable. Il ne peint pas la cathédrale de Rouen, mais le contact de la lumière sur cette pierre, la réverbération du soleil sur ses portails creux et ses alvéoles sculptées profusément. L'horreur semble lui venir, en avançant dans la vie, de tout ce qui est solide; l'architecture lui est un obstacle; un rocher à Pourville ou Etretat devient sans consistance sur le ciel. Le palais

de Westminster, dans le brouillard ne conserve aucune de ses arêtes rigides; c'est une apparition, qui vogue entre le ciel et l'eau, comme les désespérés des légendes scandinaves.

Mais le pétale des nymphéas, les champs de tulipes en Hollande, mais les plumes de quelques faisans morts, jetés sur la nappe blanche, mais la neige qui couvre la campagne, sous un ciel déjà printanier, la neige qu'un rayon de soleil va fondre... Alors, il est inimitable. Sur l'étang fleuri de nymphéas dont les corolles s'ouvrent aux premières clartés, aux premiers brasillements de l'aurore reflétés sur l'eau, une légère bouffée de brume flotte... Les feuilles mortes forment un épais tapis bigarré, moelleux et riche aux regards, un lainage vivant, que la pluie et l'eau vont pourrir, sur le sol du fourré dans lequel se sont embusqués les chasseurs; une acide clarté d'hiver baigne les branches moussues des futaies... Le cap d'Antibes semble voguer dans l'azur; entre les pins maritimes, la baie des Anges montre les blancheurs de Nice, au loin, comme vaporisées... Alors, il est inimitable, en effet.

Le caractère du génie, c'est d'être inexplicable et de susciter des imitateurs qui n'égalent jamais leur modèle. Un être éduqué par des êtres tout pareils à la grande masse et qui crée du nouveau avec ce qui avait appartenu à tout le monde avant lui...

La peinture de Monet, qui proscrit le noir, avec ses empâtements, ses parties de toile à peine recouvertes, cette rapidité d'exécution de l'homme qui se suspend à une minute, cette sorte d'union ailée dans le vide, intense et spontanée, on peut la regarder, l'étudier : elle est comme le rayon de lumière qui brûle, transfigure, enthousiasme, et qu'on n'étreint pas!

***

Soir. — Quinze janvier. Nuit planant sur Paris. Jour qui s'allonge. Pont traversant la Seine, tablier soutenu par des anneaux de fer, entre lesquels paraissent des spirales d'eau luisante. Réverbères allumés. Lanternes au cortège des autobus gagnant les Saints-Pères, des camions vides et des taxis jaillis des guichets du Carroussel... Les rives s'embrument.

Sur le niveau monté de l'eau, la coupole de l'Institut, découpée entre les mâts d'un navire. La proue porte un nom dans le crépuscule, comme un magicien sa baguette blanche : *Le Gange.*

Le niveau du fleuve en baissant dans le couloir liquide laisse reparaître sur les berges les cubes de pierre déchargés là par les chalands, et les troncs des arbres dont les basses branches sont alourdies de fétus de paille et d'herbage, laissés par le courant, comme de ces serpentins qui font le printemps, sur les boulevards, le mercredi des Cendres...

Des magasins s'éclairent brillamment. Feux empâtés.

Et la lueur d'une urne transparente sur une colonne, au premier étage de mademoiselle Sorel, revenue d'Égypte, ce matin...

Un reflet de Turner.

La brume de Monet.

Dans un ciel qui va de travers, en longues files de moutons bis sur des champs verdâtres, le croissant de la lune, couleur de miel, à la courbe indolente...

Comme un docteur prend le poignet d'une malade, je compte les pulsations de la ville en regardant à ma montre : seize heures cinquante-cinq.

***

Vérités. — A déjeuner, chez M. Maurice Lobre, peintre de Versailles. Le continuateur, en ce temps rapide, fugitif, déséquilibré, de Chardin et de Vermeer. L'artiste le plus soucieux que je connaisse de la manière dont une toile est peinte, de sa préparation, de sa pâte. Les tableaux de Lobre vieillissent d'ailleurs admirablement, ce qui n'est pas le cas de nombreux ouvrages contemporains. Dans la pièce, autour de nous, des vitrines de faïences et de porcelaines anciennes, d'une qualité exceptionnelle, des meubles du commencement de Bonaparte, aux bronzes précieux, à cette époque, séduisante entre toutes, où les mains du XVIIIe siècle, avant de se roidir et de tomber en poussière, semblent vouloir créer encore, en les renouvelant, à l'aurore des temps nouveaux, leurs plus gracieuses et pures merveilles.

Des toiles de Versailles et des natures mortes dans des cadres anciens, des sièges rares. Quelques convives, amateurs d'œuvres d'art, parmi lesquels M. Forain, qui ne fut jamais plus en verve, et dont les derniers dessins du *Figaro* montrent une sûreté d'exécution et une qualité d'esprit sans cesse perfectionnées.

J'ai oublié déjà quelques-unes de ces répliques instantanées, brillantes, incandescentes. Celles qui me sont restées dans la mémoire perdent à la transcription. Mais les vérités en demeurent encore valables, vigoureuses, salutaires et, en tous cas, intéressantes par la qualité de celui qui les répand avec une si constante prodigalité.

On parle du musée du Louvre, où il serait nécessaire d'apporter quelque sélection dans certaines galeries, par trop encombrées, comme par exemple, celle de l'École Italienne; avec ses Andrea del Sarto, Bronzino, etc... Mais Forain proteste : « Non, non, ils redeviendront à la mode! Non, laissez-nous l'Albane! » s'écrie-t-il, avec autant d'admiration que devait en mettre Stendhal en prononçant ce nom.

« Ce qu'il faudrait réduire, ce sont les Primitifs, reprend-il... Les primitifs n'existaient pas, il y a trente ans... C'est une invention moderne... Assez de primitifs! Aujourd'hui, on veut remonter toujours plus haut... J'ai connu une dame qui disait, avec une grimace, en parlant de Phidias : — *C'est bien bas d'époque!*

Quelqu'un parle de sentiment.

— Le sentiment! Mais un peintre qui a du sentiment, qu'est-ce que cela veut dire!

— Vous n'aimez pas Botticelli? demande un convive.

— Botticelli?... Oui... C'est agréable, — dit Forain, d'une voix sans nuance, par condescendance pour son interlocuteur. Mais aussitôt : — J'aime mieux David... Le tableau du Sacre!... La Primavera!... Les fleurs dans l'herbe sont en relief... Oui... Gaufrées... En... Comment appelez-vous ça? En stuc? Tandis que les femmes sont toutes plates... Ce sont les Anglais qui ont mis Botticelli à la mode... D'ailleurs, le modèle de Botticelli était une Anglaise chassée de Rome et qui s'était réfugiée à Florence...

On parle de l'Exposition Monet.

Maurice Lobre dit son admiration pour la toile des faisans sur la nappe. Forain demeure muet... Puis, il raconte qu'un jour, M. Degas aperçoit Claude Monet dans une boutique, à un moment où celui-ci faisait précisément une exposition. Degas entre, va vers lui et dit : « Vous savez, Monet, j'ai vu votre exposition... Eh bien! je suis sorti aussitôt, pris de vertige! » Et il s'en va.

— Mais je croyais, dit une dame, que Degas et Monet étaient fâchés.

— Oui, réplique le narrateur, mais monsieur Degas l'avait oublié *pour la circonstance*!

On parle des toiles de Monet... « C'est vitreux, dit Forain... Et puis, il y a le cycle du peuplier... tous ces peupliers qui émergent du brouillard... Ça n'est pas composé, on peut enlever la moitié du tableau... On voit qu'il s'est assis n'importe où... J'aime mieux Boudin!...

« L'originalité c'est la mort de l'art... On ne se montre vraiment original que dans les sujets les plus banals, les plus exploités.

Et puis, à propos des carafes de Lalique, qui sont ravissantes :

— Oui, dit Forain, sans enthousiasme...

— Voyons, il faut bien une carafe, pour l'eau, autant choisir un modèle...

— Une carafe? Pourquoi?... Mais non, n'importe quoi... un broc!

La conversation vient à un artiste qui s'est spécialisé dans l'art religieux.

— Mais dans ses paysages, Corot se montre plus religieux que n'importe qui!... — s'écrie-t-il.

— ... A l'époque où l'on fut le plus religieux, à la Renaissance, tous les peintres faisaient de la mythologie!

Un moment, j'entends M. Forain dire à son voisin :

— ... On ne trouve plus personne qui dessine la glande lacrymale au coin de l'œil, ni qui mette les paupières en perspective...

Puis, comme un convive voudrait fermer les musées qui sont des cimetières, Forain, dans un haussement d'épaules :

— Prétendre qu'il ne faut plus de musées pour les tableaux,

monsieur, autant dire que les bibliothèques ne sont pas faites pour les livres!

***

Esclarmonde. — Le titre de cet Opéra demeurait mêlé pour moi au nom de Sybil Sanderson, que je n'ai pas connue. Voix, beauté, jeunesse, elle possédait tout ce qui peut créer autour d'une femme le succès. Massenet avait écrit pour elle ce rôle tout en notes suraiguës. Elle mourut jeune encore. Nous aimons ces disparues que nos yeux n'ont point vues, qui n'ont pas subi la déchéance, qui ont traversé la vie sur un pont de fleurs. Tout ce que l'imagination nous suggère les poétise. La connaissance, la fréquentation les eût dépréciées. C'est donc moins encore pour l'œuvre de Massenet que pour le souvenir de ce séduisant météore, Sybil Sanderson, que nous avons eu le désir d'entendre *Esclarmonde*.

Pour un non habitué, c'est toujours un spectacle amusant que celui d'une représentation à l'Opéra. Il risque d'y trouver à la fois le meilleur et le pire. Le voyageur en souliers jaunes, — il y est. La dame en grand décolleté, qui porte un diadème de brillants, — je l'y vois. A l'amphithéâtre, sur neuf ou dix rangs de spectateurs, je ne compte pas dix Français. La plupart des loges évoquent Buenos-Ayres. Je me crois en voyage, sinon à l'étranger, complètement, du moins dans quelque problématique province, administrative et quelque peu déchue... Le décor de la salle avec ses colliers de grelots autour de cartouches, ses lyres à trois tiges, ses tambourins, ses feuilles de palmiers et de marronniers, son ornementation surchargée, nous situe déjà dans un temps qui n'est plus le nôtre. Nous voyons, au plafond, les boules de verre de l'ancien éclairage au gaz et, dans les couloirs, au-dessus de vases de bronze, surmontés des mêmes globes, des fumivores de verre qu'on a scrupuleusement conservés. Ce qui est sans doute louable, car l'Opéra deviendra ainsi, pour les archéologues, une source précieuse de documentation.

La livre sterling est à 96 francs... Peut-être l'impression pesante qui règne dans la salle vient-elle de cette sorte de vague et réelle catastrophe nationale, d'ailleurs prévue, mais repoussée,

qui réunit les esprits dans un même sentiment, comme aux jours de la guerre où l'union s'était faite devant le péril.

Je revois des lundis d'avant 1914 où l'assistance paraissait à certains déjà bien mêlée, mais qui donnait, tout de même, par une certaine cohésion, l'impression d'une société. Aujourd'hui, nous ne voyons plus que des vestiges du passé ou des embryons pour l'avenir, qui peut-être grandiront, se développeront... Mais embryons et vestiges, — noyés dans cet élément pris à tous les paquebots et tous les trains, qui évoque l'Exposition universelle et le casino international.

Pour *Esclarmonde*, le livret en est puéril. Comme beaucoup de livrets d'ailleurs. Celui-ci est inspiré à la fois de *Théodora* et de *Siegfried* ou autres légendes wagnériennes. Massenet nous révèle dans *Werther* et *Manon*, sa véritable personnalité, qui est charmante. Les passages d'*Esclarmonde* qui paraissent ranimer les spectateurs, sont ceux où l'on devine, à la cantonnade, le : *N'est-ce pas ta main que cette main presse?...* qui émane de l'œuvre de Massenet, comme de mille roses, un parfum.

Lorsqu'il impressionna certains de nos mélodistes, Wagner leur a causé le plus grave préjudice. C'est un immense bonheur pour Gounod, qui souffrit à la fin de ses jours de la grande fortune wagnérienne, d'avoir échappé à l'emprise, car Gounod paraît jeune aujourd'hui, et demain plus qu'hier.

Dans ses prodigalités, le music-hall nous a rendus plus difficiles pour les spectacles nationaux et subventionnés. Les ouvrages d'imagination pure, tels qu'*Esclarmonde*, gagneraient à l'emploi des trucs de M. Volterra. L'île magique du troisième acte ressemble à un Corot agrandi, dans lequel se promèneraient timidement les petites filles de miss Loïe Fuller.

Ceci n'est pas pour critiquer M. Rouché, — qu'il faut plaindre.

Car, dans leur administration, comme les ministres au sein de leurs funestes labyrinthes, les directeurs de l'Opéra sont des prisonniers.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Qu'il y ait dans le livre de M. François Mauriac, *Genitrix*, des pages d'une beauté sombre, et d'un mouvement rapide et pathétique, nul de ceux qui l'ont lu n'en doutera. La mort de Mathilde est une page où la phrase frémit, acérée et mouvante. La scène où Fernand Cazenave, qui regardait vaguement par la fenêtre, voit, en sa retournant, sa mère frappée d'apoplexie, n'est pas moins dramatique. L'auteur excelle au récit vibrant et net. Quand M. Mauriac se laissera simplement mener par la vie, et qu'il la décrira par ce dessin vivant et ce style chaud, il nous donnera un chef-d'œuvre. Pour cette fois il nous a seulement donné un livre littéraire.

C'est parce que l'œuvre est d'un écrivain que la tâche d'un critique est, autant qu'il me semble, de l'étudier de plus près. Ainsi mis sur le marbre, fendu et divisé, le livre, je l'avoue à regret, ne paraît pas excellent. Les qualités de l'auteur sont très supérieures à l'usage qu'il en a fait.

Le sujet était magnifique. Une bourgeoise, une femme de tête, une matrone, tout ce qu'il y a de mieux dans les Landes, a, devenue veuve, géré son bien et couvé son fils. Ce fils, Fernand Cazenave, a maintenant cinquante ans. Il a vécu prisonnier d'une longue tutelle. Quand son père est mort, sa mère l'a aussitôt tiré du collège. Elle lui a laissé faire un peu de politique, et l'a bientôt retiré de la vie publique. Elle lui a persuadé, par une tyrannie savante et passionnée, qu'elle lui était indispensable. « Que deviendrais-tu sans moi? » Il est devenu un benêt, avec une haute taille, des yeux ronds et un

cœur faible. Elle lui a découvert des maladies et elle a achevé de l'abrutir par des précautions, des craintes et des soins. Il a gardé dans l'âge mûr l'égoïsme et la docilité de l'enfant.

Or il y avait, dans la maison voisine, une institutrice, ou plutôt une parente pauvre recueillie par des cousins riches, et qui enrageait de son état. Fille d'un professeur au lycée, sa mère s'était enfuie, son frère avait mal tourné, son père était mort désespéré. Sèche de cœur, jolie et blonde, Mathilde s'était fait une arme de la raillerie, et le mépris était chez elle une vengeance. Elle avait vu ce dadais par-dessus la haie, et elle l'avait hardiment conquis, un jour qu'il allait à Bordeaux, et que, sous un prétexte, elle était montée dans le même compartiment.

Madame Cazenave avait fait une furieuse opposition. « Jamais vous n'aurez mon fils », disait-elle. Vaines fureurs! Fernand était pris. Que peut un homme de cinquante ans contre une fille de vingt? Il épousa Mathilde. Ce fut une double déception. L'institutrice trouva un mari avare, casanier et malpropre. Fernand trouva une femme égoïste et frivole. Une semaine après le mariage, il écrivait de Biarritz à sa mère :

Tu avais raison : une mère seule peut comprendre l'homme que je suis, toutes les autres femmes sont des étrangères. Elles croient nous aimer et ne pensent qu'à elles. Notre santé passe après leur plaisir. Elles trouvent légitime que nous dépensions sans compter pour d'absurdes fantaisies. Les plus exigeantes sont toujours celles qui avant le mariage crevaient de faim. Tu te souviens de cet hôtel près de la gare à Bayonne, peut-être pas très luxueux, mais dont nous nous étions fort bien contentés? Mathilde n'a pas voulu y rester parce qu'elle prétendait avoir vu une punaise écrasée et que le seau sentait fort. Il a fallu s'installer dans un de ces hôtels que je déteste, où un tas de gens, qui ne vous rendent aucun service, haussent les épaules quand on leur donne jusqu'à vingt sous de pourboire ! Mathilde me trouve ladre et ne parle que d'elle. Rien de ce qui me touche ne l'intéresse. Moi qui me plaignais des soins excessifs dont tu m'entourais! Je t'assure qu'elle se moque bien de ma santé. Ce n'est pas sa faute si je n'ai pas encore pris mal. Elle établit dans les wagons des courants d'air mortels. Elle se lève pendant la nuit, pendant mon sommeil, pour ouvrir la fenêtre. Inutile de te dire que mes douleurs dans l'épaule gauche se sont réveillées. Elle se moque sans cesse, elle critique toutes les habitudes de notre famille, déclare qu'il est dégoûtant de ne pas se laver le soir, — comme si c'était la peine, puisqu'il faut recommencer le lendemain matin. Je ne peux t'avouer

que la minime partie de ce que j'endure. Ne crains rien, ma mère, ton fils fera son devoir jusqu'au bout...

Je ne dis pas que cette lettre soit fort vraisemblable, mais elle dit bien ce qu'elle veut dire, et elle nous renseigne par le détail. Elle inonda de bonheur la féroce belle-mère. Ses enfants revenus, madame Cazenave les vit se désunir. Bientôt son fils fit alliance avec elle contre Mathilde. La jeune femme avait pris le gouvernement de la maison; on manœuvra pour qu'elle démissionnât. Fernand et sa mère avaient des conciliabules et se taisaient quand Mathilde entrait. Celle-ci avait d'ailleurs montré une rare maladresse. Un matin, Fernand, blême, avait dit à sa mère : « Tu referas mon lit dans mon ancienne chambre. » Madame Cazenave ne sut rien de plus, et nous en savons juste autant qu'elle.

A dire vrai, tout ce drame, qui est évoqué par des allusions et qui est raconté par fragments, reste assez obscur. Le personnage de madame Cazenave, mère passionnée et despotique, et qui met dans l'amour maternel un dévoûment de bête et des ruses de femme, est fortement dessiné. Mais ce flandrin de Fernand, malgré tous les efforts de l'auteur, ne devient pas à nos yeux une figure vivante et familière. Non pas que M. Mauriac n'ait pas assemblé assez de traits de caractère pour le peindre. Il a même pris la peine de l'expliquer, sans s'apercevoir que c'était là un mauvais signe, et qu'une figure où la vie paraît n'a pas besoin de biographie. Il nous dit que l'orgueil de Fernand a été soumis par cette mère qui l'adorait à une culture continue. Il nous dit que pour le garder à elle, elle l'a élevé dans le mépris des femmes, et qu'elle l'a fait infirme — sentimentalement, j'entends — pour ne pas le perdre. Il nous dit enfin que dans le cœur de Fernand une sourde inimitié s'est formée contre cette mère jalouse, et que c'est dans quelque mesure par vengeance contre elle qu'il s'est marié.

Cherchez maintenant dans vos souvenirs. On conçoit très bien que l'enfant gâté devienne égoïste, et l'on voit communément que ces êtres adorés prennent de leurs parents une secrète horreur. Ce qui se conçoit moins aisément, c'est que Fernand n'ait jamais cherché à se dérober à la tutelle maternelle. Il y a dans la nature humaine une volonté de vivre qui

est âpre, muette et tenace. Il est inconcevable que, jusqu'à la cinquantaine, Fernand se soit tenu, comme un gamin, à ce mélange d'affection et de rancune platonique. Nous avons tous vu, assurément, des enfants consumer leur vie auprès de leurs parents; mais, invariablement, ces enfants, avides de sacrifice avaient, par un renversement des rôles naturels, abdiqué leur personnalité et sacrifié leur avenir. Ici rien de pareil. Fernand, qui nous est donné comme un orgueilleux et un égoïste, ne fait aucune tentative pour se soustraire au joug maternel, que d'ailleurs il déteste. On ne voit même pas que la crainte l'ait retenu. M. Mauriac a fait ce que font malheureusement la plupart des romanciers. Pour que son récit soit plus dramatique, il a supprimé la plus puissante peut-être des forces qui régissent le monde, le pouvoir de s'adapter. Il est très probable que Fernand n'aurait pas été si totalement étouffé. La tyrannie maternelle aurait pu en faire un être indécis et sans désirs, indifférent et peut-être sournois; mais certainement des résistances presque organiques se seraient développées en lui; il se serait déterminé par opposition à sa mère, il se serait fait une retraite, qu'il eût peut-être gardée secrète, mais où il eût respiré. M. Mauriac énonce bien quelque chose de ce genre, mais il ne donne point d'exemple. La révolte de Fernand ne se déclare que quand il a passé la cinquantaine et devient manifeste par son mariage. D'où lui vient une énergie si soudaine? D'une fringale nouvelle, dit M. Mauriac. C'est bien possible, et l'amour a ce privilège qu'on ne peut nier aucun des miracles qu'on lui prête.

De ce droit qu'a un romancier de prêter la conduite la plus incohérente à un quinquagénaire tourmenté d'aiguillons, il me semble que M. Mauriac a un peu abusé : que n'exige-t-il pas de notre crédulité? Fernand a vu cette jolie fille au-dessus de la haie et il a souhaité l'épouser. Il y a mis une ténacité qui s'accorde assez mal avec cette annihilation de la volonté, où se reconnaît l'ouvrage maternel. Aussitôt marié, il est déçu. Comment n'a-t-il pas démêlé, pendant les fiançailles, tous les contrastes qui l'opposaient à Mathilde? Il est à l'âge où le désir est le plus âpre, mais où déjà quelque chose de l'instabilité sénile y est mêlé. Fernand se ressaisit et sacrifie sa

femme à sa mère. Que nous voudrions connaître ce drame, qui est l'essentiel de toute l'aventure! Mais M. Mauriac ne fait à tout ce terrible roman que des allusions. Il nous dit seulement que ces époux sont mal accordés, et que leurs chambres sont séparées. Sur quoi Mathilde devient enceinte.

Au cinquième mois, un accident survient. La jeune femme meurt. C'est à ce moment que le drame commence. Et sans doute c'est le droit strict du romancier de choisir ce moment. Mais il faut bien avouer que M. Mauriac a laissé dans l'ombre antérieure et passé sous silence tout l'intéressant du sujet. Peut-être a-t-il délibérément voulu se placer au point où tout se décide, supprimer les préparations, et venir droit à la péripétie. En fait il a réduit la tragédie à son cinquième acte.

Et cette tragédie même devient très difficilement intelligible. Au début du livre nous voyons que Fernand, aux côtés de sa mère, pendant que sa femme grelotte de fièvre dans une aile de la maison, découpe et colle tranquillement sur un registre les maximes d'Épictète. Il est à peine ému du drame qui vient de se passer, du péril que sa femme court encore : il ne peut tout de même pas ignorer que Mathilde a une fièvre de 40 degrés. Sa mère, avec un optimisme abominable, lui explique que l'enfant eût été une fille. « Dis, Fernand, qu'est-ce que tu aurais fait d'une petite fille?... Tu vois d'ici une petite fille qu'elle aurait dressée à nous haïr? » Fernand ne répond rien.

Mais voici que, sa femme morte, il se prend brusquement à l'aimer. On ne nie pas qu'un tel changement soit possible. Mais on s'étonne de n'en voir ni les progrès, ni les motifs. L'auteur lui-même ne paraît pas les connaître. Vers la fin du livre il compare Fernand à l'enfant gâté qui, pendant un demi-siècle, a brisé l'un après l'autre tous ses jouets et qui « a perdu le dernier au moment qu'il venait d'en découvrir le prix incalculable ». Or il n'y a rien de pareil dans le roman. Fernand n'a nullement découvert le prix incalculable de Mathilde (si j'ose répéter cette expression qui n'est pas heureuse) au moment où il la perd.

Madame Cazenave expose elle-même la difficulté dans une phrase lapidaire. « Il ne pouvait la souffrir quand elle vivait. Il n'y a aucune raison pour qu'il la regrette. » C'est

ce que beaucoup de lecteurs se sont dit. Mais l'auteur prend la peine de répondre lui-même. Et, niant que les absents ont tort, il ajoute : « Elle commençait de savoir que les absents ont toujours raison : *ils sont ceux qui ne contrarient pas le travail de l'amour*. Si nous regardons notre vie, il semble que nous ayons toujours été séparés de ceux que nous aimions le plus : c'est peut-être parce qu'il a toujours suffi qu'un être adoré vive à nos côtés pour qu'il nous devienne moins cher. Ce sont les présents qui ont tort. »

L'explication est ingénieuse, et il ne lui manque que d'être vraie. Non que le principe n'en soit exact. Il est trop vrai que les personnes qu'on aime sont le principal obstacle à l'amour qu'on a pour elles. Mais leur présence, qui va jusqu'à être haïssable, n'en est pas moins nécessaire, et il est hardi de conclure qu'on aimera plus aisément une figure immatérielle. C'est ne tenir compte ni de la vie qui à tout moment offusque ces pâles images, ni de l'oubli qui les poudre. Rendons à M. Mauriac paradoxe pour paradoxe. Où a-t-il vu que les fantômes adorés fussent d'un commerce plus commode que les vivants? Les spectres du souvenir ont aussi leurs caprices. Tantôt ils nous obsèdent et tantôt ils nous fuient. Parfois insolents, ils sont parfois tristes et, dans ces retraites profondes où ils nous apparaissent, aucune parole ne guérit leur mélancolie. L'ombre de l'amie inquiète l'ami absent. Elle l'afflige si elle est affligée, et plus encore si elle ne l'est pas. Malheur à qui se fait une compagnie des larves et des lémures! En vain évoque-t-il le passé. Il ne retrouve pas les minutes heureuses, et les minutes douloureuses deviennent éternelles.

Il faut nous y résigner. Nous ne saurons jamais pourquoi Fernand, qui détestait sa femme vivante, l'adore aussitôt morte. Il est vrai qu'un auteur peut répondre : Ai-je à vous donner des raisons, quand la vie n'en donne pas. Niez-vous que l'aventure soit possible? Non? Il suffit, et vous devez reconnaître qu'elle est vraie. Car tout ce qui est possible arrive. Si vous voulez absolument que mes personnages agissent par des raisons bien déduites, qui vous empêche, lecteur, de déduire vous-mêmes ces raisons? Vous direz, si vous voulez, que Fernand, en voyant Mathilde morte, ressent

cette tendresse commune aux hommes envers les objets dont ils sont privés. Vous direz que, l'auteur ayant pris soin de donner à Mathilde, sur son lit funèbre, le visage qu'elle *aurait dû* avoir, Fernand aime tout à coup celle qu'il eût sans doute aimée si elle s'était réalisée vivante. Vous direz que l'amour posthume de Fernand est l'éclosion d'un besoin longtemps refoulé par son égoïsme, par la tyrannie de sa mère, par l'insuffisance et les railleries de sa femme : de sorte qu'il faut la cinquantaine, le veuvage et le remords pour que cet homme, libre enfin, soit prêt pour l'amour dont les puissances, jusque-là contraintes, règnent désormais : et ce sera, si on veut, l'explication freudiste du roman.

Il faudra poursuivre cette exégèse de page en page, car de nouveaux problèmes paraissent. Pourquoi Fernand, qui avait jusque-là ressenti un confort dans les prisons de la sollicitude maternelle, trouve-t-il tout à coup cet esclavage intolérable? Parce qu'il déteste dans sa mère le bourreau de femme? Peut-être. Mais surtout parce qu'il sent tout à coup la misère, le néant, de sa vie opprimée. Il s'évade donc des liens où le tenait sa mère vivante et il se réfugie dans une sorte de culte passionné qu'il rend à sa femme morte.

Ce mécanisme sentimental est le secret du livre. Par une combinaison de ressorts, Fernand est d'abord prisonnier de sa mère, et sa femme qu'il n'aime pas en meurt. Aussitôt il devient éperdument épris de sa femme morte, il se réfugie dans son souvenir, et cette fois c'est sa mère à qui il échappe qui en meurt. Le mouvement principal se combine avec des mouvements secondaires très compliqués, où tantôt il s'approche de sa mère et tantôt s'en écarte. C'est très bien agencé, mais tout cela ne fait jamais qu'une horloge.

Ainsi le livre a deux aspects : du point de vue de la vie, il paraît incertain et assez peu cohérent; mais si on l'examine comme une machine, il paraît compensé et articulé avec soin. C'est pourquoi il me semble un ouvrage littéraire, plutôt qu'une création animée. Le rouage central, l'amour posthume de Fernand pour Mathilde, est une pièce qui a été trop visiblement posée par l'ouvrier. Il en a calculé l'étendue et la résistance de telle façon que toute la mécanique tienne. Aussi l'a-t-il renforcé au delà de toute vraisemblance. « Il aimait

Mathilde au point de l'avoir ressuscitée et se persuadait de sa présence en lui, hors de lui. De cette présence lui venait une paix que, sous le règne de sa mère, il n'avait jamais connue. » — Cette religion me paraît un peu pathologique. Et, ce qui est plus étonnant encore, des sentiments si passionnés s'éteignent brusquement, une fois madame Cazenave disparue. A la fin du livre, Mathilde n'est plus qu'un petit fantôme falot, avec un dos rond, et des yeux de chatte poursuivie. On dirait qu'une morte chasse l'autre. Dans le monde des vivants, Fernand reste désemparé, plus faible que jamais. Dans ce livre, où tout est posthume, on peut d'ailleurs supposer que cet aveulissement final est une victoire d'outre-tombe, remportée par la mère. « Si sa mère avait voulu qu'il ne vécût que par elle et comme suspendu à son souffle; si elle n'avait souffert la concurrence d'aucun travail, d'aucun divertissement, d'aucune espérance, d'aucun amour, elle pouvait, du fond de ses ténèbres, se glorifier de l'œuvre accomplie : le soleil maternel à peine éteint, le fils tournait dans le vide, terre désorbitée. »

Le duel que les deux femmes poursuivent au pays des morts se prolonge encore et la victoire de la mère devient de plus en plus éclatante. Ce fils, dont elle a fait un maniaque timide, voilà qu'à la fin du livre, elle revient l'animer; substituant sa personne à son œuvre, elle revit en lui, et lui souffle sa redoutable énergie. C'est là, ou du moins, je le crois, le sens de cette histoire de domestiques envahisseurs et subitement domptés par un Fernand devenu miraculeusement impérieux, — histoire qui met au roman un terme un peu bizarre. Ainsi madame Cazenave vivante avait étouffé son fils sous son despotique amour; morte, elle s'insinue en lui, lui dicte sa pensée, durcit son caractère. C'est la hantise dans toute son horreur.

Je n'ai pas dissimulé ce qui me semble le défaut de l'ouvrage. Ai-je dit qu'il était de la lecture la plus émouvante? Ce sont les parties cachées du travail qui, à l'épreuve, sonnent un peu creux; mais tout ce qui paraît est excellent. Il y a dans ce court volume vingt ou trente scènes qui sont peintes avec une force singulière. Et le style, sans être toujours fort pur, est vif et coloré.

***

M. J. Kessel nous avait donné un recueil de nouvelles, *la Steppe rouge*, dont les meilleures décelaient un don d'analyse et une habileté de contours tout à fait remarquables. Une intelligence très vive, trop vive peut-être, paraissait dans ces études où il avait peint des âmes troubles avec une parfaite clarté. Il nous donne aujourd'hui son premier roman, et c'est un très beau livre.

Pour tout dire, les deux morceaux dont il se compose, bien qu'exactement emboîtés, se connaissent assez facilement pour distincts, et ne sont pas de la même densité. L'un est le tableau de la vie d'une escadrille pendant la guerre. La vérité éclate à chaque moment dans les portraits, dans les récits, et le souvenir de ce qui a été vécu fait courir le sang dans ce style simple et pur. Ainsi la vie engendre la vie.

De tous ces portraits, il en est un qui a été peint avec une piété émue, une admiration frémissante. C'est celui du jeune héros qui commande l'escadrille, le capitaine Thélis.

> Devant lui, dans la gueule obscure du couloir, se tenait un jeune homme les bras croisés derrière le dos. Il portait une tunique noire dont l'étoffe luisait autant que les boutons dorés. Elle enveloppait strictement un torse mince et fort, un cou étroit. La finesse élancée de ce corps répondait à celle du visage net, aux yeux étirés et ardents, au nez droit, à la moustache légère qui s'arrêtait aux commissures des lèvres.

C'est avec Thélis pour pilote que l'aspirant Herbillon fait sa première sortie et livre son premier combat. Il faut lire ces pages nettes, précises, tracées d'une main si ferme. Tout y est visibilité, clarté, exactitude. Et rien n'est plus pathétique.

L'escadrille combat vers Berry-au-Bac et la cote 108. Et le livre est le lent martyrologe, où l'on voit périr un à un ces jeunes gens, jusqu'au combat où Thélis est tué.

Cependant, pour faire de ce mémorial un roman, il fallait que l'auteur inventât une fiction. Il a donc imaginé que l'aspirant Herbillon avait à Paris une maîtresse, et que cette maîtresse était, sans qu'il le sût, la femme d'un de ses camarades de combat, un officier triste et déjà mûr, qui se

nomme Maury et avec qui il fait équipage. On imagine dès lors la suite de l'histoire qui est, pour ainsi dire, obligée : Herbillon, chargé par Maury de porter une lettre à sa femme, se trouve en présence de sa maîtresse. Son trouble, ses scrupules, les soupçons de Maury, ses doutes douloureux, le secret qui est en tiers entre ces deux hommes associés pour le combat, le drame muet qui se joue entre eux, tout cela fait un récit fort émouvant, et auquel ne manque que d'être un peu moins concerté. La richesse d'idées et d'observations est singulière. Maury a souvent parlé de sa femme à Herbillon, sans que celui-ci ait jamais reconnu sa maîtresse. « De quels yeux l'a-t-il donc vue? » murmure-t-il. Et l'auteur ajoute : « Accablé, il songeait à la méprise monstrueuse de son ami, ignorant encore qu'une femme a cent visages tous aussi véritables, car ce n'est pas elle qui les façonne, mais ceux qui la regardent en la chérissant. »

HENRY BIDOU

LA DÉFENSE DU FRANC

ET LES

PROJETS FINANCIERS DU GOUVERNEMENT

La crise du franc a provoqué une agitation soudaine qui a préoccupé l'opinion toute la fin de janvier. On est bien obligé de croire qu'elle a été une surprise pour beaucoup de gens, qui ont montré durant quelques jours un peu de nervosité. Le gouvernement lui-même a subi l'entraînement général : il a tout à coup proposé une série de mesures. Le public lui a su gré d'abord de cet empressement; après coup, il s'est demandé si ces mesures, qui auraient pu être prises plus tôt, ne se ressentaient pas de la hâte avec laquelle elles avaient été décidées. Ces circonstances ont eu naturellement leur répercussion au Parlement. Bref, c'est toute notre politique financière qui s'est trouvée soumise à un nouvel examen.

Il est dans nos habitudes nationales d'improviser : c'est sous la pression des événements que trop souvent nous avons une vision nette de la réalité et des actes nécessaires. Nous avons improvisé la guerre et improvisé la paix. Ce trait de caractère sert souvent, pour notre consolation, à mettre en valeur nos meilleures qualités. Il fait apparaître aussi nos meilleurs défauts, et il ne va pas sans un certain cortège d'inconvénients. Parmi les difficultés qui surprennent les peuples, il en est auxquelles il est possible de faire face avec beaucoup d'énergie, beaucoup d'imagination et beaucoup de sacrifices. Mais il en est aussi qui ne se règlent pas sans le

concours du temps, et celles qui touchent les finances nationales sont du nombre. Un financier, qui sait la politique, disait un jour à un grand chef qu'il est parfois plus facile de redresser une bataille compromise que de rétablir une situation financière. Ce n'était pas un paradoxe. L'état de nos finances n'est pas tel qu'il doive nous inspirer un pessimisme systématique. Ni les richesses de l'État, ni la richesse nationale, ni la vitalité économique ne se sont chez nous brusquement transformées en quinze jours : malgré le baisse du franc, nous avons raison d'avoir confiance dans la valeur intrinsèque de notre pays. Mais il est grand temps de prendre le problème financier très au sérieux, d'aller au fond de la question, et de nous résigner aux décisions nécessaires. La crise des changes aura été salutaire si elle nous contraint de discerner la vérité sous les fleurs, et d'adopter enfin la politique indispensable. Si elle ne devait provoquer qu'un sursaut sans lendemain, elle nous préparerait les pires désagréments et peut-être une pénible catastrophe. L'avertissement brutal d'une baisse brusque du franc semble heureusement avoir revélé au public ce qu'une baisse insensible mais continue depuis deux ans ne lui avait pas appris.

Les origines du mal remontent à quelques années. Il y a sans doute des causes secondaires, et nous avons noté ici-même la part qu'il fallait faire sans aucun doute à la spéculation, à la baisse de la livre, à l'inflation désordonnée de l'Allemagne[1]. Mais il y a une cause essentielle, dont les conséquences pèsent sur toute notre situation financière. Nous avons avancé cent milliards pour la reconstitution des régions dévastées et nous n'avons rien touché de l'Allemagne. Voilà le fait qui domine toute l'affaire. Au lendemain de la victoire, nous avons eu un mouvement de générosité où il entrait plus de sentiment que de réflexion prudente. Nous avons eu foi dans les clauses du traité, dans notre droit, dans les promesses de l'Allemagne : ce n'était pas très politique, mais c'était très honorable. Après la guerre de 1870, M. Thiers avec une mesure plus froide avait déclaré que l'État réparerait les dommages dans les mesures de ses moyens. Après la victoire de 1918, nous n'avons pas attendu de savoir quels seraient nos moyens :

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier : les Finances interalliées.

nous avons avancé, et largement, les sommes nécessaires à la reconstitution. Avant d'avoir reçu aucun versement de l'Allemagne, nous avons assuré la restauration de nos départements dévastés avec une rapidité plus grande qu'on ne le prévoyait au début. Une opération aussi gigantesque n'a pas pu s'exécuter sans des gaspillages et des erreurs. Ces ombres ne peuvent ternir l'éclat magnifique du tableau. Sur 3 030 000 hectares de terre bouleversés par la guerre, 2 930 000 hectares ont été remis en culture. Sur 22 000 usines détruites, 20 000 ont repris leur pleine activité; sur 741 000 maisons détruites, 599 000 ont été relevées. Les résultats obtenus sont tels que nous entrevoyons, au bout d'un délai de trois années, la fin de cette œuvre de restauration. Ce sont là certainement des résultats magnifiques et qui nous font honneur. Mais nous ne les avons obtenus qu'à coup d'emprunts.

C'est dire que le premier soin de toute politique saine était de veiller attentivement sur le crédit. La confiance n'est pas le résultat des décrets ni des lois : il faut l'inspirer, et elle dépend de la politique pratiquée par le gouvernement. Il était d'autant plus nécessaire de préserver notre crédit qu'à dater de janvier 1923 nous sommes allés dans la Ruhr. C'était là une opération nécessaire, destinée à nous donner un gage et par conséquent à garantir notre créance. Mais ce n'était pas là une opération qui devait nous procurer tout de suite des ressources. La résistance passive décidée par l'Allemagne transformait l'occupation de la Ruhr en une véritable guerre d'endurance; elle devait mettre à l'épreuve notre solidité économique. L'Allemagne engageait toutes ses ressources pour nous faire échouer. L'Angleterre ne tenait pas à notre succès. Le franc risquait donc fort d'être attaqué, et il était vulnérable en raison de la masse considérable de notre dette flottante, en raison des crédits en francs détenus à l'étranger, en raison aussi de la nécessité où nous étions d'acheter en Grande-Bretagne le charbon que l'Allemagne cessait de nous fournir dès l'occupation de la Ruhr. A mesure que le temps passait, il devenait évident que, si nous étions fermement résolus à faire valoir nos droits, le jour où nous toucherions ce qui nous est dû était encore

lointain et que pendant des années nous serions obligés de nous suffire à nous-mêmes. L'affaire des dettes interalliées, qui n'a pas été réglée au moment du traité de paix, laissait peser sur nous une charge supplémentaire, et le manque de solidarité interalliée, qui causait ailleurs une crise de chômage, aggravait pour nous la crise du change.

La baisse du franc se poursuit depuis deux années. L'évolution a été insensible, mais constante. En ces derniers temps, elle s'est précipitée. La dernière hausse n'a été cependant que la conclusion d'un lent mouvement. Si l'on suit l'évolution des changes, trimestre par trimestre, depuis le printemps de 1922, on constate une baisse régulière de la devise nationale. Le franc qui valait à New-York 9,1 cents le 1er avril 1922, est descendu à 8,4 le 1er juillet de la même année, à 7,6 au 1er octobre, 7,4 au 1er janvier 1923, à 6,5 au 1er avril, à 6 au 1er juillet, à 5,9 au 1er octobre et enfin à 5,1 au 1er janvier 1924. Nous sommes aujourd'hui à moins encore. Cette baisse continue manifeste l'opinion des pays étrangers sur le crédit et le relèvement de la France. Elle nous promet, comme une menace de l'avenir, et nous a parfois déjà donné dans le présent, la hausse de tous les prix, le relèvement des traitements et salaires, la gêne apportée à l'épargne, à l'industrie privée des fonds de roulement, à l'État plaçant difficilement ses emprunts, et, à la limite, elle risque de se terminer par l'inflation, qui est le symptôme des grandes maladies. Comment une pareille situation n'aurait-elle pas attiré l'attention depuis deux ans? Les avertissements n'ont certes pas manqué, ni à la tribune, ni dans la presse. Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont certainement pas oublié ce qui a été publié ici même, l'article de M. François-Marsal sur les finances et les réparations, les chroniques de M. Jules Decamps, et toute la série des études de M. de Fels sur la situation budgétaire, les richesses de l'État et le péril d'une crise financière. La crise est venue.

L'optimisme est une des conditions de l'action et c'est une vertu dans les gouvernements. Nos dirigeants n'en ont pas manqué, et peut-être, tout en constatant la baisse du change, se sont-ils trop vite satisfaits de rappeler nos raisons d'avoir confiance. Jusqu'à la fin de décembre, il y a eu une

sorte de théorie officielle d'autant plus volontiers acceptée qu'elle était agréable et qu'elle était appuyée sur des chiffres incontestables. On pouvait légitimement faire valoir, comme l'ont fait le ministre des Finances et le chef du gouvernement à la tribune, la grandeur et la continuité de l'effort financier déjà accompli par le contribuable français et les nombreux signes d'une situation en voie certaine d'amélioration. Notre déficit commercial n'a cessé de diminuer depuis 1920. De 2 milliards 296 millions en 1921, d'un milliard 857 millions, pour onze mois, en 1922, il n'était plus, en 1923, pour onze mois, que d'un milliard 463 millions. Si l'on considère les entrées et les sorties avant et depuis la guerre, on constate que nos importations se sont accrues de 10 millions de tonnes et nos exportations de plus de 2 millions. Depuis 1922, en particulier, notre déficit commercial a diminué de plus de 21 p. 100 et ceci d'une marche ininterrompue et constante qui autorise toutes les espérances. On peut noter des résultats analogues, en ce qui concerne la circulation fiduciaire; depuis 1920, nous n'avons eu recours à aucune inflation, et le gouvernement est résolu à persévérer dans cette voie : bien plus, il a retiré de la circulation 1 milliard 820 millions de billets. Il a eu le soin de ne demander aucune avance à la Banque de France, et nous avons même commencé à rembourser celles qu'elle nous avait consenties dans le passé. De son côté, le Parlement a pratiqué des compressions importantes qui ont fait que l'ensemble de nos budgets, qui était de 58 milliards, 100 millions en 1920, est tombé à 52 milliards en 1921 et à 48 milliards 700 millions en 1922. Parmi ces réductions, l'une des plus significatives est celle qui a été opérée sur le budget du ministère de la Guerre, qui de 4 milliards 462 millions en 1921 est tombé à 3 milliards 490 millions en 1922. Autrement dit, la France, qu'on accuse d'être militariste et impérialiste, a beaucoup plus diminué ses dépenses militaires que la plupart des autres nations. L'impôt général cédulaire a produit : en 1920, 711 millions; en 1921, 1 milliard 946 millions; en 1922, 2 milliards 223 millions et, en 1923, 3 milliards 48 millions. Pour la taxe sur le chiffre d'affaires, les recettes étaient en 1921, 1 milliard 897 millions; en 1922, 2 milliards 280 millions; en 1923, 3 milliards 15 millions. La France

tout entière est au travail. Le nombre des chômeurs, qui atteignait 91 000 en 1921, n'était, il y a quelques jours, le 20 décembre, que de 441, dont 61 femmes. Il n'y a pas de chiffre plus éloquent, il montre la sagesse de nos ouvriers : ils sentent que le seul moyen d'améliorer leur situation, c'est de produire. Quant à la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre, les encaissements totalisés au 31 décembre 1923 ont atteint 10 milliards 977 millions. M. le Président du Conseil récemment déclarait : « On peut affirmer sans crainte d'être démenti que la Chambre et les contribuables ont fait un effort magnifique. » C'est ce que disaient en province les membres du Parlement, interrogés sur la situation. C'est ce que disaient dans les réunions publiques les hommes expérimentés et en relations avec le pouvoir, quand des orateurs plus jeunes et plus audacieusement soucieux du réel exprimaient des inquiétudes sur la cherté de la vie et la crise des changes. Le gouvernement d'ailleurs n'acceptait-il pas le projet d'assurances sociales, qui doit coûter au budget plus d'un milliard? N'avait-il pas laissé le Sénat modifier le régime des pensions à sa guise et accroître en un instant d'une manière considérable les charges publiques? Tel était l'état d'esprit, quand a éclaté à tous les yeux la crise des changes. Le réveil a été rude; mais si l'on veut et si l'on sait voir, il peut être la promesse du salut.

Le gouvernement a soudain montré un esprit de résolution qui était opportun. Après le Conseil des ministres du 15 janvier, il a annoncé son intention de déposer des projets pour rétablir l'équilibre du budget des dépenses recouvrables et parer à la crise des changes. Laissons de côté des mesures de police et des décisions de détail, dont quelques-unes peuvent être utiles, mais dont aucune ne suffirait à opérer le redressement nécessaire. Ce qui importe, c'est le programme financier dans son ensemble : un grand effort est indispensable pour restaurer notre crédit, à l'intérieur et à l'extérieur. Comment cet équilibre du budget spécial, dont le déficit prévu pour 1924 est de 9 600 millions, va-t-il être réalisé? D'après les évaluations de M. de Lasteyrie, un projet de loi établissant deux décimes sur tous les impôts produira 4 700 millions environ, en y comprenant l'attribution des fonds

communs à l'État; un projet de loi réprimant les fraudes fiscales en matière de valeurs mobilières donnera environ 2 milliards. Le gouvernement, d'autre part, entend réaliser des économies sur les services publics jusqu'à concurrence d'un milliard : au total, le ministre des Finances espère obtenir ainsi un ensemble de ressources variant entre 7 et 8 milliards. Enfin on peut espérer que les excédents de recettes du budget général, qui ont pour base la prospérité économique croissante du pays, permettront de gagner les quelque 1 500 millions qui manquent d'après les évaluations officielles pour ajuster les recettes et les dépenses de nos deux budgets. Ainsi présenté, le programme du gouvernement réalise un progrès vers le rétablissement de l'unité budgétaire. Il marque un changement profond dans la politique suivie jusqu'ici et on ne saurait trop s'en féliciter. Les mesures annoncées ont produit tout de suite un effet. Le 16 janvier les rentes françaises ont immédiatement repris. Le 3 p. 100 est passé de 51,65 à 54,80 et les emprunts de guerre ont remonté de deux à trois points en moyenne. On ne saurait trop insister sur ce fait caractéristique. C'est là un succès indéniable; et c'est la preuve que la France n'a aucune crainte pour son avenir. Au marché des changes, la place a fait largement confiance au franc, et des ordres de rachat de francs ont ramené d'abord les cours de la livre à 90,50 et du dollar à 21,10. Puis les achats des banques anglaises ont amené une nouvelle avance de la livre à 91,50. A la fin de la soirée du 16, les achats de sterling pour compte anglais ayant cessé, la livre est revenue à 91,30 et le dollar à 21,38. La situation paraît donc se présenter ainsi : les déclarations du gouvernement français ont donné à l'opinion publique française un apaisement ; mais les places étrangères restent assez peu favorables. Il est évident que, pour modifier l'opinion étrangère qui a été soulevée par une campagne de presse formidable contre le franc, une action politique prolongée sera indispensable et que l'on n'obtiendra pas un succès durable sans un grand effort, sans un programme hardi, sans de la continuité dans les desseins.

En examinant les projets du gouvernement, les commissions se sont demandé quelle était leur nature, et quelle était leur valeur : elles ont fait des objections. Elles ne pouvaient

pas ne pas remarquer qu'en réalité le gouvernement avait repris hâtivement des projets anciens et déjà repoussés, et que, là où il innovait, il le faisait avec réserve. Le gouvernement ajourne tout projet de loi entraînant des dépenses nouvelles, comme les pensions et les assurances sociales : c'est bien, mais il laisse entendre qu'il reprendra ces projets en utilisant des plus-values ou des ressources nouvelles, et c'est moins bien. Le gouvernement réclame le droit de faire des économies en faisant des compressions administratives par décret : c'est bien, mais il limite ses désirs à un milliard, et c'est moins bien. Les temps ne sont-ils pas révolus et n'est-ce pas l'occasion de procéder à des économies inexorables, d'en finir avec la ruineuse politique de l'étatisme, de renoncer non seulement au monopole des allumettes, mais à celui des tabacs, au réseau de l'État, aux arsenaux maritimes, à toutes les institutions de l'État-patron et de l'État-providence, dont l'expérience proclame la faillite? Le projet sur les fraudes fiscales et l'institution d'un carnet de coupons ont été l'objet de si vives critiques que le gouvernement a dû consentir des changements. Le carnet de coupons a été condamné il y a un an par la Chambre, condamné par le ministre des Finances. Il n'est pas devenu meilleur en vieillissant. Il est inadmissible qu'on revienne à des propositions déjà étudiées et repoussées, et qu'au moment où l'on veut défendre les changes on reprenne de vieux projets qui ont pour première conséquence d'inquiéter l'épargne et d'amoindrir notre crédit. L'expérience faite par l'Italie est à ce sujet bien instructive. Le gouvernement italien, en rétablissant la tranquillité et l'ordre à l'intérieur, en abrogeant la loi sur la mise des titres au nominatif, a enlevé tout désir d'expatriation aux capitaux nationaux. Bien plus, en accordant jusqu'à la fin de 1925 l'exonération de l'impôt sur la richesse mobilière en faveur des intérêts des créances étrangères nouvelles, il a créé un appel des capitaux étrangers en faveur des entreprises italiennes, dont l'effet se fait sentir sur la balance des paiements, et contribue à améliorer le cours de la lire. C'est là un exemple à méditer. Il serait tout à fait funeste de songer aux procédés contraires et de poursuivre les valeurs mobilières au porteur, qui représentent une grande partie de la fortune française.

Reste la question des deux décimes d'impôts. Les contribuables certes s'attendaient à ce que l'État ait un jour recours à eux; mais l'État ne l'ignorait pas non plus, et on pouvait penser qu'il avait le temps de préparer autre chose qu'un projet simpliste, dont les inconvénients sont évidents et qui, tout provisoire qu'il est, risque d'avoir un fâcheux retentissement sur le coût de la vie. On va majorer de 20 p. 100 toutes les inégalités fiscales; on va rendre encore plus criante l'opposition entre ceux qui paient et ceux qui ne paient pas ou qui paient peu. Les considérations de justice fiscale sont toujours dignes d'être retenues, mais surtout dans les époques de difficultés financières. Est-il possible d'accroître les droits de douane de 20 p. 100? Est-il possible de connaître les répercussions sur la vie économique d'un relèvement de 20 p. 100 sur toutes les contributions? Soumettre à la même règle les droits de douane, l'impôt sur le revenu, les droits de succession, c'est un peu simple. La crise financière peut réclamer des mesures qu'on jugeait funestes en d'autres temps, et on ne peut pas affirmer qu'on doive écarter toute application du système des décimes additionnels. Il faut remarquer cependant que ce procédé est un expédient, et qu'après son emploi le problème fiscal et financier restera tout entier à résoudre. La politique des impôts substitués à celle des emprunts est excellente, à condition qu'elle soit poursuivie avec une extrême prudence et un extrême souci de la justice. Si les impôts directs sont relevés, les impôt indirects doivent l'être également; sinon, l'exemple de l'Allemagne atteste que l'on aboutit rapidement à l'annulation des recettes essentielles de l'État. Ils doivent l'être d'autant plus, qu'étant des impôts spécifiques, leur poids s'est allégé au fur et à mesure de la dépréciation de la monnaie. Tous les impôts établis sur des bases forfaitaires, ou sur des évaluations anciennes, bénéficient, en raison de la dépréciation du franc, d'un privilège de fait.

Et pourquoi ne pas reconnaître franchement à cette occasion que c'est tout notre système d'impôt qui a besoin d'une réforme? Les efforts faits par la Commission de la Chambre le 21 janvier montrent à quel résultat conduit l'application de l'impôt sur le revenu et l'inquisition fiscale. La Commission a voulu éviter le carnet de coupons trop impopulaire :

mais elle n'en a pas moins consenti à la lutte contre les valeurs mobilières, en adoptant toute une combinaison qui suppose l'autorisation ministérielle, l'établissement de bordereaux communiqués à l'administration, c'est-à-dire les fléaux même de l'étatisme, une paperasserie infinie et coûteuse, et un contrôle constant du fisc, sans parler des risques d'erreur et d'arbitraire! Ce n'est pas tout. Dans la même séance, la Commission, reprenant un projet ancien et jadis repoussé, propose, au cas de l'ouverture d'une succession qui comprendrait des titres existant à l'étranger, de subordonner l'envoi en possession à une décision de tribunal. C'est là une innovation audacieuse, qui supprime une des plus vieilles règles du droit français et qui porte atteinte à la propriété privée. Les partisans de l'étatisme accueilleront avec faveur cette mesure, parce qu'elle met l'héritier dans cette situation nouvelle qu'il tiendra son droit, non de celui à qui il succède, comme le veut le Code, mais de l'État, comme le souhaitent les doctrinaires de l'intervention. Nous ne croyons pas que le Parlement se résigne à accepter à la légère ces innovations : elles montrent simplement à quels moyens fiscaux condamne le système d'impôt sur le revenu, qui a déjà motivé tant de plaintes et qui en motivera de plus en plus, à mesure que les applications en seront développées. Les législateurs de l'avenir ont un beau travail à accomplir s'ils veulent remettre de l'ordre dans ce chaos.

Les circonstances nous pressent et nous obligent à penser à des mesures immédiates. La hausse du taux de l'escompte, la négociation de crédits à l'étranger, la rentrée rapide des impôts arriérés qui apporteraient un soulagement au Trésor représentent autant de moyens pratiques auxquels l'État peut recourir. Mais il ne sert à rien de se faire des illusions : il faut plus. Au Comité national d'Études des finances publiques, M. Emile Mireaux terminait récemment un remarquable rapport par ces mots qui méritent d'être cités et qui définissent exactement la situation : « Pour rendre au franc toute sa valeur, celle qui correspond à l'énorme labeur du pays, à sa prospérité réelle, à sa volonté de surmonter tous les obstacles et de consentir tous les sacrifices que les circonstances exigeront, il faut un redressement financier com-

plet : l'assainissement de la Trésorerie par la consolidation d'une partie de notre dette flottante, un programme d'économies impitoyables et, enfin, la création de ressources nouvelles par un aménagement plus rationnel et plus judicieux de notre appareil fiscal. » Il est temps de dire au pays toute la vérité et de lui demander des efforts utiles. C'est l'honneur du gouvernement d'avoir compris qu'il fallait un acte pour manifester notre volonté, et d'avoir occupé la Ruhr. Mais il faut ajouter que nous ignorons ce que cette occupation nous rapportera dans l'avenir, et que nous sommes obligés de prendre des résolutions sans attendre d'être fixés sur la situation internationale. Ce n'est pas d'expédients pour une semaine ou pour six mois que nous avons besoin : c'est d'un grand programme fiscal et financier. On ne l'établira pas en quinze jours, mais de ce qu'il n'a pas été établi plus tôt, comme il aurait dû l'être, il ne suit pas qu'il ne faille pas y travailler sans relâche. Les économies, la suppression des monopoles, l'utilisation des richesses de l'État sont indispensables et ne suffiront pas; il faudra de nouveaux impôts fixés d'après une règle équitable. Le courage fiscal certes ne manque ni à la nation, ni même aux Chambres, malgré les soucis de réélection qu'on leur prête. Tout le monde est prêt aux sacrifices nécessaires, mais ce que l'on veut, ce sont des sacrifices utiles, qui épargnent à l'avenir des mesures plus pénibles et qui seraient peut-être trop tardives pour être efficaces.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Être installé dans un pays sous prétexte de le civiliser et s'entendre dire par les inférieurs à qui l'on octroie dédaigneusement sa tutelle : « Croyez-moi, vous feriez mieux de vous en aller. Nous n'avons pas du tout les mêmes manières de concevoir les choses. L'argent et la force sont vos maîtres. Vous ne cessez chaque jour de le prouver. Vous avez le mépris de l'être humain que vous ne craignez point de réduire à l'état de machine. Aucun idéal spirituel ne vient éclairer votre existence. Vous voulez nous instruire, vous auriez tout à apprendre de nous. Vos idées, vos coutumes, non seulement nous ne songeons point à les adopter, mais nous souhaitons ardemment les proscrire, parce qu'elles nous semblent l'apanage d'une humanité inférieure. Nous pourrions vous écraser. Nous sommes trois mille contre un. Mais nous ne voulons vous faire aucun mal, car, différant en cela de vous, nous méprisons la force brutale, » cela est certainement assez désagréable. Tel est à peu près le discours à quoi peut se réduire toutes les proclamations que Gandhi a adressées aux Anglais. Ceux-ci, n'étant point persuadés, ne sont point autrement humiliés, mais ils sont inquiets, car ils sentent que le Mahatma (la grande âme) a derrière lui l'Inde entière. A ce **Mahatma Gandhi** qui fait figure d'apôtre sur les bords de l'Indus, **Romain Rolland** vient de consacrer un ouvrage, où il célèbre à juste titre la noblesse d'âme de son modèle. Gandhi est né en 1869 dans l'état de Porbandar. Il a fait ses études en Angleterre. De retour aux Indes il a exercé avec succès la profession d'avocat à Bombay. Appelé à Prétoria en 1893 pour y plaider une cause importante, il fut le témoin indigné des persécutions auxquelles se trouvaient en butte les 150 000 Hindous installés dans l'Afrique du Sud. Taxes accablantes, mesures de police, pillages, lynchages : rien, paraît-il, ne leur était épargné. Gandhi se dévoua à la cause de ces malheureux; renonçant à son métier (qui était devenu pour lui des plus lucratifs), il organisa la résistance passive des Indiens de l'Afrique du Sud et, après vingt années de lutte, durant lesquelles il sut obliger les siens à ne répondre à la violence que par la douceur, il obtint gain de cause en 1914. L'impôt de trois livres fut supprimé et la liberté de résidence accordée aux Indiens du Natal Durant la guerre, Gandhi se rendit en Angleterre pour y lever un corps d'ambulanciers. Tous les Indiens s'associèrent d'ailleurs spontanément à la cause des Alliés, l'Angleterre ayant promis d'accorder le home rule après la victoire. La désillusion que provoqua le Rowland Act de 1919 fut profonde : non seulement aucune liberté nouvelle ne fut consentie aux Hindous, mais encore certaines mesures d'exception prises pendant la guerre furent maintenues. La révolte se répandit dans le pays, Gandhi se chargea de l'organiser. Le but qu'il poursuivait était le Swaraj (ou home rule), le moyen : le Satyagraha (mot à mot, essai juste) système de résistance ayant pour principe essentiel : la non violence. Au début ce Satyagraha ne fut qu'une sorte d'opposition constitutionnelle. Gandhi ne souhaitait pas que l'Inde se séparât complètement de l'Angleterre. La puissance du nouveau chef se manifesta clairement au cours de 1919. L'Inde entière observa un hartal (jour de prières et de jeûne) que Gandhi avait prescrit. L'influence de Gandhi — c'est là un point essentiel — est avant tout religieuse. Il est bien plus encore le directeur spirituel de son peuple que son chef politique. Les questions sociales le préoccupent particulièrement : il a la haine du machinisme : à sa voix tous les Hindous se sont mis aux rouets, ils ne veulent plus porter les étoffes qu'on tisse dans les usines. Gandhi est le champion des parias, des « intouchables », et il a suscité en leur faveur un mouvement extrêmement puissant déjà dans la plupart des Etats de l'Inde... La cruauté avec laquelle les troupes anglaises réprimèrent des désordres, qui avaient éclaté dans le Punjab, détacha complètement Gandhi de la cause anglaise. Il sut unir les Musulmans et les Hindous dans un grand mouvement de non coopération (Le mouvement musulman (Khilafat) a, lui, pour origine l'attitude du gouvernement anglais vis-à-vis de la Turquie). Mais la tâche de Gandhi était rude : insuffler un esprit de révolte à 300 millions d'hommes et leur interdire tout acte de violence : l'entreprise est presque surhumaine. Aussi en 1922, alors que Gandhi s'apprêtait à lancer dans l'Inde l'ordre de désobéissance civile, de graves émeutes ne purent-elles être évitées et le sang coula. Gandhi aussitôt d'ajourner la décision projetée. Son peuple ne lui semble pas prêt encore pour la lutte qu'il souhaite, puisque l'esprit de violence règne encore en lui. Pour se punir Gandhi se condamna publiquement à un jeûne de cinq jours. C'est à cette époque que le gouvernement anglais décida son arrestation. Depuis lors l'influence de Gandhi n'a cessé de s'exercer sur le Congrès national indien et c'est grâce à lui que la révolte ouverte n'a point encore éclaté. Telle est, en résumé, la vie de celui qui toujours eut le souci d'opposer la force morale à la force brutale et qui, par lui-même, a donné à l'Inde et au monde entier l'exemple des vertus les plus rares. C'est la beauté morale de Gandhi qui a fasciné Romain Rolland et lui a inspiré l'enthousiasme qui anime son livre. Il faut se reporter au chapitre consacré à Gandhi et à Tagore pour voir sur quel plan supérieur la question de l'indépendance de l'Inde a été portée. Malheureusement le problème n'est pas là tout entier : actuellement l'Inde pourrait-elle vivre « sans les Anglais »? Leur départ ne serait-il pas le signal de la pire anarchie? Cela, Romain Rolland ne se le demande même pas. Quand il s'agit de détruire ou de lutter — que ce soit sous une forme ou sous une autre — l'expérience montre que l'union est aisée à réaliser : l'avenir apparaît plein de promesses. Les heures de victoire sont les plus difficiles et c'est à elles pourtant qu'il faudrait songer avant de pouvoir, en toute sagesse, soutenir de ses vœux la cause du Swaraj gandhiste. Gandhi pourrait bien n'être qu'un magnifique poète — on peut l'être même dans l'action, par l'impossibilité des buts poursuivis — de ces poètes qu'il faut couvrir de fleurs et mettre à la porte.

On vient de rééditer **la Créature** de **M. Binet Valmer**, volume constituant la 4e partie d'un vaste roman *l'Homme et les Hommes*. Le docteur Batchano, personnage familier aux lecteurs habituels de M. Binet Valmer, y joue le rôle délicat de créateur. On l'a chargé en effet de ramener à la santé une jeune fille à moitié folle et tout à fait hystérique, produit des amours d'un vieux monsieur et d'une actrice très célèbre et un peu toquée. Le docteur Batchano est en psychiatrie un homéopathe : du moins devons-nous le croire, puisqu'il entreprend de soigner l'amour par l'amour. Exploitant l'invincible attirance physique qu'il exerce sur sa malade, il arrive à faire de Geneviève un être à peu près normal. Le procédé est simple : « Pour que je vous aime, Geneviève, il faut que vous fassiez ceci et cela... » Et elle le fait. Quand elle est guérie, c'est Batchano qui est amoureux d'elle. Devenu son amant, il perd tout prestige. Tous les bienfaits de la cure sont annihilés et c'est tout juste si, suivant une marche inverse, le génial docteur ne devient pas à son tour semblable à sa créature. Ce docteur, nous semble-t-il, a des procédés un peu étranges et qui surprennent de la part d'un homme aussi intelligent. Quant à la folle, nous admirons grandement sa faculté d'assimilation : aimant Batchano elle est devenue un temps presque semblable à lui : c'est un Batchano femelle. On n'arrive pas toujours avec des femmes réputées sensées à des résultats aussi satisfaisants. Quoiqu'on puisse penser de l'expérience même, on ne saurait nier la valeur de ce roman extrêmement vivant, abondant en fines observations et en scènes dramatiques.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.